

ACADÉMIE DES LANGUES DIALECTALES (MONACO)

Collection LOUIS NOTARI 1

U libru d'i aujeli

Recueil de poèmes inédits
en langue monégasque

Édité par
STEFANO LUSITO



Présentation de CLAUDE PASSET
Avec un essai de BERNARD NOTARI

Editions EGC Monaco
2025

LOUIS NOTARI

U libru d'i aujeli

Recueil de poèmes inédits en langue monégasque

Édité par STEFANO LUSITO

Présentation de CLAUDE PASSET
Avec un essai de BERNARD NOTARI

PRÉSENTATION DE LA « COLLECTION LOUIS NOTARI »

par CLAUDE PASSET

Président-administrateur de l'Académie des Langues Dialectales

L'année 2027 sera marquée par le centenaire d'*A Legenda de Santa Devota* de Louis Notari (1879-1961), œuvre considérée comme fondatrice de la littérature monégasque.

Pour commémorer cet anniversaire, l'Académie a mis plusieurs événements à son calendrier sur les trois années à venir : un élargissement de sa ligne éditoriale avec la création d'une nouvelle « Collection Louis Notari » regroupant ses œuvres inédites ou épuisées, une exposition Louis Notari, enfin en 2027 un colloque consacré à cet auteur.

Louis Notari a beaucoup écrit, notamment des publications au sein de revues et quelques ouvrages imprimés. Ces derniers, dont le tirage fut de faible diffusion, sont rares et n'apparaissent que de temps en temps dans les librairies d'occasion. Seule *A legenda de Santa Devota* a été réimprimée en 2014 par le Comité National des Traditions Monégasques.

La « Collection Louis Notari » s'ouvre avec l'édition d'un manuscrit inédit de Louis Notari, *U libru d'i aujeli*, édition dotée de notes et commentaires linguistiques de Stefano Lusito, auteur par ailleurs d'une *Anthologie de la littérature monégasque* parue en 2024. Cette édition est précédée d'un essai sur l'œuvre de Louis Notari par Bernard Notari, petit-fils de l'auteur.

La Collection s'enrichira progressivement jusqu'en 2027 de la réimpression anastatique de trois pièces de théâtre de Notari : *A scarpëta de Margaritùn* (1932), *Se paga o nun se paga ?* (1933), *Toca aici, Niculîn !* (1937). Les *Bülüghe munegasche* (1941), recueil de poésies, fermeront cette collection. Les Actes du colloque 2027 Louis Notari seront une nouvelle occasion de publier quelques autres inédits de cet auteur. La collection permettra de mettre à la disposition des chercheurs linguistes une très grande partie de l'œuvre de Louis Notari et, pour une plus large diffusion, les rééditions seront mises en ligne sur le site de l'Académie.

Nous tenons à remercier particulièrement Stefano Lusito, membre de l'Académie, pour son travail d'une grande rigueur scientifique dans la préparation de l'édition du présent ouvrage. Nos remerciements vont aussi à Bernard Notari qui, dans son essai introductif, a rendu un bel hommage à l'œuvre de son grand-père.

QUELQUES NOTES SUR LA RÉÉDITION DES ŒUVRES DE LOUIS NOTARI

par BERNARD NOTARI
petit-fils de LOUIS NOTARI

*... Múnegu era ün picenín paise
ma u so aspetu, lonzi d'esse tristu
ün mezu d'ë muntagne ün pocu grise
era ciü belu che nun é aura...*

*... Monaco était un petit pays
mais son aspect, loin d'être triste
au milieu des montagnes un peu grises,
était plus beau qu'à présent...*

(*A legenda de Santa Devota*, 1927, chant I, vv. 2-5)

Pourquoi publier aujourd'hui Louis Notari, et plus encore le lire ? C'est un auteur oublié. Il s'exprime dans une langue morte, au corpus étroit, devenue désormais l'objet un peu extravagant de recherches universitaires menées par des savants passionnés de la culture occitane et ligure. Et qu'en dire, en ce début du ^{xxi}^e siècle, où les transformations anthropologiques, qu'elles soient culturelles, scientifiques ou environnementales s'accélèrent, au détriment de toute expression traditionnelle ?

On se prend cependant à penser que le lecteur y retrouvera certaines interrogations éternelles, qui tiennent à notre nature humaine : tout d'abord la tension fondamentale entre le global et le minuscule, entre l'immensité vertigineuse du monde, froid, intimidant, et l'environnement familier, familial, rassurant, d'une communauté, où toute relation est réciproque, dans un monde connu, protégé, préservé et chaleureux.

Toute son œuvre en effet se consacre à décrire le cadre, les mœurs, les habitudes, l'ethnographie en somme du « village » où il est né, le Rocher de Monaco. A cette date (1879), la transformation urbaine de Monte-Carlo (qui n'était déjà plus nommé de son appellation traditionnelle de « Spélugues ») se trouvait largement entamée, et le mouvement qui emportait le mode de vie traditionnel des habitants de Monaco s'imposait déjà comme irréversible.

Mais au sein de la communauté formée par une ancienne bourgeoisie monégasque et le petit peuple d'artisans qui l'entoure, la langue dialectale apparaît comme le vrai lien identitaire, fondamental, spécifique, pour fragile qu'il soit. Louis Notari, qui en est nourri dès son enfance, en anticipe la rapide dilution puis la disparition prochaine. Avec elle, c'est le mouvement qui emportera les habitudes

d'une population dont l'isolement géographique prend brusquement fin, au rythme du développement des infrastructures de transport et de l'irruption du tourisme cosmopolite. Envahi par ce sentiment il exprime sa résolution d'alors, retranscrite ultérieurement dans la préface des *Bülüghe munegasche* (1941) : « Je me suis donc imposé le pieux devoir d'employer mes moyens bien modestes pour écrire en monégasque des choses familières, sans autre souci de style que celui de reproduire exactement le langage courant de chez nous ».

Cette déclaration, modeste en effet, passe sous silence les efforts considérables de méthode qu'il déploie et les compétences linguistiques personnelles qu'il rassemble pour identifier, nommer, traduire, orthographier enfin, les termes d'une langue jusque là strictement orale. Cet effort va porter son fruit : c'est la rédaction impromptue, à la demande de ses collègues du Comité des Traditions Monégasques – récemment créé dans ce contexte historique – puis la rapide publication de *A legenda de Santa Devota*. Ce poème en dix chants n'est pas sans un rapport (tardif) avec la *Mirèio* de Frédéric Mistral. La *Legenda*, premier texte jamais écrit en langue monégasque, place son auteur en tête du mouvement rassemblant quelques intellectuels enthousiastes dans une démarche commune d'attestation et de promotion de la langue nationale. L'ouvrage constitue une démonstration des riches possibilités qu'elle semble offrir. Il est reçu à Monaco avec une exceptionnelle ferveur.

Au souci qui est celui de l'auteur de fixer les règles essentielles du dialecte, dans son vocabulaire, sa grammaire, sa graphie et sa forme, s'ajoute celui, plus large et plus ambitieux encore, de faire naître une « littérature » monégasque sans la dimension élargie de laquelle il serait illusoire de diffuser la connaissance, l'étude, la notoriété et l'usage d'une langue qu'il convient de préserver après avoir su la fixer. D'autres membres du comité accompagneront à sa suite sa brillante initiative et élargiront le champ littéraire monégasque.

A legenda de Santa Devota, entendue comme expression élaborée d'un « devoir de mémoire » tout autant que comme une création poétique, comporte une dimension ethnographique affirmée, par l'observation qu'elle présente du mode de vie d'une société traditionnelle agonisante. Cette dimension descriptive explique par ailleurs les caractéristiques de l'expression employée : la forme qui en est familière, le style direct, presque populaire, le ton naturel et vivant. Le poème détaille, au-delà de la narration du martyre de la jeune fille et de l'arrivée miraculeuse de sa dépouille dans le pays dont elle deviendra la patronne, les éléments les plus divers des coutumes locales : topographie, dictons et expressions populaires, habitudes et usages, fêtes votives, agriculture vivrière et pêche des différents produits de la mer, offre saisonnière des marchés, organisation des repas, recettes de la cuisine locale. Toutes ces notations prosaïques fleurissent, de façon assez remarquable dans un poème versifié. C'est ainsi que le chant IV de la *Legenda* est entièrement consacré, par l'évocation du menu de fête de la célébration du 27

janvier, et par extension, à l'énumération des recettes traditionnelles, des plus soignées aux plus populaires : *sardinà* (qui est la pissaladière), fougasses, tourtes salées et sucrées... Suit la désignation des coquillages et des poissons, précisément nommés, qualifiés, description enrichie de la façon dont ils sont préparés.

Mais cette démarche de description ne suffit pas. Il faut, pour faire vivre la langue, susciter ou maintenir un nombre suffisant de locuteurs, réunis dans une même communauté nationale. Ainsi s'explique que Louis Notari se consacre à la rédaction ou à l'adaptation de pièces de théâtre destinées à être produites et présentées au public monégasque afin d'encourager sa compréhension et son usage du parler dialectale. Ces pièces se succèdent sous la forme de traduction : *Toca aici, Niculin!* (1937), par exemple, est une adaptation d'*Embrassons-nous, Folleville!* Ces divertissements sont joués lors des « festins » régulièrement organisés à Pâques ou à la Saint-Jean dans l'olivieraie récemment protégée des « Révoires ».

Voilà pour la renaissance de la langue, à laquelle il se consacre parce qu'il la considère comme le ciment de la communauté à laquelle il appartient.

Un autre trait déterminant caractérise ses écrits. Ils se nourrissent de l'éternelle tension qui oppose le passé et le présent, le patrimoine (dirait-on aujourd'hui) et la modernité, le passé idéalisé et le présent amoindri. L'expression de Louis Notari est fondamentalement celle de la nostalgie. Il constate, en la regrettant, la rapide transformation du paysage qu'il connaît depuis toujours : le développement urbain autour du casino, la restauration radicale de la façade principale du Palais, la masse incongrue de l'imposante cathédrale Notre-Dame Immaculée, de style « romano-byzantin » (dont un collatéral, Pierre Notari a été justement le maître d'ouvrage), le musée océanographique (1910), autant de monuments et d'aménagements nouveaux qui s'imposent sur un site longtemps immuable, surgis peu avant ou peu après sa naissance. Il assiste aussi à l'effacement des dernières traces de l'exploitation rurale d'un territoire dont l'olivier et le citronnier constituaient la principale ressource.

*Ancœi, o Mûnegu, t'an prun scangiau:
d'ë gioie pâje d'u to passau
e d'ë delîcie d'i nostri veyi
nun resta ren a i nostri œyi:
ri aurivei te r'an brüjai...*

Aujourd'hui, Monaco, on t'a bien changé :
Des joies paisibles de ton passé
Des délices de nos vieux
Il ne reste rien à nos yeux :
tes oliviers on te les a brûlés...

(*O belu Mùnegu* !, 1935, vv. 59-63)

C'est dans cette veine que s'inscrit son poème le plus célèbre, *U campanin de San Niculau*. Soutenu par la belle musique de son ami Joseph Bergonzi (1870-1935), il est encore régulièrement interprété. Sa versification et les accents qui l'accompagnent résonnent ainsi encore de façon déchirante, depuis que l'humble église romane du Rocher a cédé sa place à l'immense cathédrale :

*Sciù a veyà Roca d'i Grimardi
'na vota gh'era ün campanin [...]:
O deprofundi d'u veyu campanin [...]
t'avèssa vusciüu sente tambén min !*

*Sur le vieux Rocher des Grimaldi,
il y avait autrefois un clocher [...] :
Oh! De profundis de notre vieux clocher [...]
j'aurais voulu t'entendre moi aussi !*

(*U campanin de San Niculau*, 1930)

Et certes l'expression de cette prière est émouvante ! Comme il est dit ailleurs (*Barcarola munegasca*, 1931) : *ün aria [...] che faghe ciurià* (un air [...] qui fasse pleurer).

On note avec surprise que ce poète de la nostalgie a été, après de solides et brillantes humanités chez les jésuites, formé au Politecnico de Turin comme architecte et ingénieur. Il a été nourri du culte de la rationalité et du progrès technique. Il a ensuite consacré la totalité de sa carrière aux travaux publics jusqu'à accéder aux fonctions d'ingénieur général de la Principauté, et concevoir dans ce cadre des travaux publics, la modernisation systématique et accélérée des réseaux et des ouvrages de voirie de la ville ! La providence et le prince Albert lui ont offert opportunément la création remarquée du Jardin Exotique (1933). Son entreprise réussit car il prit l'initiative d'utiliser habilement les récents déblais du chantier de la moyenne corniche, pour aménager le site de façon spectaculaire, au droit d'une falaise abrupte. Cette dernière tâche lui permit ainsi de réunir ses compétences techniques et sa passion pour la botanique.

La nostalgie, le passé, le présent... Reste cependant l'essentiel de Louis Notari : l'expression poétique. Elle s'exprime dans la délectation des moments privilégiés de bonheur et dans la contemplation de la beauté, dont l'expression est touchante et bien venue... Ces éclairs sont nombreux. En voici un exemple qui incitera le lecteur à reconnaître les autres :

*L'ària era cuscì lîmpida e lîngera
che semiyava che 'ntra a Terra e u Celu
nun ghe puscëssa iesse de barriera.*

*L'air était si pur et si léger
qu'il semblait qu'entre le ciel et la terre
il n'y eu pu avoir aucune barrière.*

(*A legenda de Santa Devota*, 1927, chant III, vv. 14-16)

Tout le mérite de cette initiative revient au dynamisme de l'infatigable Claude Passet, président de l'Académie des langues dialectales et administrateur de Comité des traditions monégasques, qui a mis au service de cette cause son inlassable curiosité intellectuelle et sa maîtrise de l'histoire de la langue. A son nom doit être associé celui de M. Stefano Lusito dont la récente *Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque* (2024) ont fondamentalement renouvelé le regard contemporain porté sur le mouvement de renouveau de la langue dialectale au xx^e siècle et sur l'appréciation de la place spécifique qu'y tient Louis Notari.

INTRODUCTION ET CRITÈRES D'ÉDITION

par STEFANO LUSITO

1. Louis Notari (1879-1961) représente une figure fondamentale pour la culture monégasque contemporaine et pour la compréhension de nombreux aspects qui déterminent l'identité actuelle de la principauté de Monaco. En effet, Notari est reconnu aujourd'hui comme le fondateur de l'usage écrit du monégasque (la variété ligure traditionnellement parlée dans les frontières de Monaco), du moins en ce qui concerne l'époque contemporaine. Sans sa production littéraire relativement riche et son activité de promotion linguistique, le monégasque serait probablement demeuré un patois marginal par rapport à ceux des grandes villes voisines, presque dépourvu de traces écrites et totalement dénué de prestige, comme il l'était encore au début du siècle dernier. En revanche, cet idiome – grâce précisément aux activités pionnières de Notari – est considéré depuis plusieurs décennies comme la langue nationale de la principauté et bénéficie à ce titre de toute une série de mesures réglementaires et protectrices, dont l'apprentissage obligatoire pendant une grande partie de la scolarité.

La figure de Notari a fait l'objet, à juste titre, de nombreux hommages, de célébrations et d'études érudites de nature historique, linguistique et littéraire. Pour l'année 2027 – qui marquera le centenaire de la publication de *A legenda de Santa Devota*, la première œuvre littéraire en monégasque écrite par l'auteur – d'autres manifestations sont prévues par l'Académie des Langues Dialectales de Monaco afin de mettre en lumière cet important personnage et de souligner la valeur de son œuvre.

Dans le but d'apporter une nouvelle contribution à la connaissance de cette personnalité, ce volume présente le dernier recueil de poésies en monégasque de Louis Notari, poésies que nous connaissions mais restées inédites à ce jour. Bien que le matériel publié ici n'épuise probablement pas toutes les compositions non publiées de l'auteur, on espère que cette initiative contribuera davantage à la valorisation de son œuvre, ainsi qu'à la connaissance et à la diffusion de la langue monégasque auprès d'un public idéalement large.

2. L'activité littéraire et de promotion linguistique entreprise par Notari s'inscrit dans un moment historique particulier, tant en ce qui concerne la « redécouverte » des patrimoines culturels régionaux que l'histoire démographique et sociale de la principauté de Monaco.

À la charnière des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, les instances en faveur de la renaissance des langues et des cultures régionales méditerranéennes (dont le Félibrisme provençal et la *Reinaxença* catalane étaient les fers de lance) se propagèrent progressivement vers l'ouest, jusqu'à atteindre le pays niçois et la Ligurie. C'est dans ce contexte que l'on assista d'une part à la résurgence des littératures locales (ou à la véritable naissance de petites traditions littéraires locales dans ces régions périphériques où elles n'avaient jamais existé) et d'autre part à la création d'associations visant, à des degrés divers, à remettre en valeur la culture régionale. À Nice, l'*Academia Nissarda* fut ainsi créée (1906), tandis qu'en Ligurie, les associations *A Compagna* à Gênes (1923), *A Campanassa* à Savone (1924) et, dans la région de Gênes, la *Cumpagnia d'i Ventemigliusi* (1927) virent le jour.

Dans le cas de Monaco, comme on l'a mentionné, l'intérêt pour le patrimoine linguistique et culturel du micro-État s'inscrivait dans un contexte de profonds changements démographiques et culturels. En effet, à partir de 1860, parallèlement à la décision du prince Charles III de remédier aux dommages économiques causés par la perte des territoires de Menton et de Roquebrune (passés d'abord sous le protectorat du royaume de Sardaigne-Piémont, puis à la France) en transformant la minuscule partie restante de la principauté en un lieu de rassemblement de la haute société internationale, le besoin de main-d'œuvre entraîna une véritable explosion démographique qui multiplia la population résidente par vingt en quelques décennies. Une grande partie de la nouvelle population venait de plusieurs régions voisines (non seulement de Ligurie, mais aussi du Piémont, de Nice et de Provence) ; l'absence d'une langue de communication commune conduisit à l'émergence de modes d'hybridation linguistique qui étaient considérés, par la population monégasque de longue date, comme une menace pour la survie de leur langue ancestrale. Dans le même temps, le caractère de plus en plus international de la principauté de Monaco risquait de faire rapidement oublier les traditions et les coutumes locales.

C'est ainsi qu'en 1923, un petit groupe d'intellectuels, tous issus de la meilleure bourgeoisie de la ville, décida de fonder le *Comité des Traditions Locales* (aujourd'hui appelé *Comité National des Traditions Monégasques*) dont l'un des objectifs serait bientôt de protéger la langue monégasque telle qu'elle était parlée par les anciens habitants. Tous les développements ultérieurs liés à la renaissance de la langue monégasque sur le plan sociolinguistique sont donc partis de l'activité d'un petit groupe de personnes réunies autour du *Comité des Traditions* ; ce n'est que plusieurs décennies plus tard, dans la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, que deux institutions de la principauté s'engagèrent à leur tour à remettre cette langue à l'honneur : d'abord l'Académie des Langues Dialectales inaugurée le 15 mai 1982 (organe d'étude chargé aussi de promouvoir la recherche scientifique sur les langues régionales latines), puis la Commission pour la langue monégasque créée

le 27 juillet 1982 (chargée de créer un appareil réglementaire pour la graphie de la langue monégasque).

Si la littérature monégasque n'a jusqu'à présent pas connu, dans son ensemble, de sommets particuliers d'excellence artistique, et ne peut en aucun cas être comparée à celle des langues régionales historiquement dotées d'un prestige bien plus grand et d'usages écrits énormément plus pertinents (comme le provençal ou le génois), elle a néanmoins réussi à se doter de certains thèmes récurrents et de certains motifs qui la rendent assez reconnaissable dans le cadre de la production écrite des dialectes ligures périphériques. Et nombre de ces motifs sont eux-mêmes dûs à l'activité pionnière de Notari.

3. Descendant en ligne paternelle d'une famille d'origine suisse installée à Monaco depuis le XVIII^e siècle (son grand-père, Pietro Notari, venait du canton du Tessin), Louis Notari naquit sur le Rocher de Monaco, centre historique de la principauté, où il fréquenta, pour la langue française, le collège Saint-Charles (actuel bâtiment de la mairie) et plus tard, pour l'italien, le collège de la Visitation (actuel lycée Albert I^{er}) alors dirigé par les Jésuites. Malgré sa passion pour la littérature et les sciences, il décida de poursuivre une carrière d'architecte en suivant les traces de son père ; il s'inscrivit donc à l'École polytechnique de Turin, mais la mort prématurée de son père le contraignit à abandonner ses études pour se consacrer à plein temps à ses obligations familiales. Ce n'est que plusieurs années plus tard, déjà marié et avec des enfants, qu'il put obtenir un diplôme d'ingénieur.

Une fois ses études terminées, il fut nommé directeur des Travaux Publics en 1911, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1943. Notari, qui fut notamment responsable du projet du Jardin Exotique inauguré en 1933, apporta ainsi une contribution fondamentale à l'urbanisme et à l'embellissement de la principauté.

Il fut nommé Conseiller d'État, l'année suivant sa retraite, par le prince Louis II et en 1946, après s'être porté candidat aux élections communales, il devint Conseiller chargé des Travaux publics et des Jardins, poste qu'il occupa jusqu'en 1955.

Membre de la première heure du Comité des Traditions Monégasques, bien qu'il n'en ait pas été l'un des fondateurs, Notari fut le premier à utiliser le monégasque à des fins artistiques pleinement abouties, allant jusqu'à composer des centaines de poèmes en vers et plusieurs adaptations théâtrales destinées à être jouées lors de manifestations folkloriques organisées par le Comité lui-même. Sympathisant avec les instances de défense des identités régionales et minoritaires exprimées surtout par le mouvement félibréen voisin, l'auteur basera son œuvre entière en monégasque (œuvre encore inégalée en termes quantitatifs) sur un malaise général à l'égard de la « modernité » et le regret d'un passé atavique où la majorité des habitants de la principauté pratiquaient encore la langue locale.

Il s'agit, bien sûr, de positions qui doivent être comprises et contextualisées dans la période historique où elles ont été exprimées. De nos jours, pratiquer, enseigner

et étudier les langues locales et minoritaires – comme le monégasque – n’a évidemment rien à voir avec le regret d’un passé perdu, ni ne vise à s’opposer à l’utilisation d’idiomes largement répandus et dotés de traditions littéraires et écrites plus solides. Au contraire, la connaissance et la transmission des langues locales représentent idéalement le point de départ non seulement pour approfondir et sauvegarder la culture historique des lieux où elles s’insèrent, mais aussi pour garantir la diversité culturelle au sein d’un monde de plus en plus globalisé et interconnecté.

4. Dans un souci de synthèse, la production littéraire de Louis Notari peut être classée en trois grandes catégories. La première concerne exclusivement l’œuvre la plus ancienne imprimée par l’auteur, celle qui l’a consacré comme le fondateur de la littérature en langue monégasque : *A legenda de Santa Devota* (1927). Il s’agit d’un poème épique-lyrique divisé en dix chants et visant à présenter les événements liés au martyre de la sainte – patronne des Grimaldi et, par extension, des habitants de Monaco au moins depuis le ^{xvii}^e siècle – comme un moment fondateur de l’identité nationale monégasque. L’œuvre, qui n’est pas dénuée de naïveté et qui fut imprimée à un moment où l’usage parlé du monégasque se trouvait déjà en phase de régression accentuée (l’auteur, insatisfait de la qualité linguistique de son travail et décidé à en rédiger une deuxième version aussi dépourvue que possible d’emprunts étrangers, élimina les exemplaires imprimés), jeta les bases de toute utilisation écrite ultérieure de la langue locale, et représente un point central de la production littéraire dans les variétés ligures de l’aire intémélienne. C’est probablement aussi grâce à la valeur fondatrice de l’œuvre de Notari que, quelques années plus tard, vit le jour le projet de la *Barma Grande*, revue anthologique fondée par les vintimillois Emilio Azaretti (1902-1991) et Filippo Rostan (1896-1973) et destinée à rassembler des textes en prose et en vers dans les variétés de l’extrême ouest de la Ligurie, textes qui pourraient idéalement contribuer à la reconstruction d’une identité collective des territoires appartenant à l’ancien comté de Vintimille ; une mission dans laquelle s’inséraient également les *Festìn munegaschi* organisés par le Comité des Traditions avec la participation personnelle de Louis Notari.

Le deuxième volet de l’œuvre littéraire de Notari est consacré à la production théâtrale, laquelle se compose de trois canevas (*A scarpèta de Margaritùn*, 1932 ; *Se paga o nun se paga... ?*, 1933 ; *Toca aicì, Niculìn!*, 1937) empruntés à de courtes pièces en italien et en français (la dernière pièce, en particulier, s’inspire du célèbre *Embrassons-nous, Folleville !* d’Eugène Labiche). L’auteur tira le sujet et les personnages des œuvres originales en apportant quelques légères modifications à l’intrigue et en situant les événements dans le cadre historique et géographique de la principauté de Monaco. L’adaptation de ces textes s’inscrivait justement dans le contexte des initiatives du Comité des Traditions, parmi lesquelles figurait la

proposition de courtes représentations publiques en costume traditionnel, sur le modèle de ce qui se passait également dans d'autres régions voisines.

Le troisième volet, dans lequel s'inscrit également l'œuvre présentée dans ce volume, renvoie au domaine général de la production en vers produite en dehors de la *Legenda*. Notari fut en effet l'auteur d'une très grande quantité de poésies, dont beaucoup ont été publiées dans les principales revues locales de l'époque (comme l'*Armanac Nissart* ou la *Barma Grande*), poésies visant à proposer tantôt de petits portraits du milieu naturel, tantôt des réflexions issues d'une foi chrétienne profonde, et souvent présentées sous forme de fables avec des animaux anthropomorphes.

Les seules poésies de Notari à avoir été rassemblées en volume sont celles qui ont été incluses dans les *Bülüghe munegasche* (1941), volume destiné précisément à proposer des fables pour enfants à saveur moralisatrice. Un deuxième recueil, toujours dans le même style, aurait dû être représenté par *U libru d'i aujeli*, imprimé pour la première fois dans le présent volume.

4. Selon la partition originale qui figure à la fin du premier volume, la collection des *Bülüghe munegasche* devait être poursuivie par deux autres publications, l'une intitulée *Cançonëte e legende* (*Chansonnettes et légendes*) et l'autre *Mescçiüme* (*Miscellanea*). Cependant, après la fin du second conflit mondial, l'auteur était prêt à publier ce qu'il considérait alors comme la deuxième partie du recueil, intitulée *U libru d'i aujeli* (*Le livre des oiseaux*).

Là encore, il s'agissait d'une collection de poésies généralement liées à des exhortations moralisatrices ou à des appels aux valeurs chrétiennes, avec une référence à un ou plusieurs éléments de l'avifaune monégasque. Dans les intentions de l'auteur, toujours soucieux de témoigner du lexique et des autres éléments de la langue, le volume devait être accompagné d'une série de planches thématiques représentant les oiseaux en tant que protagonistes des compositions et accompagnées de la spécification des zoonymes vernaculaires dans diverses langues européennes (anglais, allemand, italien et évidemment français) et des variétés voisines du monégasque (génois, vintimillois, piémontais et niçois, entre autres).

Bien que l'ouvrage fût presque complet (les documents dont nous disposons sont pour la plupart aptes à être imprimés et comprennent la préface qui date de 1946), il ne vit jamais le jour, pour des raisons qui restent à éclaircir. Peut-être que l'auteur ne considérait pas l'œuvre comme achevée, ou bien était-il occupé à rédiger d'autres matériaux jugés plus urgents, dont un essai sur les anciennes traditions de la principauté (publié en 2004 dans les *Annales Monégasques* par René Stefanelli) et une véritable grammaire de la langue locale (dont la rédaction fut ensuite confiée au R.P. Louis Frolla, et que notre auteur a pu réviser et approuver personnellement au sein d'une commission spéciale nommée par le prince Rainier

III, avant sa publication en 1960). Tous ces travaux n'ont jamais été publiés du vivant de Notari et mériteraient d'être portés à la connaissance du public et commentés, notamment ceux qui sont encore conservés dans des bibliothèques et des archives.

5. Ce volume reproduit, dans leur intégralité, les compositions contenues dans le dossier mg. 1482 conservé au Fonds Régional de la bibliothèque Louis Notari en principauté de Monaco. Le recueil imprimé ici est probablement la rédaction définitive dactylographiée de l'auteur : en témoignent la présence de l'introduction et le fait que les poésies n'ont quasiment pas été l'objet de ratures et modifications. Dans notre édition cependant, les pages contenant les noms des oiseaux dans les différentes langues et dialectes romans n'ont pas été publiées car elles sont en grande partie incomplètes et les informations qu'elles contiennent devraient être vérifiées par des études spécifiques.

Le dossier rassemble trente-sept poésies en monégasque, rédigées à la machine à écrire. Les textes sont donc extrêmement faciles à lire, à l'exception de quelques petites corrections ou ajouts faits à la plume. Pour la présente édition de l'ouvrage, ces modifications ont été prises en compte dans la quasi-totalité des cas, sauf lorsque certaines modifications manuscrites effectuées par Notari n'étaient pas déchiffrables. Là encore, nous avons estimé qu'un commentaire critique sur les différentes versions des compositions méritait d'être publié séparément, dans des publications à caractère plus technique et destinées exclusivement à un public de chercheurs, en raison de l'espace qu'il nécessiterait et de la nature extrêmement spécialisée de l'opération.

Le monégasque disposant depuis 1982 d'un appareil réglementaire propre, à savoir la Commission pour la langue monégasque, il nous a paru judicieux d'adapter les textes du recueil aux règles d'écriture édictées par cette institution, règles qui sont d'ailleurs les mêmes que celles avec lesquelles le monégasque est enseigné dans les établissements scolaires et dans les cours spéciaux pour adultes. Dans ce contexte, et compte tenu du fait que la présente édition est avant tout destinée au grand public, il a été jugé superflu de présenter les textes dans l'écriture originale de l'auteur, déjà relativement bien étudiée dans son évolution et qui ne présente d'ailleurs pas d'intérêt philologique particulier. Les caractéristiques évolutives de l'écriture de Notari n'intéressent d'ailleurs pour l'instant que les érudits qui pourront consulter les manuscrits où ils sont conservés.

La graphie de Notari (surtout en ce qui concerne les textes plus tardifs, comme ceux proposés dans ce volume) ne s'écarte des normes en vigueur que sur des aspects relativement significatifs. Il s'agit notamment de l'utilisation de <ì> au lieu de <ë>, selon un style d'écriture plus conforme à la prononciation du dialecte parlé sur le Rocher (l'auteur écrit normalement, par exemple, *chistu*, *dijivu*, *mumintu* au lieu de *chëstu* 'ce(ci)', *dijëvu* 'je disais' et *mumëntu* 'moment'), l'utilisation du graphème <ř>

pour rendre le r palatal intervocalique (avec des graphies telles que *ořu*, *scivurř* au lieu de *oru* 'or', *scivurř* 'siffler') ou dans les articles déterminatifs, ou encore l'utilisation du digramme <gl> au lieu de <y> (Notari écrit encore *famille*, *parpaglita* ou *tagliř* au lieu de *famiya* 'famille', *parpayřta* 'papillon' et *tagliř* 'couper').

Les élisions ont été laissées telles qu'elles apparaissent dans l'original, tandis que de légères interventions ont été faites sur l'utilisation des majuscules que Notari adopte avec insistance même pour des noms communs. Les traductions françaises sont celles de l'auteur ; seules les coquilles de la version dactylographiée ont été corrigées et, dans quelques cas mineurs, la ponctuation a été adaptée à l'usage courant. Il est bien entendu qu'une édition « critique » – reproduisant le texte tel qu'il a été écrit par Notari, en précisant les modifications apportées par l'auteur au texte lui-même – peut être réalisée à tout moment par les personnes intéressées.

Les poésies sont accompagnées de quelques notes rédigées par l'éditeur de ce volume. Celles-ci sont principalement destinées à clarifier le sens ou la dérivation étymologique de certains termes ou expressions utilisés par Notari, ou à contextualiser une forme linguistique donnée dans le continuum liguro-provençal dans lequel se trouve le monégasque lui-même. Il s'agit bien entendu de simples commentaires qui, on l'espère, pourront peut-être intéresser les chercheurs abordant l'étude du monégasque et qui pourraient représenter un premier noyau initial pour un futur précis étymologique de la langue.

6. Comme toute édition d'un texte demeuré inédit, cette première version de *U libru d'i aujeli* reste ouverte à des possibilités de modification, de révision et d'intégration, notamment en ce qui concerne la graphie des textes – à reproduire dans sa forme originale si on le souhaite – et le commentaire philologique des compositions qui pourrait encore être considérablement élargi. Nous espérons néanmoins que ce travail pourra être accueilli par un public potentiellement large, allant des simples personnes intéressées par la langue et la littérature monégasques aux spécialistes de la linguistique ligure, favorisant ainsi la revalorisation de la culture nationale de la principauté et de ses liens avec les régions voisines, qui transcendent d'ailleurs la dimension idiomatique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Un profil biographique de Notari a été rédigé d'abord en italien par EMILIO AZARETTI, « Luigi Notari. Commemorazione tenuta al museo Bicknell di Bordighera l'11 febbraio 1962 », *Rivista ingauna e intemelia. Nuova serie*, n° 1-2, 16/1961, pp. 1-3, repris par la suite dans *Festival della poesia e della commedia intemelia. Celebrazione del ventennale (1968-87)*, Bordighera, Istituto internazionale di studi liguri, 1987, pp. 179-183. L'activité de Notari dans le cadre du renouveau folklorique du début du XIX^e siècle

est ensuite présentée par DOMINIQUE BON, « Deux érudits monégasques entre Provence et Italie : Louis Notari (1879-1961) et Louis Canis (1891-1973) », *Provence historique*, tome LXIX, fascicule 266, juillet-décembre 2019, pp. 481-499 ; une référence générale sur l'histoire du Comité National des Traditions Monégasques, association à laquelle Louis Notari participa également dans les années qui suivirent immédiatement sa fondation, est le récent ouvrage de CLAUDE PASSET et INÈS IGIER-PASSET, *Centenari d'u Cumitau d'ë Tradiçione Munegasche. Centenaire du Comité des Traditions Monégasques. 1924-2024*, Monaco, Editions du Précurseur, 2024. Un aperçu anthologique de la production littéraire de Notari est présenté par STEFANO LUSITO, *Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque*, Monaco, Éditions EGC / Académie des Langues Dialectales, 2024, pp. 37-108. L'ensemble de la production littéraire de Notari est répertoriée dans CLAUDE PASSET, *Bibliographie de la langue monégasque (1927-2018)*, Monaco, Éditions EGC / Académie des Langues Dialectales, 2019, et *Supplément 1(1927-2023)*.

Sur l'évolution de la graphie de Notari, voir les essais d'ANDREA CAPANO, « Louis Notari et le problème de la graphie du monégasque », dans [Actes du] *Deuxième colloque de langues dialectales*, Monaco, Comité National des Traditions Monégasques, 1975, pp. 31-26, et d'ANDRÉ COMPAN, « La construction graphique du monégasque d'après les *Bülüghe munegasche* de Louis Notari », in [Actes du] *Troisième colloque de langues dialectales*, Monaco, Comité National des Traditions Monégasques, 1978, pp. 51-66.

De précieuses considérations sur les textes en monégasque destinés aux enfants, contextualisés dans la production de ce type en génois et dans les autres variétés ligures, se trouvent dans le récent volume d'ANSELMO ROVEDA, *Letteratura per l'infanzia in genovese e nelle altre parlate della Liguria linguistica. Appunti per uno studio*, Genova, Egnatia, 2022. Approfondissant les considérations contenues dans cet ouvrage, l'auteur s'est ensuite penché sur la littérature monégasque relative aux fables : les résultats de ses recherches peuvent être consultés dans ANSELMO ROVEDA, « La favola nella letteratura monegasca », dans *Cabirda*, n° 11, 2023. Les deux œuvres illustrent la production de fables en vers de Louis Notari, telle qu'elle est contenue dans le recueil *Bülüghe munegasche*.

Au sujet de la présence de la langue monégasque dans l'enseignement scolaire, voir RENÉ STEFANELLI, « Le parler de Monaco à l'école », *Annales Monégasques*, n° 24, 2000, pp. 151-194 et, pour un aperçu actualisé et plus complet, STEFANO LUSITO, « L'insegnamento scolastico del monegasco dagli esordi al panorama attuale: presenza nei programmi d'istruzione, metodologie pedagogiche, strumenti didattici e aspetti linguistici », *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano*, 46/III, 2022, pp. 181-213.

LOUIS NOTARI

U LIBRU D'I AUJELI

Le livre des oiseaux

BÜLÜGHE MUNEGASCHE. SEGUNDA PARTE

Bluettes monégasques. Deuxième partie

À mes petits enfants

À la mémoire
de mon fils Henri
docteur en médecine

mort en montagne à l'âge de 37 ans

à qui le livre de la nature
parlait si amicalement de Dieu !

Avant-propos

Cette nouvelle publication ne devrait pas avoir d'autre préface que celle du volume publié en 1941, puisqu'elle ne constitue qu'une seconde partie de mes « Bluettes monégasques » (*Bülüghe munegasche*). Cependant pour m'excuser d'avance de la futilité du sujet de maints poèmes que je me permets de livrer aux lecteurs, je dois rappeler encore une fois le but principal que je cherche à atteindre dans ces publications. Je voulais sauver de l'oubli définitif le langage que l'on parlait autour de moi il y a à peine un demi-siècle et que l'évolution si rapide de mon petit pays a désormais voué à la complète disparition. Il fallait donc écrire beaucoup, et très familièrement, pour avoir l'occasion d'enregistrer fidèlement les mots et les tournures de phrases qu'employaient autour de moi les voix qui se sont tuées à jamais. Ainsi que je l'ai déjà dit, ces bluettes étaient pour moi comme les dernières étincelles d'un foyer qui s'éteint, et dans ces conditions les sujets devenaient tout à fait secondaires.

Dans ce volume j'ai essayé toutefois d'intéresser quelque peu le lecteur en lui parlant des habitants ailés de notre joli pays ou de quelques oiseaux de passage qui, comme d'autres étrangers, viennent chercher chez nous le soleil et les fleurs lorsqu'ils ont chassés de chez eux par les frimas et les neiges.

J'ajouterai qu'en voulant honorer même les plus humbles des hôtes de mon petit pays, je ne fais que me conformer à la tradition d'hospitalité de nos Princes et de mes compatriotes et, sous cette forme modeste, je rends aussi hommage à tous ceux qui savent apprécier notre climat si doux et le charme inépuisable de nos admirables paysages.

Les Moulins, le 4 novembre 1946

Prefaçiùn per u libru d'i aujeli

*D'aujeli grossi e de picenìn
Idiu n'à creau 'na ribambela
per ralegrà ra Terra e fà ciù bela
ra vita ünt'i deserti e 'nt'i giardin...*

Ma nun te crêde, pòveru de min, 5
*che me sice sautau ünt'a çervela
ru grilu, a babarota o a zigurela
de sorte fœra d'i nostri cunfin...*

Chëstu librëtu fau pe' i mei fiyœi
te parlerà, amigu, se tû vœi, 10
d'i aujelëti che a San Martin

*suta i Rampà, drünt'ë nostre campagne,
sciù ë nostre roche nûe e rë muntagne
d'ümperaçî, sun ri nostri vejîn!*

Nun te ride de min 15
*se nun parlu de tûti: ru sai ben,
dinu ch'è meyu ün pocu che dui ren!*

Perdunamé tambén
se 'n parlandu a i aujeli ò tucau
ün tastu, amigu, che t'à grafignau! 20

I Murin, mercurdî 18 de setembre 1946

Préface pour le livre des oiseaux. D'oiseaux grands et petits / Dieu en a créé toute une ribambelle / pour réjouir la Terre et rendre plus belle / la vie dans les lieux inhabités comme dans les jardins... // Mais ne vas pas croire, ce serait malheureux pour moi !, / que me soit entrée dans la cervelle / l'idée saugrenue / de sortir des frontières de notre petit pays... // Ce petit livre, fait pour mes enfants, / te parlera, ami, si tu veux bien le lire, / des petits oiseaux qui à Saint-Martin, // sous les Remparts, dans nos campagnes, / sur les rochers dénudés et les montagnes / de par ici, sont nos voisins ! // Ne ris pas de moi / si je ne parle pas de tous : tu le sais bien / on dit chez nous que un peu vaut mieux que deux rien ! // Pardonne-moi aussi / si en parlant aux oiseaux j'ai pu, mon ami, / effleurer une touche désagréable à tes oreilles !... // Les Moulins, mercredi, 18 septembre 1946

U buschëtu de San Martin

a u sciù Lui Cappatti

*'N àutru sarà ra catedrala inmensa
d'a ciù grande natüra
e pura fa varè ra so' putença
cun 'na vuje sügüra.
Ailà de patriarchi de mil'ani* 5
*san, cun de sarmi gravi e maestusi,
parlà d'i soi destìn misteriusi,
laudà ri soi triunfi e i soi afani,
Ailà, per cantà u Glòria, muntu a u cielu
de vuje de giganti,* 10
*ru bramu d'i liui e ru burdelu
de ri valui scciümanti!*

*Min nun ó propi propi ren d'inmensu,
nun sun che ün tempiëtu picenín,
giüstu per ghe brüjaghe ciancianín,* 15
*o min meschín, 'na granëta d'incensu.
Ma nun ünvidiu ren a i àutri siti!
Nun purrai mai cüntà ri aujelëti
che se recampu per campà aiçì...
e tū tambèn, se vœi, ghe poi vegnì!...* 20
*Per l'òrganu nun ó che ru respiru
de l'ariëta che carëssa i pin:
tütu é pàije e silénçiu ünt'u me viru,
a næte, u giurnu, a sëra e ru matín.
De vote, ru tavin de 'na büscarla,* 25
*o d'ün rigau che passa ümperaicì,
s'acumpagna cun r'òrganu e te parla
de tante cose, se tū sai capì...
Se nun capisci a so' vujëta fina,
min un te pòsciu che fà ra dutrina* 30
*cun ru parfümü d'i mei petulín
e d'i mei rumanín e d'i mei pin.*

*Sun ün tempiëtu de ra Gran Natüra
fau per cantà ren che ra so' clemença,*

<i>ma s'andavi çercandu a so' putença pòsciu te ra fà vède: vegne pūra.</i>	35
<i>Cuma da sciù 'na turre che dumina, l'œyu, da u me barcùn, se pò spaçiasse, cuntemplà, müsura tûta ra marina, savurà rë tempeste e rë bunaçe. Ancœi ru gran suriyu canta u Glòria sciù l'àiga funda dunde fan baldòria de mila diamanti ch'ûmbarlûgu, tantu ch'i fò gardà cun l'œyu cûgu, e sciù rë barre dunde piyu fœgu e tût'e curue che pò fà 'n penelu ün mezu a çentu rûndure che giœgu!...</i>	40 45
<i>Ma de vote qü canta é a marinaça qandu sciùscia u Libèciu e ru Levante: alura a senti... a vuje d'u gigante che me fa tremurà cu' a so' menaçal Alura a u pen d'ë roche, ailagiù a u fundu, sàutu, se scurru e bramu ri marusi, se scavu de barmaçe e se ghe scundu per se lança ciù àuti e spaventusi!</i>	50 55
<i>Ma min sun ru tempiètu picenîn fau per cantà ra clemença serena, ra qiete, a pàije, u silénçiu divîn... Vegneté a u me barcùn pe' ün'âutra scena: ghe fò vegnî ben ben de bon matîn e te setà pressu de 'n arcipressu, pœi lascià che rë cose, ciancianîn, te cantu a so' cançùn e che te breçu...</i>	 60 65
<i>A marina é de làite e d'oru fin, a u largu ride 'na vëra latina, voru 'n silénçiu è pule de marina e 'n silénçiu se giœgu ri derfîn... A u fundu a Córsega, cuma 'n'umbrina frupà de rosa e blü sciù d'a marina, te pà r'aparçiùn d'ün âutru mundu</i>	 70

dunde ra Terra e u Cielu se cunfundu...

*I Murin, 27 de zenà 1931
Metesdi, giurnu de Santa Devota*

Le bosquet de Saint-Martin. Un autre sera la cathédrale immense / de la grande Nature / et il pourra faire valoir sa puissance / d'une voix sûre. / Là-bas des patriarches millénaires / savent, avec des psaumes graves et majestueux / parler de son mystérieux destin, / louer ses triomphes et ses ahans. / Là-bas pour chanter le Gloria montent au ciel / des voix de géants : / le rugissement du lions et le vacarme / des torrents écumants ! // Moi je n'ai rien, rien d'immense, / je ne suis qu'un petit temple tout petit, / juste assez grand pour qu'on y brûle modestement, / ô pauvre que se suis, un petit grain d'encens. / Mais je n'envie rien aux autres sites... / Tu ne pourras jamais compter les petits oiseaux / qui s'en viennent ici pour y prier... / Et toi aussi tu peux y venir quand tu veux ! / En fait d'orgue je n'ai que le souffle / de la brise qui caresse les pins : / dans mon sein tout es paix et silence, / la nuit, le jour, le soir et le matin. / Parfois l'octavin d'une fauvette / ou d'un rouge-gorge qui passe par là, / se fait accompagner par l'orgue et te parle / de tant de choses si tu sais le comprendre... / Si tu ne comprends pas sa petit voix fine / je ne puis te donner mon enseignement / qu'avec les parfums de mes lentisques / et de mes romarins et de mes pins. // Je suis un petit temple de la grande Nature / fait pour chanter seulement sa clémence, / mais si tu allais cherchant sa puissance / je puis te la faire voir : viens seulement. // Comme du haut d'une tour qui domine, / l'œil, de mon balcon, peut se donner de l'espace, / contempler, mesurer toute la mer, / savourer les tempêtes et les bonaces. / Aujourd'hui c'est le soleil qui chant le Gloria / sur l'eau profonde où font la fête / des milliers de diamants qui éblouissent / tellement qu'il faut les regarder avec l'œil mi-clos, / et sur les falaises où prennent feu / toutes les couleurs que peut peindre un pinceau / et toutes les fleurs qui naissent sous le ciel, / au milieu de cent hirondelles qui jouent !... // Mais parfois qui chante c'est la grosse mer, / quand souffle le Libech ou le Vent d'Est : / alors tu l'entends la voix du géant / qui me fait trembler de sa menace ! / Alors au pied des rochers, là-bas tout au fond, / sautent, se poursuivent et grondent les vagues : / elles se creusent des cavernes et s'y cachent / pour s'élancer plus hautes et plus effrayantes ! // Mais moi je suis le petit temple tout petit / fait pour chanter la clémence sereine, / le repos, la paix, le silence divin... / Viens à mon balcon pour jouir d'un autre spectacle : / il faut y venir tôt, tôt de bon matin / e t'y asseoir près d'un cyprès, / puis attendre que les choses tout doucement / te chantent leur chanson et te bercent... / La mer est de lait et d'or fin, / au large rit une voile latine, / les mouettes volent silencieusement / et silencieusement jouent les dauphins... / Au fond la Corse, comme un mirage, / enveloppée de rose et de bleu sur la mer / semble une apparition de l'au-delà / où la Terre et le Ciel se confondent... // Les Moulins, 27 janvier 1931 / Mardi, jour de Sainte Dévoto

U viciu re (l'aujelëtu d'u Bambin)

A u sciù Sully Maynart

<i>O maigràn, 'n andandu a scæra, sun passau da San Martin dunde gh'è r'amandurera e ó vistu sciù d'ün pin d'aujelëti picenin, ciù piciui d'i barbijin, con sciù ra testa d'ë ciümëte giàune d'oru, fine e drite, che ghe favu sciù a testëta 'na piciuna curunëta: se scurrivu ciancianin ün giügandu sciù ru pin e nun avu ren paura!... Sun ciù beli che 'na sciura!</i>	<i>5</i>
<i>– Tu ai vistu, picenin, i aujelëti d'u Bambin!... Qandu Nostru Signù era bambin purëva avé forsci sei o set'ani, giügava ün giurnu a u bordu d'ün camin tranqilu e bravu, ünseme a so cujin, bravu tambén, ru piciün San Giuani. Era ün sabu de matin. Cuma fan ri fiyœi finta u giurnu d'ancœi cun rë so' bele manëte sença se brütà ë rubëte, ümpastavu de terra zia ch'era propi 'na maraviya.</i>	<i>15</i>
<i>Gesù Bambin piyava cu'i diëti ün grümu picenin de terra zia e cun ra so' graçiëta benejia te fava, cuma ren, tanti aujelëti che semiyavu vivi prunti a u voru. San Giuani tambén ava ë mae d'oru ma nun purëva pa fa cuncurrença</i>	<i>30</i>
	<i>35</i>

a u so' cujîn divîn e, cun pasciença,
 pruvava a mudelâ de parpayête:
 te fò pensâ ch'eru de terra zia
 e che restavu ün pocu ciû spessête
 ch'achêle che vurotu ünt'i giardin;
 alura per ghe dâ de fantasia,
 o forsci per fâ ride so cujîn,
 San Giuanîn ghe fava üna cuêta
 che semiyava a cua de 'na pulêta. 40

Ma 'ntantu ch'i fiyœi 45
 se ridëvu ün se giügandu,
 sun passai dui previ ebrei
 e gh'an ditu, ün ghe criandu:
 «Cuma va che travayê
 Nun savî, piciui cuchîn,
 ch'ancœi è giurnu de festa?
 Se passëssa u Gran Rabîn
 ve pò fâ tayâ ra testa!...» 50

San Giuanîn e u Bambîn se sun gardai
 cu'i œyi rundi d'i fiyœi stunai, 55
 e pœi Gesû Bambîn, mudestamënte,
 s'è virau versi i previ e ciancianîn
 gh'à ditu: «Signurîa, sciûi Rabîn,
 sëmu andai â dutrina e damu a mënte
 a ri cumandamënti de Musé.
 Nun travayamu pa, fò che scusé,
 creu de parpayête e d'aujelëti
 e me cujîn Giuanîn m'agiüta ün pocu:
 gardé, che vorerân qandu ri tocu!...» 60

E pœi Gesû, cu'i soi piciui diëti 65
 â tucau ri aujelëti sciû ë testête
 e â sciusciau cian cian sciû ë parpayête...
 e ri piciui bestiui de terra zia
 vora che vora ch'è una maraviya!...

Ri aujelëti che ai vistu tû, 70
 beli, sença paura e sempre ün festa,
 an 'na curuna d'oru sciû ra testa

per marca d'u diētu de Gesù.
Rè parpayète ch'a fau san Giuanin
de vote vegnu ün casa e ë veye done 75
dinu che marcu «nœve per camin»,
forsci per rapelà, ün pocu a ë bone,
ë nœve ch'anunçava ru Batista...
Qandu rè viderai, se te rapeli,
rè purrai recunusce a prima vista 80
perch'an ra cua cuma ri aujeli...
Ün Pruvença rè ciamu purçelëte,
m'aiçi nui rè ciamamu galinëte;
ri genuësi, da ciù de mil'ani,
rè ciamu «aujelin de san Giuani»! 85

I Murin, 3 d'avri 1931

Le roitelet huppé (l'oiselet de l'enfant Jésus). // À Monsieur Sully Maynard. // Ô grand-mère, en allant à l'école, / je suis passé par Saint-Martin / là où il y a l'amandier, / et j'ai vu sur un pin, / de tous petits oiseaux / plus petits que les mésanges, / avec sur la tête de petites plumes / jaunes comme l'or, fines et droites, / qui leur faisaient sur la tête / comme une petite couronne: / ils se poursuivaient gentiment / en jouant sur le pin / et ils n'avaient pas peur du tout!... / Ils sont plus beaux qu'une fleur! // « Tu as vu, mon petit, les oiselets de l'enfant Jésus » / Quand Notre-Seigneur était tout petit, / il pouvait peut-être avoir six ou sept ans, / il jouait un jour au bord du chemin, / tranquille et bien sage, avec son cousin / bien sage aussi, le petit Saint Jean. / C'était un samedi matin. / Ainsi que le font les enfants / aujourd'hui encore, / avec leurs petites menottes, / sans salir leurs petites robes, / ils pétrissaient de la terre glaise / que c'en était une vraie merveille. // L'enfant Jésus prenait avec ses petits doigts / une petite motte de terre glaise / et, avec sa grâce bénie, / il faisait comme un rien, des petits oiseaux / qui semblaient vivants et prêts à s'envoler. / Saint Jean, lui aussi avait des mains d'or / mais il ne pouvait pas rivaliser / avec son divin cousin et, patiemment / il essayait de modeler des papillons : / il faut que tu penses qu'ils étaient en terre glaise / et qu'ils venaient un peu plus épais / que ceux qui volètent dans les jardins ; / alors, pour leur donner un peu de fantaisie, / ou peut-être pour faire rire son cousin, / Saint Jeannet leur faisait une petite queue / qui ressemblait à celle d'une poulette. / Mais pendant que les enfants / riaient en jouant, / vinrent à passer deux prêtres juifs, / et ils leur dirent en les grondant : / « Comment se fait-il que vous travaillez, / contrairement à la loi de Moïse ? / Ne savez-vous pas, petits coquins, / que c'est aujourd'hui jour de repos ? / Si le grand rabbin venait à passer, / il pourrait vous faire couper la tête!... » // Le petit Saint Jeannet et l'Enfant Jésus se regardèrent / avec des yeux ronds des enfants étonnés / et puis l'Enfant Jésus modestement, / se tourna vers les prêtres et tout doucement, / leur dit : « Je vous salue humblement, Messieurs les Rabbins, / nous sommes allés au catéchisme et nous suivons / les commandements de Moïse. / Nous ne travaillons pas, pardonnez-nous : / je crée des papillons et des oiselets / et mon cousin Jeannet m'aide un peu : / regardez, car ils voleront quand je les toucherai!... » // Et puis Jésus

avec ses petits doigts / a touché les oiselets sur leurs petites têtes / et il a soufflé doucement sur les papillons, / et les petites bestioles de terre glaise / volent et volent que c'en est merveille !... // Les oiselets que tu as vus, / jolis, familiers et toujours joyeux, / comme marque du doigt de Jésus / ont une petite crête d'or sur la tête. / Les papillons qu'a fait Saint Jeannet / rentrent parfois dans les maisons et les vieilles femmes / disent qu'ils annoncent « des nouvelles en chemin » / peut-être pour rappeler, un peu sans façons, / les nouvelles qu'annonçait le Baptiste... / Lorsque tu les verras, si tu t'en souviens, / tu pourras les reconnaître à première vue / parce qu'ils ont la queue comme les oiseaux... / En Provence on les appelle porcelettes, / mais ici nous les appelons gallinettes... / Les Génois, depuis plus de mille ans, / les appellent les oiselets de Saint Jean !... » // Les Moulins, 4 avril 1931

U russignolu d'i Rampà

*Sta nœte, o forsci aieri, é arrivau,
cuma fa sempre de chësta stagiùn
da qü sa u tempu, e lestu à repiyau,
fint'a ru giurnu, a so' bela cançùn.*

*Cuma fa tüti i ani, é returnau
a u baragnaçu, suta u me' barcùn,
e min ra nœte üntrega r'ò scutau
cantà e recantà ra so' passiùn.*

5

*À principiau cun 'na vujëta fina
scàiji n'ausëssa mancu se pruvà:
qarche suspiru, 'na nota 'n surdina,*

10

*'na meludia sùbitu arrestà;
pœi, cuma ün che se parle da sulu,
o ün che te sciüsciote ünt'ün'auriya
ün cœntu da te fa vegnì babulu,
s'é missu a bisbiya 'na puesia.*

15

*D'üntantu üntantu –per interrügà?–,
se 'nterrumpiva sciù 'na nota fina,
pœi repiyava turna a bisbiyà,
cuma 'na funtanëta cristalina;
pœi semiyava ch'a so' vuje püra
refëssa chëla de 'na campanëta
che sunëssa ra prima, ünt'a Natüra
per ciancianîn redreviyà ra vita.*

20

*Se taijëva ün mumëntu e cumençava,
cun 'n'äutra vuje, üna litania
che vegniva ün crescendo e terminava
cun ün repepiyà de frenejia.*

25

*Aura, cun de note äute o funde,
vaghe de triulëti che varia
cuma se fissa aspressi per cunfunde
ra giòia e ra durù 'nte r'armunia.*

30

*Refà ri riturneli che te canta
l'arèn d'a brija qandu, ciancianîn,
brançuyota, ün passandu sciù 'na cianta,
üna rœsa sciuria o ün giaussemîn.
E pœi ciù ren... cume se se taijëssa*

35

per da-dabon... Pœi sun rē cascarele d'ün'àrima dispersa che ciurēssa ün sangiütandu ailà, persa ünt'è stele...	40
Non!... È 'na vuje drünt'u Paradisu che ne canta l'amùr, ciancianinētu; se ride ciancianin... ren ch'ün surrisu... è frágile l'amùr... Diu benedētu!	
L'amùr?... Ma ride propi, ailà 'nt'u cielu? O ailà-suta, a u bordu d'a marina per sagnà ün cœ, forsci mora ün cutelu, ün cutelētu cun ra lama fina?...	45
Scàngia 'na nota e sun dui angelèti che forsci se baijücu ciancianin: nun senti ciuchetá mila baijèti 'nt'u baragnaçu, ailà suta de min?...	50
R'aujelētu se tåije... e, 'nt'ün mumèntu, repiya a sangiütá... e, ün tremurandu, se mète a redugiá cuma ün lamèntu che fénisce a cançùn ün suspirandu:	55
«Sci, sci, sci, sci, nun gh'è ren de ciù belu che l'amùr püru... Ma non fa ru niu ün sciù, ün sciù, ün sciù, ün sciù ünt'u cielu: sci, l'amùr püru, sci, se ciamà Diu!...»	60
O piciùn russignolu d'i Rampà, qante ncete ó passau ün te scutandu e cunúsciu 'na dona 'namurá che te scutava sula ün se ciurandu...	
Oh qanti d'áutri v'averán scutau sciù ri Rampà, o lonzi, ailà dabassu... despœi che tû, to pàire o 'n antenau vegna a cantá sciù u vostru baragnaçu;	65
qû sa canti áutri cœi ünamurai, de ve sente cantá ra to' cançùn, èli tambén, se sarán prun ciurai cuma se ghe cantèssi a so' passiùn!	70

Mùnegu, 24 d'avrí 1934

Les rossignol des Remparts. Cette nuit, hier peut-être, il est arrivé, / comme il fait toujours en cette saison, / depuis qui sait combien de temps, et vite il a repris / jusqu'au jour, sa belle chanson. / Comme il fait tous les ans, il est retourné / au buisson, sous mon balcon / et je l'ai

écouté la nuit entière / chanter et rechanter sa passion. // Il a commencé avec une petite voix
menue, / comme s'il n'osait pas s'essayer : / quelque soupir, une note en sourdine, une
mélodie aussitôt arrêtée ; / puis comme quelqu'un qui parlerait tout seul, / ou quelqu'un qui te
murmure à l'oreille / une histoire à te faire perdre la raison, / il s'est mis à chuchoter un poème.
/ De temps en temps –pour interroger?– / il s'interrompait sur une note aiguë, / puis il
recommençait encore à gazouiller / comme une petite source cristalline, / puis il semblait que
sa voix pure / voulût imiter une clochette / sonnante le printemps dans la nature / pour réveiller
tout doucement la vie. / Il se taisait un moment et commençait / avec une autre voix, une
litanie / qui allait en augmentant et se terminait / avec un pépiement de frénésie. / Et
maintenant, avec des notes hautes et profondes, / voilà des violets qu'il varie / comme s'il
faisait exprès pour mélanger / la joie et la douleur dans l'harmonie. / Il imite les ritournelles
que tu chantes / l'haleine de la brise quand, tout doucement, / elle secoue en passant sur la
plante / la rose épanouie ou le jasmin. / Et puis, plus rien... comme s'il se taisait / pour de
bon... Puis c'est la cascade de sanglots / d'une âme perdue qui pleurerait / en sanglotant là-
haut perdue dans les étoiles... / Mais non!... C'est une voix dans le Paradis / qui nous chante
l'amour, toute doucement : / elle rit tout doucement, à peine un sourire : / l'amour est chose si
fragile... mon Dieu !... / L'amour !... Mais rit-il vraiment là-haut dans le Ciel ? / Ou bien en bas,
au bord de la mer, / pour saigner un cœur, aiguise-t-il plutôt un couteau, / un petit couteau à
lame fine ? / Le rossignol change de ton et ce sont deux petits anges / qui peut-être se
donnent des baisers doucement : / n'entends-tu pas claquer des millions de baisers / dans le
buisson, là au-dessus de moi ? / Le petit oiseau se tait, et aussitôt / il recommence à sangloter
et en tremblant / se met à redoubler comme un lamento / qui finit la chanson en soupirant : /
« Oui, oui, oui, oui, il n'y a rien de plus beau / que le pur amour... mais il ne fait son nid / que là-
haut, que là-haut, que là-haut... que là-haut dans le Ciel : / oui, l'amour pur, oui, s'appelle
Dieu ! ». / Ô petit rossignols des Remparts / combien de nuits j'ai passé à t'écouter / et
connais une femme amoureuse / qui t'écoutait en pleurant... / Oh, combien de gens doivent
vous avoir écouté / sur les Remparts, ou plus loin / depuis que toi, ton père ou un de tes
ancêtres / vous venez chanter sur votre buisson ; / qui sait combien d'autres cœurs
énamourés / en vous entendant chanter votre chanson / ont pleuré eux aussi / comme si vous
leur chantiez leur souffrance ! // Monaco, le 24 avril 1934

L'aujelu büscætu-minelu

*Ru dijëvu i nostri veyi
che l'amûr é ün aujelu,
ün aujelu büscætu-minelu,
che fa u niu dunde vœ,
che fa u niu dunde vœ,* 5
büscætu-büscætu, büscætu-miné.

*Se vurí savé u remedi
per ciapá achëlu aujelu,
chëlu aujelu büscætu-minelu,
ghe fò 'na grana de sà,* 10
*ghe fò 'na grana de sà,
büscætu-büscætu, büscætu-miná.*

*Ma se scapa scivuré,
scivureghe u riturnelu
a r'aujelu büscætu-minelu:* 15
*nun se lascia ciù ciapá,
nun se lascia ciù ciapá,
büscætu-büscætu, büscætu-miná.*

*Per ün casu se u ciapé
per ün casu, achëlu aujelu,* 20
*chëlu aujelu büscætu-minelu,
nun ve ru lascé scapá,
nun ve ru lascé scapá,
büscætu-büscætu, büscætu-miné.*

26 de mágju 1934

Le petit oiseau bleu. Nos vieux parents disaient : / l'amour est un oiselet, / un joli petit oiselet, / qui fait son nid où il lui plaît, / qui fait son nid où il lui plaît, / ce joli petit oiselet. // Si vous voulez savoir le moyen / pour attraper cet oiselet, / ce joli petit oiselet, / avec du sel vous le prendrez, / avec du sel vous le prendrez, / ce joli petit oiselet. // Mais s'il s'échappe / ah ! vous pouvez siffler / et résiffler, siffler, siffler... / vous ne pourrez le rattraper, / vous ne pourrez le rattraper, / ce joli petit oiselet. // Si par hasard vous l'attrapez, / ce joli petit oiselet, / ce joli petit oiselet, / ne le laissez pas s'échapper, / ne le laissez pas s'échapper, / ce joli petit oiselet. // 26 mai 1934

Ë pernije d'a Testa de Can

«Nun casca fœya
che Diu nun vœya...»

Sun sciüsciant'ani e passa, se ri cœntu,
bele pernije russe, che ve sentu
cascarelâ sut'a Testa de Can
sempre sciû ë stësse roche! Me' maigran,
me' pòvera maigran, a sciâ Devota, 5
é ëla che m'à fau, a prima vota,
scutâ cuma cantavi: «Nun parlâ,
nun busticâ, me dijëva, fò scutâ
çœ che dije chëla pernije...»
«Ma da-dabon? Ûna pernije? 10
Maigran, dund'è? E cosa dije?»
«É ailâsciû suta [a] Testa de Can:
nun busticâ, parlamu cian...
Tü taijeté e scuta ben...»
Purî capî: nun ó ciû ditu ren, 15
ma tremuravu drünt'u u fî d'a schina
e ailâsciû, suvr'a nostra Sarina,
pe' a prima vota v'ò süntüu cantâ...
ün cantu che nun canta, ün verità!...
«Cascascascascarâ, cascascarâ!» 20
e repiyava sempre a meme cosa,
sûbitu dopu 'na piciuna posa.
Alura con sciû a buca ru diëtu
ó fau signu â maigran e pœi gh'ó ditu:
«É 'na pernije? e... cosa dije? 25
che tasterâ?... che carerâ?».
E a me' bona vey a vëdu ailí,
pressu de min cuma se fussa viva,
che me gardava e me surridëva,
ma s'è fa seriusa per me dí: 30
«Dije: ünt'u so parlâ
nun cascherâ, piciûn, mancu 'na fœya
che Diu nun permita o che nun vœya!
U dije â so' manera, ailò se sa!...»
Qante cose an scangiau despœi d'alura! 35
Ma vui, dund'eri ün cou ghe sî ancora

cuma gh'è ancura ra Testa de Can
e dopu tanti anu me demandu
se nun è vëru che 'n cascarelandu
dijì çæ che dijëva me' maigràn! 40
Se da-dabon dijì ailò d'ailì
è forsci per ailò, bele pernije,
che Diu ve prutege e ve benije
e ve mantegne sane ümperaçì...
Ra vostra famiyota è ancura viva 45
ün mezu a rë burrasche che v'asbriva
nun sulu u tempi ma ra raça üngurda
de nui meschin, cun ra passiùn balurda
de cacià e destruge çæ ch'è belu!
Min per ru primu, ra sa ben u Cielu, 50
ò sciù a cunsciença ciù d'üna de vui!...
Rë vurpe, rë puiane, ri farcui,
tüti ri manigurdi d'u Creau,
despœi d'alura nun an mai cessau
de ve persecutà matìn e sëra 55
finta 'nt'è barre e de ve fà r'aspirà!
Ma ra vostra famiya vive ancura
e min me scialu se a matìn bunura
sentu, per casu, che cascarelè
e me semiya ch'a u fundu d'u cœ 60
a vuje de maigràn me dije: «Scuta!...».
Alura me reviru ailagiù suta,
suta de vui, unde da tanti ani
ëla reposa ün mezu a ri arcipressi
e digu: «Maigràn, r'ai fau d'aspressi 65
de me dà ün remedi per ri afani!
U remedi è stau bon e gràcia a tü
– gràcia tambèn a ra vostra leçiùn,
pernije bele – ò stufau ru magùn
qandu, de cou, nun ne purëvu ciù». 70
E alura ridëvu
e me dijëvu:
«Nun casca fœya
che Diu nun vœya!».

I Murìn, 2 d'utubre 1946, mercurdì

Les perdrix de la Tête de Chien. // Il ne tombe pas une feuille / sans que Dieu ne le veuille ! // Il y a soixante ans et plus, si je compte bien, / belles perdrix rouges, que je vous entends / chanter sous la Tête de Chien, / toujours sur les mêmes rochers. Ma grand-mère, / ma bonne grand-mère, dame Dévote, / c'est elle qui pour la première fois m'a fait / écouter votre chant. « Ne parle pas, / ne bouge pas », me disait-elle ; « il faut écouter / ce que dit cette perdrix... ». / « Mais vraiment? une perdrix?... / Grand-mère, où est-elle? et que dit-elle? » / « Elle est là-haut, sous la Tête de Chien : / ne bouge pas! parlons doucement !... / Toi, tais-toi, et écoute bien... » / Vous pensez bien... je n'ai plus rien dit, / mais je tremblais de tout mon corps, / et là-haut, au-dessus de notre campagne des Salines, / pour la première fois je vous ai entendues chanter / un chant qui n'est pas un chat à vrais dire... / « Cascascas cara, cas cas cara ! » / et qui recommençait toujours identique / après un instant de répit. / Alors, mon petit doigt sur la bouche, / j'ai fait signe à ma grand-mère et je lui ai dit : / « C'est une perdrix? Et que dit-elle? / qu'elle tâtera, qu'elle descendra? / qu'elle veut tâter, qu'elle veut descendre ? » / Et ma bonne aïeule, je la revois là / près de moi comme si elle était vivante, / qui me regardait et me souriait; / mais elle reprit son sérieux pour me dire : / « Elle dit dans son langage : / elle ne tombera pas, mon petit, une seule feuille / sans que Dieu le permette ou le veuille !... Elle le dit à sa manière, naturellement ! » / Que de choses ont changé depuis lors !... / Mais vous, vous êtes toujours où vous étiez jadis / comme la Tête de Chien est toujours là-haut / et, après tant d'années je me demande / s'il n'est pas vrai que votre chant disait / ce que disait ma mère-grand. / Si c'est vraiment cela que vous dîtes, / c'est peut-être pour cela, mes belles perdrix, / que Dieu vous protège et vous bénit / et vous maintient en vie par ici... / Votre petite famille est encore vivante / au milieu des bourrasques que lance contre vous / non seulement le temps, mais notre race avide / à nous misérable, avec la stupide passion / de chasser et de détruire ce qui est beau ! / Moi le premier, Dieu le sait bien, / j'ai sur la conscience plus d'une d'entre vous !... / Les renards, les buses, les faucons, tous les malfaiteurs de la Création, / depuis lors n'ont jamais cessé / de vous persécuter matin et soir, / jusque dans les barres et vous guetter! / Mais votre famille vit toujours / et je me réjouis si, le matin de bonne heure, / j'entends pas hasard que vous cascadelez / et il me semble qu'au fond de mon cœur / la voix de ma grand-mère me dit : « Écoute ! ». / Alors je me retourne vers là-bas, / au-dessous de vous, là où depuis tant d'années / elle repose au milieu des cyprès / et je dis : « Oh, grand-mère, tu as vraiment voulu / me donner un remède pour les peines ! / Le remède a été bon et grâce à Toi, // – grâce aussi à votre leçon, / mes belles perdrix – / j'ai pu étouffer mon chagrin / lorsque parfois je n'en pouvais plus ! » / Et alors je riais / et je me disais / « Ne tombe fouille / que Dieu ne veuille ! ». // Les Moulins, 2 octobre 1946

«Versu Bautügàn
gh'è üna perniye
che tre vote a u giurnu
se mëte a cantà:
cascascas-carà 5
cascascas-carà!
O sciü Bastiàn
qü sa cosa dije
achëla perniye
drünt'u so parlà: 10
cascascas-carà
cascascas-carà?...»

«O me picenin
sun tre re perniye
che tre vote a u giurnu 15
se mëtu a cantà!...
Cuma i capüçin
cantu ra matin,
cantu a mezugiurnu
e a u carà d'a sëra 20
returnu a cantà!
Ra ciü grossa dije:
“Se vœi vive ün päije
nun stà a gardà... 25
cascascas-carà
cascascas-carà!”
Ra mezana dije:
“Se vœi vive ün päije
nun stà a scutà... 30
cascascas-carà
cascascas-carà!”
Ra piciuna dije:
“Se vœi vive ün päije
nun stà a parlà... 35
cascascas-carà
cascascas-carà!”
Tüte tre ünseme

ne dan 'na leçiùn!»

*«Prèdicu ë pernije
'na leçiùn che dije: 40
"Se vœi vive ün pàije
nun stà a gardà,
nun stà a scutà,
nun stà a parlà!...
cascascas-carà, 45
cascascas-carà!..."*

*«Ma, sciù Bastiàn,
maigràn me dijëva
degia 'n'äutra cosa
ün cou ch'a pernije, 50
â Testa de Can
dijëva, o cantava,
cascascas-carà!..."*

*«Me bravu piciùn, 55
ch'ailò nun te stune!...
Ri aujeli parlu
sulu ün puesia:
qü scuta è l'auriya,
qü capisce è u cœ 60
e cadûn üntende
cuma pô o vœ!..."*

*Lou Cascarèu
sabu 17 d'utubre 1936*

Les perdrix de Bautugan. « Du côté de Bautugan / il ya une perdrix / qui trois fois par jour / se met à chanter : / cascascas-carà / cascascas-carà ! / Ô maître Sébastien / qui sait ce qu'elle dit / cette perdrix dans son langage : cascascas-carà / cascascas-carà ? » // « Ô mon petit, / elles sont trois les perdrix / qui trois fois par jour / se mettent à chanter ! / Comme les capucins / elles chantent la matin, / elles chantent à midi / et, à la tombée du soir, / elles recommencent à chanter ! / La plus grosse dit : " Si tu veux vivre en paix / ne regarde pas que l'on fait... / cascascas-carà / cascascas-carà ! " / La seconde dit : " Si tu veux vivre en paix / n'écoute pas autour de toi... cascascas-carà / cascascas-carà ! " / La plus petite dit : " Si tu veux vivre en paix / ne parle pas !... / cascascas-carà / cascascas-carà ! " / Toutes les trois ensemble / nous donnent une leçon ! » / Les perdrix nous prêchent / une leçon qui dit : / " Si tu veux vivre en paix / ne regarde pas, / n'écoute pas, / ne parle pas ! / Cascascas-carà / cascascas-carà !... /

« Mais, maître Sébastien, / ma grand-mère me disait / déjà autre chose / un jour que la
perdrix / vers la Tête de Chien, / disait ou chantait / cascascas-carà ! ” » // « Mon bon petit, /
que cela ne t'étonne point ! / Les oiseaux ne parlent / qu'en poésie : / c'est l'oreille qui entend /
mais c'est le cœur qui comprend / comme il peut ou comme il veut ! » // Le “Cascarèu” / près
de la Verdière (Provence) / samedi 17 octobre 1936

A ün canari sulitari

A Madumaijela X

*Ghe n'è che fò che passu ra marina
e i cuntinenti e vagu, vagu e vagu...
Qü pó savé... unde u destín ri mëna:
áimu ra libertá e se ne pagu.*

*Tü nasci ünt'una gágia picenina
e 'nt'a to' vita nun ai d'autru svagu
che de sauturélá, a pëna a pëna,
de ün barrùn à l'autru... U «vegnu e vagu»...*

5

*Ancura ben se te dan da mangiá...
e 'n giurnu de baldória nun s'ubliu
d'u meschín che nun fava che cantá!...*

10

*Ma viva tü, póveru piciùn cristu!
Ra to' vujëta mëte de suriyu
finta drünt'ün carrùgiu scüru e tristu!*

Niça, 18 de frevâ 1940

À un canari solitaire. // À mademoiselle X. // Il y en a qui éprouvent le besoin de passer la mer / et les continents; / il faut qu'ils aillent, qu'ils aillent... / Qui peut savoir... où leur destin les pousse : / ils aiment la liberté et ne s'en privent pas ! // Toi, tu nais dans une petite cage / et dans ta vie tu n'as d'autre distraction / que de sautiller, à peine à peine / d'un perchoir à l'autre... dansant le "va et vient"... // C'est tout juste si on te donne à manger / et si un jour de liesse on n'a pas oublié / le pauvre qui ne faisait que canter !... // Mais, gloire à toi, pauvre petit martyr ! / Ta petite voix met du soleil / même dans une ruelle obscure et triste !... // Nice, le 18 février 1940

A ra lódura

Per a me' muneghëta

*Ün scivuru ümpruvisu de cou parte
ünt'u scüru d'a næte e me spaventa
e, 'n ressautandu vëdu 'na füsëta
che munta urgæyusa vers'u cielu:
é üna bîscia d'oru che scivora* 5
*e s'issa ün sciü e ün sciviruandu scciopa.
Per 'na minüta sëmu ümbarlûgai.
tantu ciæve de lûje e de diamanti,
ma pœi a næte pësa ben de ciü!
Tü, pîcenina, nun m'acorzu mancu* 10
*qandu t'ünvori silençiusa e munti
e munti, silençiusa, prun ciü áutu.
Fò ch'ün te çerche, piciün puntu gris,
qandu, persu ünt'u blü, sente u to criu
ch'ünsciü, pressu d'u cielu, ciama Diu;* 15
*pœi te lasci tumbá, ai dispariu!
Ma qü t'á vistu, o ren ch'age sentiu
ünsciü, ünschiü ünt'u blü, chëlu to criu,
trova u giurnu ciü belu e ru suriyu
ghe semiya creau propi da Diu!...* 20

*Prai d'u Centa, San Fedele d'Albenga,
19 de mágju 1944*

À l'alouette. // Pour ma petite nonnette. // Un sifflement subit parfois s'élance / dans l'obscurité de la nuit et m'épouvante / et je sursaute et je vois une fusée / qui monte fièrement vers le ciel : / c'est un serpent d'or qui siffle / et se lève en haut et en sifflant éclate. / Pendant une minute nous sommes éblouis / tant il pleut de lumière et de diamants, / mais ensuite la nuit se fait bien plus lourde ! / Toi, ma petite, je ne m'aperçois même pas / lorsque tu t'envoles en silence et que tu montes / et montes en silence bien plus haut. // Il faut qu'on te cherche, petit point gris, / lorsque, perdue dans le bleu, on entend ton cri / qui là-haut près du ciel appelle Dieu ; / puis tu te laisses tomber, tu as disparu. / Mais qui t'a vue, ou a seulement entendu / là-haut, là-haut dans le bleu, le cri que tu pousses, / trouve le jour plus beau et le soleil / lui semble vraiment l'œuvre de Dieu !... // Dans les prés du Centa, San Fedele d'Albenga, / 29 de mai 1944

Ûn áutru sunëtu per a lódura

*Aiçi nun vegni ciù, o lodurela,
da ùn sèculu e passa: da despœi
che ùna cumpagnia de strangei
t'à piyau ra to' ciana cuscì bela*

*per ghe bastí achëla gran capela
unde Mamùn, fint'a u giurnu d'ancœi,
carëssa e crœve d'ori i soi fiyœi
o ri carëssa e ciancianìn ri spela!*

5

*Da çœ che m'an cuntau tüt'i mei veyi
era deliçiusa chëla ciana
qandu a matìn ghe cantavi a diana.*

10

*Aura ailí u lüssu ience i œyi
ma ren nun issa ciù ri cœi ünschiù:
de puesia ailí nun ghe n'è ciù!*

I Murín, duménega 13 d'utubre 1946

Un autre sonnet pour l'alouette. Ici tu ne viens plus, ô petite alouette, / depuis un siècle et plus : depuis / qu'un groupe d'étrangers / a pris possession de ton plateau qui était si plaisant // pour y bâtir cette grande chapelle / où Mammon, jusqu'aux jours d'aujourd'hui / caresse et couvre d'or ses fils / ou bien les caresse et les dépouille peu à peu ! // D'après ce que m'ont appris tous mes anciens / il était charmant ce plateau / lorsque le matin tu y chantais le réveil. // Là aujourd'hui le luxe remplit les yeux / mais rien n'élève plus le cœur : de poésie... là il n'y en a plus ! // Les Moulins, dimanche 13 octobre 1946

Ûn sunētu per a cardelina

*Ûn mezu a i aujeloti de paise,
o bela cardelina cantarela,
tû te semiyi ùn picenìn marchèse,
tantu sⁱ elegante e fiera e bela.*

*Mudelu de 'na màire, a to' fümela,
pàija e mudesta, vœ de ciùme grise,
a pëna gaiurae cun de canela,
per scunde a so' nià cu' è are stëse;*

5

*tû, vülüu nēgru e russu e giancu e oru,
cun r'alegria d'è toe cavatine,
r'agiüti a alevà ra ribambela,*

10

*pœi, tûti dui, apëna piya u voru,
alegra gh'ümparé che a vita è bela
e se trova de bon finta 'nt'è spine!*

Cucurùn, 7 de setembre 1942

Un sonnet pour le chardonneret. Parmi les oiselets de notre pays, / ô joli chardonneret chanteur, / tu ressembles à un petit marquis / tant tu es élégant, fier et joli. // Modèle de mère, ta femelle, / paisible et modeste veut pour elle des plumes grises / à peine égayées de cannelle, / pour cacher sa nichée, les ailes étendues. // Toi, velours noir et rouge et blanc et or, / de l'allégresse de tes cavatines / tu t'aides à élever sa ribambelle ; / puis tous deux, à peine la nichée prend-elle son vol, / gaîment vous leur apprenez que la vie est belle / et qu'il y a du bonheur même parmi les épines ! // Coucournon (Ardèche), 7 septembre 1942

Prédica franciscana

*Me' cari piciui frai, beli aujelëti,
fê ben de laudà Diu che v'â creau
e d'U laudà 'n cantandu, o benedëti,
cu' ë bele vujetine che v'â dau!*

*Per ve parà da u fridu, o amighëti,
savi che bele robe Èlu v'â fau!
E v'â dau d'are, cuma a i angelëti,
per vurà aiçî e ailà ünt'u Creau.*

5

*À fau re sciure, a früta, u gran, u miyu,
l'ària, r'aigayu, r'âga ru suriyu,
ri boschi e ri valui unde fê u niu!...*

10

*Se puscëssi savé, amighi beli,
qante àutre maraviye à fau Idiu,
redugerëssi i vostri riturneli!*

Cucurùn, 8 de setembre 1942

Madona de Setembre

Sermon franciscain. Mes chers petits frères, jolis oiselets, / vous faites bien de louer Dieu qui vous a créés / et de Le louer en chantant, oiseaux bénis, / avec les belles petites voix qu'Il vous a données ! // Pour vous protéger du froid, ô petits amis, / vous savez quelles belles robes Il vous a tissées ! / Et Il vous a donné des ailes comme aux angelots / pour voler çà et là, dans sa Création. // Il a fait les fleurs, les fruits, le blé, le mil, / l'air, la rosée, l'eau et le soleil, / les bois et les vallons où vous faites votre nid. // Si vous pouviez savoir, mes beaux amis, / combien d'autres merveilles Dieu a faites, / vous redoubleriez vos ritournelles. // Coucouron (Ardèche), 8 septembre 1942

Diana campagnola

A me frai Leon

*A u primu gianchezà ünt'u to giardin
tüti ri mei amighi se dreviyu
e qü sona ra flüta, qü u tavín,
qü se cuntenta d'ün piciùn bisbiyu.*

Ri recunúsciu tüti a ün a ün: 5
*u turdu, a testanëgra, a cardelina,
u franghelu, a büscarla, u lui brün,
u lui giàunu, u merlu, a balarina.*

*Cadùn scivora e canta cuma pò,
canta o acumpagna a meludia,* 10
*ma chëla cialabruna de ciò-ciò
cu' i soi sciarati gasta r'armunia!...*

*Me ne starëssa propi vurentera
ancura ün pocu a u càudu, a ri scutá...*
ma nun an páije se nun sortu færa 15
per cumençà tambén ra me' giurná!

*Cuma se nun bastëssa a so' urchestra,
ghe n'è che vegnu propi a me' ciamá
ün se pusandu finta sciù a fenestra*
e me scivoru per me fa levá. 20

*U ciù cuchín é un veyu passerùn
che vora d'a fenestra a u campanín,
revegne e dije: «Se nun ne ai prun...
ascuta tambén chësti de... tavín!...».*

E sciù ru cou cumënça ra campana: 25
*«Badadín, badadán, e cristiàn,
r'aujelëti t'an fau già ra diana:
sàuta da u letu e vat'a gagná u pan!...».*

*Nus (val d'Aûsta), 26 de setembre 1930
(da u giardin de me frai Leon)*

Réveil champêtre. // À mon frère Léon // Dès l'aube dans ton jardin / tous mes amis se réveillent / et jouent l'un de la flûte, l'autre de l'octavin, / un autre encore se contente d'un léger babil... // Je les reconnais tous l'un après l'autre, / la grive, la mésange, le chardonneret, / le pinson, la fauvette, le pouillot brun, / le pouillot jaune, le merle et la lavandière... // Chacun siffle et chante comme il sait, / il chante ou il accompagne la mélodie, / mais cette bavarde de Sittelle / avec ses embarras, gâte l'harmonie!... // Je resterais si volontiers / encore un peu couché, bien au chaud, pour les écouter... // mais ils ne s'arrêteront pas avant que je ne sorte / pour commencer moi aussi ma journée! // Comme si leur orchestre ne suffisait pas / certains viennent vraiment m'appeler / en se posant jusque sur ma fenêtre / et ils sifflent pour me faire lever. // Le plus malin c'est un vieux moineau / qui vole de la fenêtre au clocher, / revient et dit: « Si cela ne te suffit pas... / Écoute donc encore ces octavins-là... » // Et aussitôt commence la cloche: / « Badading, badadang, chrétien, / les oiselets t'ont déjà sonné la diane / saute donc hors du lit et va gagner ton pain!... » // Nus (Vallée d'Aoste), 26 septembre 1930 / (dans le jardin de mon frère)

Per ün cü-giancu de niu

*a Catarinëta,
che à 20 mēsi*

*Rundurëta che te sporzi
cu' a testëta già da u niu
e te strëmi se t'acorzi
che 'n silénçiu te sūrviyu,*

*sì crentusa, rundurëta, 5
ai paura che te garde?
O t'ünqieti, paurusëta,
che to' màire nun retarde?*

*Cu' i œyëti nēgri e d'oru 10
vœi descrœve ru camîn
che 'n pruvandu u primu voru
piyerai demân matin?*

*Meschinëtu ratu belu 15
che da suta chëlu tëntu
nun pô vëde ch'u büelu
d'un carrùgiu scüru e strëntu!*

*Àutra cosa sarà u mundu 20
unde fò che tü emigri
drünti i cieli sença fundu
forsci scüri e finta nēgri,*

*sciù e marine sença sosta
che te levu ru respiru
e i farchi ailà sciù a costa,
fuschi e prunti, che t'aspëru!*

*Ma se Diu t'à dau rë are 25
a r'instintu d'emigrà
va', rë saverai üsare
e Idiu pruviderà!*

Cucurún, 25 de setembre 1943

Pour un petit cul-blanc. // « Dieu y pourvoira », m'a dit mon père au moment de mourir, le 24 décembre 1898. Pour la petite Catherine, qui a 20 mois. // Petite hirondelle qui déjà / tends la tête hors du nid / et te retires si tu t'aperçois / que je te surveille en silence, / es-tu craintive, petite hirondelle, / as-tu peur que je te regarde ? / Ou t'inquiètes-tu, petite peureuse / parce que ta mère tarde à revenir ? // Avec tes yeux noirs et or / peut-être veux-tu découvrir le chemin / qu'en essayant ton premier vol / tu prendras demain matin ? // Mon pauvre petit rat, / qui de dessous ce toit / ne peut voir que le boyau / d'une ruelle obscure et étroite ? // Ce sera bien autre chose le monde / où il faudra émigrer / dans les cieux sans fond / peut-être obscurs et même noirs, // sur la mer sans étapes / qui t'enlève le souffle / avec les faucons là-bas sur la côte ; / sombres et rapides, qui t'attendent ! // Mais si Dieu t'as donné les ailes / et l'instinct d'émigrer / va, tu sauras t'en servir / et Dieu y pourvoira ! // Coucouron (Ardèche), le 25 septembre 1943

Ë rùndure

*Cioève, da 'na chinzëna, cada giurnu
e, che per casu u cielu se resciaïre,
poi stà sügüru che nun starà gaire
che leste leste e nivure returnu*

*per versà turna 'n àutru ruyu d'àiga.
'Ntra 'na ramà e l'àutra ë rundurëte
sghiu 'nt'u cielu cuma de saite
cun de cou d'ara da bèstia sarvâiga.*

5

*Sun già partie ë ciù per qü sa dunde;
restu de cùbie che prima de parte
ümparu a de caganci u fin de l'arte:
ch'avanti San Miché l'asciu ste sbunde.*

10

*Rùndure, rùndure, per traversà
d'ün sulu voru r'inmensa marina
fò de sügüru ra bela dutrina
che, pàiri e màire, a i fiyœi savì dà!*

15

*Ma cosa é mai achëla ünspraziùn
che ve governa e ghida e fa de vui,
bele piciune, ri gran campiui,
mestri de l'ària e d'a navigaziùn?*

20

*R'istinti misteriusi che ve berçu,
cuma i talenti de r'umanità,
sun de riflessi d'a Divinità
che lüje aici e ailà 'nte r'Üniversu!*

Cucurùn, 26 de setembre 1943

Les hirondelles. Il pleut depuis une quinzaine chaque jour / et si, par hasard, ciel s'éclaircit, / tu peux être sûr que sans beaucoup tarder / les nuages reviendront rapidement // pour déverser à nouveau un ruissellement d'eau. / Entre deux averses les hirondelles / glissent dans le ciel comme des flèches, / avec des coups d'aile de bête sauvage... // Elles sont déjà parties, la plupart, Dieu sait où ; / il ne reste que des couples qui, avant de s'en aller, / enseignent aux derniers-nés le fin de l'art : / car avant la Saint-Michel ils doivent quitter nos rivages. // Hirondelles, hirondelles, pour traverser / d'un seul trait la mer immense / il faut pour

sûr le bon enseignement / que, pères et mères, vous savez donner aux petits. // Mais qu'est-ce donc que cette inspiration / qui vous gouverne, vous guide et fait de vous, / mes belles petites, les grands champions, / les maîtres de l'air et de la navigation ? // Les instincts mystérieux qui vous bercent, / tout comme le génie des hommes, / sont des reflets de la Divinité / qui brille çà et là dans l'Univers ! // Coucouron (Ardèche), 26 septembre 1943

Oh, issa!

à Roxane

*Ë rundurëte sun tüte partie
e u nostru cielu é cuma desurtu!
Ële, se sa, cun ru so voru aspertu
averàn già truváu d'atre bastie*

*cun ün veyu barcùn, ün veyu tëntu, 5
ben a u suriyu e reparau da i venti.
Vui, mutui, passerí ri giurni lenti
de r'invernu che ven, serrai a u strëntu*

*perché rampé per terra e nun purí
ve issave a u voru e muntá ciú ünschiú 10
versu l'ária serëna e u cielu blü
e ve n'andave dunde vui vurí!*

*Cuscí nui omi, se nun se issamu
suvra d'u mundu e d'ë soe terre grasse,
nun respiramu che de àrie basse, 15
sufrimu fridu e fame e se stufamu...*

*Cucurùn, 29 de setembre 1943
Giurnu de San Miché*

Sursum corda ! Les hirondelles sont toutes parties / et notre ciel est comme désert. / Elles, on le sait, avec leur vol habile / elles auront déjà trouvé d'autres bastides, // avec un vieux balcon, un vieux toit, / bien ensoleillé et à l'abri des vents. / Vous, moutons, vous passerez les jours lents / de l'hiver qui vient, renfermés à l'étroit // parce que vous rampez par terre et que vous ne pouvez pas / vous envoler et monter en haut, / vers l'air serein et le ciel bleu / et vous en aller où vous voulez ! // Ainsi, nous autres hommes, si nous ne nous élevons pas / au-dessus du monde et de ses terres grasses, / nous ne respirons qu'un air bas, / nous souffrons le froid et la faim et nous étouffons... // Coucouron, 29 septembre 1943, / jour de la Saint-Michel

I sbirri

*Che vui sici' de àrime danae
o sbirri nēgri? Ghe n'è che ru dinu:
d'àrime duluruse turmentae
o per l'eternità o pocu mēnu?*

Chēli che dinu ailò se spiegherēssu 5
*chēlu perpetūu vostru andà e vegnì,
u criu che vui fè, sempre ru stēssu,
che per ēli è d'aguscia: sbi, sbi, sbi...*

Dante ru dije ben che i viulenti
e certi amanti che sun a l'Infernu 10
*voru ün criandu, sciù l'are d'i venti
che ri trasportu e ri sbatu ün eternu!*

Ma lasciamu stà ailò, è cuscì belu
de ve vède vurà! Per min, ru criu
che fè vibrà alegru drünt'u cielu, 15
pruclama ru triunfu d'u suriyu!

E sença vuré fà de puesia
se pò ben dí tambén ch'u vostru criu
cadùn r'à da scutà cun simpatia
e de ru sente pò rengaçià Diu! 20

È ru criu de gherra a i mussiyui,
a è musche, a i papatàiji, a i tavai
e a è sinsarre che sença de vui
aumenterēssu ancora i nostri guai!...

E pœi, amighi che vivì 'n vurandu, 25
*qū sa se ünvece che ün criu de gherra
nun è 'n'amuniçiùn, forsci ün cumandi,
per chēli che se tacu tropu â terra...*

Mancu per v'acubià nun ve pusé,
nin ve sbascé ünt'u voru; nun me stuna 30
che crié «sursum corda» e u repeté

<i>a qü é 'nt'a basciüra che tastuna!</i>	
<i>... E sēmu turna drünt'a puesia!...</i> <i>O bela, santa, divina Natüra,</i> <i>nun te se pó gardá cun curtesia</i> <i>sença che tü, cun ra to' vuje püra,</i>	35
<i>ne 'nviti a se issá sempre ciü áutu</i> <i>e a dræve i æyi d'a filusufia...</i> <i>Me per ün cou, pasciença se m'ümpáutu,</i> <i>de muntá 'n sciü propi nun ó cuvëa!</i>	40
<i>Lascé, amighi sbirri, che ve dighe</i> <i>çæ che dijëva chëla veyá dona</i> <i>de me' maigrán, ün giügandu ë fatighe</i> <i>d'i vostri pari e 'n ne parlandu â bona:</i>	
<i>candu, cun de cadeu surti da u niu</i> <i>ün déje o duze, vite vite vite</i> <i>e tüti 'nseme, sbi sbi sbi, sbiu...</i> <i>fendi ru cielu cuma de saëte,</i>	45
<i>ne marché ru ciü forte d'a caudüra</i> <i>e ra festé cun chëli vostri crii!</i> <i>E qü ve fá scapá nun é a fridüra...</i> <i>é ren che ra paura che n'aví...</i>	50
<i>Nun asperé che zere nin che ciæve,</i> <i>sbirri ciü fridurusi che nun fó,</i> <i>ve fá scapá ra Madona d'a Nëve</i> <i>ren che perché se ciama cum'ailó!...</i>	55
<i>Nun lascé aiçi che qarche meschinëtu,</i> <i>veyu o marotu che se tegne scusu</i> <i>e a sëra tardi, qandu fá freschëtu,</i> <i>manda ünt'u cielu u so criu pietusu...</i>	60
<i>Nun ru sentimu ciü achëlu criu</i> <i>apëna sice 'na stissa ciü forte</i> <i>u friscu de r'autunu: an finiu</i> <i>de sufre i vostri cundanai a morte...</i>	

Les martinets. Seriez-vous des âmes damnées, / ô martinets noirs ? D'aucuns le disent : / des âmes douloureuses, tourmentées / pour l'éternité ou peu s'en faut... // Ceux qui parlent ainsi s'expliquent / votre incessant va et vient, / le cri que vous poussez, toujours le même, et qui pour eux est un cri d'angoisse : zbi, zbi, zbi... // Dante le dit bien que les violents / et les charnels condamnés à l'enfer / volent en criant, sur les ailes du vent / qui les transportent et les fouettent éternellement... // Mais laissons cela !... Il est si beau / de vous voir voler ! Pour moi le cri / que vous faites résonner joyeusement dans le ciel / proclame le triomphe du soleil ! // Et sans vouloir faire de la poésie on peut bien dire aussi que votre cri / chacun doit l'écouter avec sympathie / et, de l'entendre il doit en remercier Dieu ! // C'est le cri de guerre aux moucherons, / aux mouches, aux cousins, aux taons, / et aux moustiques qui sans vous / augmenteraient encore nos peines !... // Et puis, mes amis qui vivez en volant, / qui sait si au lieu d'un cri de guerre / ce n'est pas une admonition, peut-être un ordre / pour ceux qui se tiennent trop près de la terre... // Vos amours mêmes ne vous font pas vous poser, / ni baisser votre vol : je ne suis pas surpris / que vous criiez « *sursum corda* » et que vous le répétiez / à ceux qui tâtonnent dans les bas-fond... // ... Et nous voilà de nouveau dans la poésie... / Ô belle, sainte, divine Nature, / on ne peut te regarder courtoisement / sans que de ta voix si pure, / tu ne nous invites à nous élever toujours plus haut / et à ouvrir les yeux de la philosophie... / Mais pour une fois, tant pis si je m'embourbe, / je n'ai vraiment pas envie de monter plus haut ! // Laissez-moi, amis martinets, vous dire / ce que disait ma chère bonne femme / de grand-mère en jugeant les efforts / de vos semblables et en parlants sans façons : // lorsque, avec des jeunes nouvellement sortis du nid, / à dix ou douze, vite vite vite, / et tous ensemble, zbi, zbi, zbi, zbiou... / vous fendez le ciel comme des flèches, // vous nos marquez le plus fort de la chaleur / et vous célébrez ce moment avec vos cris ! / Et ce qui vous met en fuite ce n'est pas le froid / c'est seulement la peur que vous en avez !... // Vous n'attendez pas qu'il gèle ou qu'il pleuve, / martinets plus frileux qu'il ne faut, / c'est la Madone de la Neige (le 5 août) qui vous fait fuir / rien qu'à cause de son nom !... // Vous ne laissez ici que quelque misérable, / veuf ou malade, qui se tient caché / et le soir tard, quand il commence à faire frais, / envoie dans l'air son cri lamentable... // Nous ne l'entendons plus ce cri / dès que le froid de l'automne / se fait plus vif : vos condamnés à mort / ont fini de souffrir... // Les Moulins, le 26 juillet 1946

U barbairœ

*O graçiusa, mudesta rundurëta,
cosa te fa che tûte ë toe cujine,
che síciu campagnole o çitadine,
pënsu che per se gode ben ra vita*

*fó ru spaçi infinîu che nun limita
r'âiga o ra terra, e traversu ë marine
e voru e voru, eterne pelegrine,
cun ün'ara ciû lesta ch'a saëta!*

5

*Tü te ne resti dunde sí nasciüa
e u valunotu de Santa Devota
ë barre d'u Signau, chële da Grüa,*

10

*te bastu prun per tü e a to' famiya
e tütu l'anu ne fai cumpagnia,
silençiusa e mudesta rundurota!*

La Calmetta (Pëira-Cava), duménega 15 setembre 1946

*L'hirondelle de rocher. Ô gracieuse et modeste petite hirondelle, / que t'importe que toutes
tes cousines, / qu'elles soient campagnardes ou citadines, / pensent que pour bien jouir de la
vie // il faut l'espace infini que ne limite pas / l'eau ou la terre, et qu'elles traversent les mers /
et volent et volent, éternelles voyageuses, / d'une aile plus rapide que la flèche ! // Toi tu
demeures là où tu es née / et le petit vallon de Sainte-Dévote, / les barres du Signal, celles de
la Grue, // suffisent amplement pour toi et ta famille, / et pendant toute l'année tu nous tiens
compagnie, / silencieuse et modeste petite hirondelle ! // La Calmette (Peira-Cava), dimanche
15 septembre 1946*

U franghelu

*Fa fridu e a nève à stësu u so mantelu:
qû pò restà ümpèraili?... «Min! Min!»,
«Min, min, min, min!...» responde ru franghelu
dritu e ardiu sciù ra cima d'ün pin.*

De cou ru vëdi stu piciùn aujelu 5
se prumenà per terra ciancianin
ün passu dopu l'äutru, ün fandu u belu,
sciù d'üna fâscia o a u longu d'ün camin.

Garderù e scuterù qandu redùgia
apëna sente s'apressà r'avri, 10
ciantau sciù 'na branchëta e che nun bùgia:

canta e recanta finta a se sturdi
'na riturnela, cuma se cüntëssa...
e de dëije che sa sempre ra stëssa.

Franghelu, se purëssa 15
ünvece d'ün mudestu me sunëtu
scrive magarra ün picenin librëtu
ün belu vulumëtu
per parlà d'u to cantu e d'u to niu
e te laudà... e senç'avé feniu!... 20

I Murin, 30 de nuvembre 1943

Le pinson. Il fait froid et la neige a étendu son manteau : / qui peut demeurer par là ?... « Moi! Moi ! »... / « Moi, moi, moi, moi... » répond le pinson / droit et décidé, sur la cime d'un pin. // Parfois tu le vois, ce petit oiseau, / se promener par terre tout doucement / un pas après l'autre, en faisant le beau, / sur une terrasse ou le long d'un chemin. // Regardez-le, écoutez-le lorsqu'il redouble d'ardeur en chantant / dès qu'il sent qu'avril approche, / planté droit sur une petite branche, sans bouger : // il chante et rechante jusqu'à s'étourdir / une ritournelle, à intervalles mesurés... / toujours la même sur la dizaine qu'il sait. // Ô pinson, l'on pourrait / au lieu de mon modeste sonnet, / écrire, mais oui, un petit livre : / un joli petit volume / pour parler de ton chant et de ton nid / et de tes qualités... et sans pour cela avoir tout dit ! // Les Moulins, 30 novembre 1943

L'aujelëtu d'u fridu

*Gàire ciù grossu ch'üna castagna
cu' a so' cuëta alegra e drita
e ru «scri-scri» d'a so' vujëta,
vestia de scüru, cum'a becassa,
sempre sprescià, passa e repassa 5
sciù rë brundiye, rë fœye morte,
lesta e ardia ientra e ressorte
da u labirintu d'üna baragna!*

*È ra petusa! Èla se gagna
ru so panëtu de cada giurnu 10
unde fa fridu e tüt'ünturnu
cadün se strëma resuntu e ciütu:
nun vœ che reste desertu e mütu
düsciün giardín, düsciün buschëtu:
cun ra so' gràcia chël'aujelëtu 15
porta ra vita ünt'a campagna.*

*Ciù cunusciüu d'u re de Spagna,
à, prun ciù ch'ëlu, ün regnu vastu
che düra sempre, sença cuntrastu;
e 'n chëstu re ün miniatüra 20
nun prësta a ride che ra statüra!
Gh'è qü ru ciama piciün reëtu,
re d'i aujeli, piciün bæëtu,
e çentu rübi e re castagna!*

I Murín, dumënega 12 de diçembre 1943

Le troglodyte. Guère plus gros qu'une châtaigne, avec sa petite queue mobile et relevée / et le « scri scri » de sa petite voix, / habillé de brun comme la bécasse, / toujours pressé il passe et repasse / sur les brindilles, les feuilles mortes, / leste et hardi il entre dans le labyrinthe / d'un buisson de ronces et en sort ! // C'est le troglodyte ! Il gagne / son pauvre pain de chaque jour / là où il fait froid et où partout autour de lui / chacun se cache pelotonné sur lui-même et silencieux : / il veut qu'aucun jardin, aucun bosquet / ne demeure désert et muet: / avec sa grâce cet oiselet / porte la vie dans la campagne. // Plus connu que le roi d'Espagne, / il a un empire beaucoup plus vaste que lui, / qui dure toujours sans contestations / et dans ce petit roi en miniature / il n'y a que la taille qui prête à rire ! / Les uns l'appellent petit roitelet, / roi des oiseaux, petit bœuf, / et mille tonnes et roi châtaigne ! // Les Moulins, dimanche 12 décembre 1943

Per a büscarla

*Cosa dirò de tü, bela büscarla?
Aiçì prèsti u to nume a ë becafighe,
a ë teste nègre, a d'äutri bechi fin,
a tanti e tanti che sun toi cujìn
e vivu cuma tü ünt'ë campagne,
ünt'i valui, ri zerbi e ri giardin.*

5

*Ma qü ben te cunusce nun cunfunde
rè toe manere cuscì desgurdie,
graciuse e elegante, e i muvimènti
d'a to' testa e d'a cua, cun ru fà
che pó avè 'n äutru d'i toi parènti.*

10

*È ben raru che min nun te rescontre
sut'a Testa de Can e a Costa plana
unde, sempre sprescià, cina de vita,
te vèdu vurotà da 'n custu a l'äutru
ben a u suriyu sciü d'i nostri zerbi.*

15

*De vote ünt'i camìn de San Martin
te vèdu sautriyà lesta e münüa
ciü picenina che üna ratèta,
ma alevanta cuma ün piciùn galu
cu' a to' cuèta ün l'ària e a testa drita.*

20

*Ma che sice ünt'i zerbi o a San Martin
nun stai gáire a sparí ünt'üna baragna
e adiu qü t'à vistu d'a giurnà!*

*'Na vota t'ò levà d'ün buca a 'n gatu
e t'ò tügnüu un man ün bon mumèntu,
tantu che ai repiyau u to respiru
e ai pusciüu alegra te sarvà!*

25

*Achëlu cou ó avüu ra furtüna
de te puré gardà finta ünt'i œyi*

30

*e ó pusciiu capí, o búscarlëta,
perché r'italian t'an dau u nume
d'«œyu russu» che stona a prima vista!*

*Qandu t'avëvu ün man ru to' œyëtu
spauriu süplicava e me parlava:
chëlu çercëtu russu u vëdu ancura
a u viru d'u lümëtu che me garda!*

35

I Murin, 28 de diçembre 1952

*Pour la bouscarle*¹. Que dirai-je de toi, belle bouscarle ? / Chez nous tu prêtes ton nom aux bec-figues, / aux fauvelles, à d'autres becs-fins, / à tant d'autres qui sont tes cousins / et qui vivent comme toi dans les campagnes, / dans les vallons, les friches et les jardins. // Mais quand on te connaît bien, on ne confond pas / tes manières si alertes / gracieuses et élégantes et les mouvements / de ta tête et de ta queue, avec les façons / de l'un quelconque de tes parents. // Il est rare que je ne te rencontre / sous la Tête de Chien et à Coste plane / où, toujours pressée, pleine de vie, / je te vois voler d'un buisson à l'autre / bien au soleil dans nos friches. // Parfois dans les allées de Saint-Martin / je te vois sautiller leste et menue / plus petite qu'une souris / mais hardie comme un petit coq, / ta petite queue en l'air et la tête droite. // Mais que ce soit dans les friches ou bien à Saint-Martin / tu ne tardes pas à disparaître dans un buisson touffu / et on ne te voit plus de la journée ! // Un jour je t'ai enlevé de la bouche d'un chat / et je t'ai gardée dans la main pendant un bon moment, / jusqu'à ce que tu aies repris le souffle / et que tu aies pu te sauver allégrement ! // Cette fois-là j'ai eu la chance / de pouvoir te regarder même dans les yeux / et j'ai pu comprendre, ô petite bouscarle, / pourquoi les italiens t'ont appelée / « œil rouge », ce qui surprend de prime abord ! // Pendant que tu étais dans ma main ton petit œil / terrorisé suppliait et me parlait : / ce petit cercle rouge je le vois encore / autour de ta prunelle qui me regarde ! // Les Moulins, 28 décembre 1952

¹ Le terme monégasque *búscarla* est traduit en français comme « favette babillarde » ou « favette de Provence » par FROLLA (1963 : 28).

A u turdu

*O turdu belu, ren che u to cicà
qanti paisagëti che dræviya
'n'a me' memòria e me fà savurà!
Ren che 'n cügandu i æyi me semiya
de vive ancora tanti ani fa 5
qandu per min era 'na maraviya
sempre ciù frësca e ciù desiderà
de te fûrminà a u voru... oh che pietà!...*

*Vëdu rë bele vigne d'a Pruvença
unde t'arresti ün pocu a pitùlâ 10
qandu u to instintu, to' divina sciença,
d'ailà d'a mar te fa revegne 'n çà,
e ri beli agaciui che cun pasciença
sun preparai ailà per t'aspetà
sciù rë culine, ün mezu a r'ümbriaghi, 15
rë scube, rë müssüghe e r'arziraghi!*

*E vëdu sciù ë muntagne ri abei
e rë surbite russe che rë prime
nëve faran tumbà e che tü vœi
mangià a belle furre!... Oh, qü pò dime 20
s'ünsciù purò turna menà ri pei?
Vëdu de custi che bùgiu rë çime
qandu ün cicandu lesti s' scapau
da 'n valunotu a l'àutru, spaventau...*

*Vëdu 'na sbâscia, suta u cielu pûru, 25
a ru carà d'a sëra, e arrivavi
da tantu lonzi, piciùn puntu scûru,
e 'n cicandu passavi e te getavi
de ver de là, per dorme ünt'u sügûru
d'ün boscu fuscu unde te giucavi. 30
Qanti d'i toi, ailí, ó fûrminau
e a bele duzëne ó recampau...*

Ma nun è meyu che ru to cicà

faghe revive drünt'a me' memòria
ra to' arte divina de cantà? 35
Ru belu cantu che t'à dau ra glòria
d'ün suvräume da purè vantà?
Tü me poi dî ch'aiçò è 'n'äutra stòria,
ma rò audiu u to cantu divin
a u curcà d'u suriyu darrè i pin!... 40

E r'ò scutau d'avrí ciù d'üna vota,
ru cœ düvertu e rë auriye tèse,
sença arenà per nun perde 'na nota,
ünt'ün boscu de ruri!... Ün'äutru mëse,
ün traversandu 'na bela vignota 45
ben a u suriyu e carga de russèse,
t'ò vistu mezu ciucu ünt'ë firagne...
ma se te digu ailò..., tû te poi plagne!...

Parlamu d'i auriveu unde t'asbrivi
cun ru to «cic!» sciù u çimairùn ciù belu, 50
e d'u pin d'a Meria unde vegnivi
cuma 'n amigu che mandëssa u cielu,
a me dî dui o trei «cic» e pœi sparivi!...
Ün salütu spresciau, mudestu aujelu,
e me credëvu ch'u me travayà 55
ru benejivi cun ru to cicà!

Ünvece, amigu, a ra fin r'ò capiu:
cun chëlu «cic» tû me vurëvi dî
che de vëru e de bon nun gh'è che Diu
e che lascëssa lestu ailò d'aili: 60
u ventu che tirava era marriu,
ciù ren de bon nun purëvu 'mbastí,
i ciù putenti favu ciù pietà...
e cun ün «cic» devëvu me n'andà!

Antibu, mercurdì, 15 de diçembre 1943

Pour la grive. Ô ma belle grive, ma petite note à elle seule / fait ressurgir dans ma mémoire combien / de paysages charmants et m'en redonne la joie ! / Rien qu'en clignant les yeux il me semble revivre les années d'autrefois / quand c'était pour moi chose merveilleuse, / toujours plus neuve et convoitée, / de te foudroyer en plein vol... oh, quelle misère ! // Je vois

les belles vignes de Provence / où tu t'arrêtes pour manger du raisin / lorsque ton instinct, ta science divine, / te fait revenir d'au-delà de la mer / et je vois les jolis « acachons »² qui ont été / patiemment préparés pour t'attendre / là sur les collines au milieu des corroyères, / des genêts, des cystes et des argelas³. // Et je vois sur les montagnes les sapins / et les sorbiers rouges dont les premières / neiges feront tomber les fruits et dont tu veux / te gaver!... Oh, qui peut me dire / si je pourrai encore porter mes pieds là-haut! / Je vois des buissons qui bougent encore / quand, en poussant ton petit cri, tu files rapide / et effarouché d'un vallon à l'autre. // Je vois une baisse sous un ciel pur, / à la tombée de la nuit et tu arrivais / de très loin comme un petit point obscur, / et en poussant de temps en temps ton petit « tsik » tu passais et tu te jetais / de l'autre côté pour aller dormir en sûreté / dans un bois sombre où tu te remisais pour la nuit. / Combien des tiens j'ai foudroyés là et pas douzaines j'ai ramassés !... // Mais ne vaut-il pas mieux que ta petite note / fasse revivre dans ma mémoire / ton art divin de chanter ? / Ton « bel canto » qui t'a donné la gloire / d'un surnom dont tu peux te glorifier ? / Tu peux me dire que c'est là une autre histoire, / mais je l'ai entendu ton chant divin / au coucher du soleil derrière des pins ! // Et je l'ai entendu au mois d'avril plus d'une fois, / le cœur ouvert et les oreilles tendues, / sans respirer pour n'en pas perdre une note, / dans un bois de chênes !... Un autre mois... / en traversant une belle petite vigne, / bien ensoleillée et chargée de malvoisie, / je t'ai vue à demi-soûle parmi les traillles... / mais si je te dis cela..., tu vas te fâcher !... // Parlons des oliviers où tu te jettes / avec ton petit cri sur la pointe la plus haute, / et du pin de la Mairie où tu venais / comme un ami envoyé par le ciel, / me dire ton petit « tsik » et puis tu disparaissais. / Un salut rapide, modeste oiseau, / et je croyais qu'avec ton « tsik » / tu bénissais mon travail ! // Mais bien au contraire, mon ami, et je l'ai finalement compris, / avec ton « tsik » tu voulais me dire / que de vrai et de bon il n'y a que Dieu / et qu'il me fallait vite abandonner tout cela: / le vent qui soufflait était mauvais, / je ne pouvais plus rien bâtir de bon, / les plus puissants étaient les plus pitoyables / et, comme toi avec un « tsik », je devais m'en aller! // Antibes, mercredi 15 décembre 1943

² Le terme *agaciún* signifie « cabane de chasseur », « échaguette », selon FROLLA (1963 : 9).

³ Le poète traduit le terme monégasque par son équivalent en provençal. Le terme monégasque est enregistré par FROLLA (1963 : 22) sous la forme *arziracu* et traduit en français par « genêt épineux », « tue-chèvre ».

A china

M'apièije de sente chëlu «zi... i»
longu e duçu cuma ün sospirëtu
che tû fai ün vurandu lesta lesta
qandu ientri da nui de sciù a marina,
a sëra tardi o 'nt'a noete scüra,
versu a fin d'utubre, o de nuvembre,
e passi sciù ë terraçe d'u casin.
Pœi te rescontru ün sciù ünt'i auriveu
che tû freqenti ünseme a to cujin
u turdu müsicante! Pœi te trovu
cun to cujin e cun d'äutri parenti:
ë çësüre e i ciacià qandu d'acordi
v'andë a pitülà cai e ginepri
e chële bele surbetine russe
che ralegru a muntagna ün fin d'autunu.
Te trovu ancora ün sciù ünt'i abei
unde nícia ra çësura e cantuna
u belu merlu d'u gilecu giancu.
Ve láudu e ve beniju, amighi beli,
che purté tüti muvimëntu e vita
e alegria e sana puesia
tütu r'invernu, ünturnu a u me' paise,
ma cun tü, china, sëmu ciù amighi
perché de tüti i toi beli parenti
aiçi sciù a Roca e a San Martin,
se nun parlu d'u merlu e d'u rucin,
nun ghe stë giüstu ch'ün piciun mumëntu
ma ghe n'ë prun per tegne açesa e viva
ra vey a cunuscença e r'amiciça...
E pœi a tradiçiun dije de tü
che ne vegni d'ün Córsega, u paise
d'a patruna d'u nostru principatu!...

U Murin, lunsdi 21 d'utubre 1946

Le mauvais. Il me plaît d'entendre ce « zi... i » / long et doux comme un léger soupir, / que tu fais en volant vite vite / lorsque de la mer, tu rentres chez nous, / le soir tard ou dans la nuit obscure / vers la fin d'octobre ou en novembre / et que tu passes sur les terrasses du casino...

/ Ensuite, je te rencontre plus haut dans les oliviers / que tu hantes avec ta cousine / la grive musicienne ! Je te trouve encore / avec ta cousine et d'autres de tes parents : / les draines et les litornes lorsque ensemble / vous allez picorer cades et genièvres / et ces jolies petites sorbes rouges / qui égayaient la montagne à la fin de l'automne. / Je te trouve encore là-haut dans les sapins / où niche la draine et où cantonne / le beau merle au gilet blanc. / Je vous loue et je vous bénis, mes chers amis / qui tous donnez gaieté et saine poésie / pendant l'hiver, autour de mon pays ; / mais avec toi, mauvis, nous sommes bien plus amis / car de tous tes jolis parents / ici sur le Rocher et à Saint-Martin, / pour ne pas parler du merle noir et du merle bleu, / vous ne venez que toi et ta cousine. / Vous n'y restez qu'un tout petit instant / mais cela suffit pour tenir allumée et vivante / la vieille connaissance et l'amitié... / Et puis la tradition dit de toi / que tu viens de Corse, le pays / de la patronne de notre principauté ! // Les Moulins, lundi 21 octobre 1946

Per u merlu

*O merlu, merlu, me póveru merlu,
cosa mai vegni a fá a San Martín?
Aiçì nun gh'è nin frùta nin lumbrighi,
e tũ nun poi mangià de petulìn
nin mancu i pignuroti d'i mei pin!
E aiçì nun troverai gàire d'amighi
perchè tũ fai paura a i toi vejìn
qandu te scapi e tiri chëlu sberlu!...*

5

*Che sici nēgru, ailò cadũn ru sa,
ma tũ te sciali de te scunde a u scũru
e ailì tũ vœi iesse propi tranqilu
per savurà ün bon frütu maũru
o digerì qarcosa de ciũ dũru:
ch'ün te derrange o che te sàute u grilu
d'andà a dà ün cou d'œyu a u cielu pũru,
sorti 'n criandu da fá giastemà!*

10

15

*Alura è ben che saci aiçò d'aiçì:
ün chëstu nostru belu San Martín
ghe vegnu vuerentera ri aujelëti
che se cuntentu d'ün mangià meschìn,
ma ghe vegnu tambén de picenìn
a fá ri primi passi e, timidëti,
d'ünamurau che 'nte chëstu giardìn
ün ren fá tremurà e ümpalidì.*

20

*Va 'mperailà, ün qarche valunotu
unde te troverai, bele maüre,
amure duçe, arbuse savurie,
àighe vive che curu frësche e püre
e baragnaçi cun de grote scũre
cum'a tũ t'apiéiju, e ë toe surtie
rè farai cuma vœi!... Saràn sügüre
tambén per u to niu, o bon merlotu!*

25

30

I Murìn, zœgia 23 de diçembre 1943

Pour le merle. Mon pauvre merle, mon pauvre merle, / que viens-tu donc faire à Saint-Martin ?
/ Ici, il n'y a ni fruit, ni vers de terre, / et toi tu ne peux pas manger les fruits du lentisque, / et
non plus les pignons de mes chers pins ! / Ici, d'ailleurs, tu ne trouveras guère d'amis, / car tu
fais peur à ceux qui se trouvent près de toi / lorsque tu te sauves en poussant ton cri si
particulier !... // Que tu es noir, chacun sait cela, / mais tu te plais encore à te cacher dans
l'obscurité / et là tu veux être bien tranquille / pour savourer un bon fruit mûr / ou digérer
quelque chose de coriace : / si par hasard l'on te dérange ou si la fantaisie te prend / d'aller
donner un coup d'œil au ciel pur, / tu sors en poussant des cris à faire blasphémer qui
t'entend ! // Alors il est bon que tu saches bien ceci : / dans ce beau Saint-Martin qui est
nôtre, / les petits oiseaux viennent volontiers / qui se contentent d'une maigre pitance, / mais
il y vient aussi de tout petits enfants / faire leurs premiers pas et y viennent aussi, bien timides,
/ des amoureux qu'un rien, dans ce jardin, / fait trembler et pâlir. // Va-t-en quelque part là-bas,
dans quelque petit vallon / où tu trouveras, bien à point, / des mûres douces, des arbrouses
savoureuses, / des eaux vives qui courent fraîches et pures, / des ronciers avec leurs grottes
obscurcs / comme tu les aimes, et tes sorties / tu les feras à ton gré !... Et là aussi, elles seront
sûres / tes nichées, ô bon petit merle ! // Les Moulins, jeudi 23 décembre 1943

A u rucìn

*Scriptorum chorus omnis
amat nemus et fugis urbes
(Horace)*

*Belu rucìn che porti sciù u vestiu
i riflessi d'u cielu e d'a marina
t'an già cantau de santi e de pueti
e pòsciu min ausà de te parlà?
Oh, lasciamé te dí che me ralegru
qandu te vèdu â Grüa o a San Martin.* 5

*T'apièije de vive sulitari
suvra 'na roca nùa che dumine
ün belu precipiçi o ra marina
o sciù 'na vey a turre o 'na ruina
àuta e scartà da tüt'abitaçiùn.
Sulu, ailí te sciali de cantà
ün cantu tantu belu e meludiusu
che nun se pò scutà cu' i œyi sciüti.
Dunde te vegne tanta nustalgia
che ne fai sente ünt'ë toe meludie?
Canti per tüt? per Diu? per i meschinëti
ch'an ra furtüna de te rescuntrà
sença te fa paura e che te scutu?
Oh, che daumage che tüt sici raru!
D'ë note triste sai fá 'na cançùn
che cara drünt'u cœ e ru cunsola...
e gh'è tanta tristëssa per ru mundu!
E tüt tambèn, amigu, sai ciurà!
T'ò vistu ün giurnu e ó scutau ün peçu
i toi plagni, sciù u Bàussu d'a Revëra
ün giurnu che, u savëvu, t'an piyau
i toi fiyœi che eru ancora a u niu...
– a min tambèn m'avu piyau ün fiyu... –
Se dadabón se returnëssa aiçi
sciù chësta Terra ün se purendu çerne,
amigu belu, a vita ch'ün desira
vurëssa vive d'a matin â sëra* 10 15 20 25 30

*e tütu l'anu, cuma vivi tû
da sulitari per nun vëde ciû
e nun audî tûte rë purcarie
che qarche vote rë toe meludie
m'an fau scurdà, amigu picenîn
ün te scutandu, scusu, a San Martin!*

40

I Murin, 8 de San Giuane 1939

Le merle bleu. « Les poètes aiment la forêt / et fuient les villes ». Beau merle bleu qui portes sur ton vêtement / les reflets du ciel et de la mer, / des saints et des poètes t'ont déjà chanté, / et moi j'oserais aussi parler de toi ? / Oh, laisse-moi te dire que je suis heureux / quand je te vois sur les rochers de la Grue ou de Saint-Martin. // Il te plaît de vivre solitaire / sur un rocher nu qui domine / un beau précipice ou la mer / ou sur une vieille tour ou une ruine / haute et écartée de toute habitation. / Là, solitaire, tu t'égaries de chanter / un chant si beau et si mélodieux / qu'on ne peut pas l'écouter les yeux secs. / D'où te vient cette grande nostalgie / que tu nous fais sentir dans tes mélodies ? / Tu chantes pour toi ? pour Dieu ? pour les pauvres malheureux / qui ont la chance de te rencontrer / sans t'effaroucher et qui t'écoutent ? / Oh, quel dommage que tu sois si rare ! / Avec des notes désolées tu sais faire un chant / qui descend au fond du cœur et le console... / Et il y a tellement de tristesse dans le monde ! / Et toi aussi, mon ami, tu sais pleurer ! / Je t'ai vu un jour et j'ai écouté longtemps / tes plaintes sur le Rocher de la Révoire / un jour que, je le savais bien, on t'avait pris / tes enfants qui étaient encore un nid... // – à moi aussi on m'avait pris un fils! – / Ah si vraiment il était possible de revenir ici / sur cette Terre en pouvant choisir / mon bel ami, la vie que chacun désire, / je voudrais vivre du matin au soir / et toute l'année, comme tu vis toi-même, / en solitaire, pour ne plus voir / et ne plus entendre toutes les saletés / que parfois tes mélodies m'ont fait oublier, / mon petit ami, en t'écoutant, caché, à Saint-Martin... // Les Moulins, 8 juin 1939

Per a cua-russa

<i>Cua-russa, qandu passi 'mperaïçi vestia de grisù, poi fà crêde a i dernagaçi che sî 'n pòveru ramëngu o 'n mudestu casalingu, ma t'ò vistu, me n'avisu, cun ben àutru vestimëntu. Favi u bûlu suvra ün tëntu d'ün casùn abandonau: te so dî ch'eri scangiau per ra festa e r'etichëta! Fronte gianca cuma u liru, becu nëgru, 'na berrëta e u mantelu curù çëne; larga e nëgra ra cravata che muntava fint'a u viru d'i toi æyi de bügata, ün gilecu belu russu, rë toe pate picenine bele lüstre che nun digu grise o nëgre ch'ële fussu! Zuntaghé, me caru amigu ch'avi a cua e u portacua ben ciù russu che ra cua che ne mustri aiçi d'invernu... e cantavi u sempiternu riturnelu de l'amùr! Cin d'ardù, de bon ümùr, cuma ciucu d'ária pûra, te scialavi d'inegià a u revive d'a natûra! Me scialavu, o picenîn tambèn min de te gardà... Sî partiu pœi ciancianîn... Ün stendendu d'are scüre ma burdae de giancu scçëtu, ai vurau vers'u to niu, che da lonzi avi sentiu</i>	<div>5</div> <div>10</div> <div>15</div> <div>20</div> <div>25</div> <div>30</div> <div>35</div>
---	--

*u piciùn repipiyètu
d'è toe qatru creatüre...
O piciuna maraviya
cu' i strangei sei stà mudesta
ma te sai veste da festa
per amùr d'a to' famiya!*

40

I Murín, dumènega 19 de diçembre 1943

Pour le rouge-queue. Rouge-queue, lorsque tu passes / par ici, habillé de gris, / tu peux faire croire aux nigauds / que tu es un pauvre pèlerin / ou un modeste bourgeois, / mais je t'ai vu, je m'en souviens, / avec un bien autre vêtement. / Tu faisais le beau sur le toit / d'un chalet abandonné : / sur ma foi, tu l'avais sorti / ton habit des grandes fêtes ! / Le front blanc comme le lys, / le bec noir, le béret / et le manteau couleur cendre, / la cravate large et noire / qui remontait jusqu'autour / de tes yeux de poupée, / le gilet d'un beau rouge, / tes petites pattes / merveilleusement lustrées, / grises ou noires, je ne sais. / Ajoute, mon cher ami, / que tu avais la queue et le croupion / bien plus rouges que la queue / que tu nous montres ici pendant l'hiver... / Et tu chantais la sempiternelle / ritournelle de l'amour ! / Plein d'ardeur, de bonne humeur, / comme grisé d'air pur, / tu te réjouissais de chanter un hymne / au renouveau de la nature ! / Je me réjouissais moi aussi, / ô mon petit, de te regarder... / Puis tu es parti tout doucement... / En ouvrant des ailes sombres / mais bordées de blanc éclatant, / tu as volé vers ton nid / car de loin tu avais entendu / le faible pépiement / de tes quatre tout-petits... / Ô petite merveille ! / Avec les étrangers tu sais rester modeste, / mais tu sais mettre des vêtements de gala / pour l'amour de ta famille ! // Les Moulins, 19 décembre 1943

Per u galëtu de marçu

*A u tempu che rë Bérture firavu
e ë äutre rescuntravu a cada passu
qarche masca o u diavu,
ru to renume era ben tristu e bassu
e spaventusu, o me galëtu belu!*

5

*Per tantu tû nun eri
ch'ün becamorti, ün marriu aujelu,
che nun vivëva che 'nt'i çementeri.
Per d'äutri eri r'aujelu d'a malura
e 'n te vedendu cadün se signava
ün tremurandu tûtu d'a paura!*

10

*E gh'era qü piyava
u to «up, up» pe' u criu de ra Morte,
e qü de sëra t'ava vista sorte
da ün cräniu vœu, brüjau da u suriyu,
unde te favi u niu!...*

15

*Qante fandónie r'ignuranti an ditu,
credüu e prupagau sciü d'u to cœntu,
póveru me galëtu!*

*Ma tû vivëvi libëru e cuntentu
de te gode u suriyu e l'ária pûra
e de te savurá
ün mezu a rë richësse d'a natûra
'na cusëta de ren aiçi e ailá:*

20

*'na babarota o ün piciün vermëtu:
d'ailò d'ailí ghe n'avi già de restu,
per saulá u to magru apëtitu,
aujelëtu mudëstu!*

25

*Pœi te favi u to niu drünt'ün trau
d'üna roca o d'ün árburu scartau
e dijëva r'«up, up!» d'a to' vujëta:
«viva, viva ra vita!...».*

30

*Aura ë masche se ne sun andae
cun ri diavi, a u fundu de r'infernü
e ë cose sun scangiae!...*

35

*Ancœi, se versu a fin d'ün duru invernü,
 qarcùn te vëde aiçi a San Martin,
 o suta d'i Rampà,
 se sciala e curre a u diru a i soi vejîn
 üntantu che tû vori ün çà e ün là. 40*
*Prun ciù lingé ch'ün püssügùn de ciùme,
 cun ra to' crësta drita, nëgra e gianca,
 e ë are gaiurae, cuma ün barlûme
 sàuti de branca ün branca,
 ne sbirci, sbasci lestu a to' crestëta 45*
e parti che semiyi 'na saëta...
Samu che passi tantu per ne dí:
«Alegri! Vegne avri!...»

I Murin, metesdi 21 de diçembre 1943

Pour la huppe. Au temps où les femmes de bien filaient / et où les autres rencontraient à chaque pas / quelque sorcière ou le diable, / ta réputation était bien triste et mauvaise / et effrayante, ô ma jolie petite huppe ! / Pour beaucoup de gens tu n'étais / qu'un croque-mort : un vilain oiseau / que ne vivait que dans les cimetières. / Pour d'autres tu étais l'oiseau de malheur / et, en te voyant, chacun faisait le signe de la Croix, / tout en tremblant de peur ! / Et il y en avait aussi qui prenaient / ton « houp-houp » pour le cri de la Mort / et d'autres qui t'avaient vu sortir le soir / d'un crâne vide brûlé par le soleil / où tu faisais ton nid. // Que de fadaïses les ignorants n'ont-ils pas dites, / crues et propagées sur ton compte, / ma pauvre petite huppe ! / Mais tu vivais libre, et contente / jouer du soleil et de l'air pur / et de savourer, / au milieu des richesses de la nature, / une petite chose par-ci par-là : / une petite bestiole ou un vermisseau : / de cela tu en avais déjà de reste / pour rassasier ton maigre appétit, / modeste petit oiseau ! / Puis tu faisais ton nid dans le trou / d'un rocher ou d'un arbre isolé / et le « houp-houp » de ta petite voix disait : / « Vive, vive la vie !... ». // Maintenant les sorcières s'en sont allées / avec les diables au fond de l'enfer / et les choses ont changé !... / Aujourd'hui, si, vers la fin d'un dur hiver, / quelqu'un te voit ici, à Saint-Martin, / ou sous les Remparts, / il se réjouit et court l'annoncer à ses voisins / pendant que tu voles çà et là. / Bien plus léger qu'une pincée de plumes, / avec ta crête droite, noire et blanche, / et les ailes bigarrées, comme un feu-follet / tu sautes de branche en branche, / tu nous donnes un coup d'œil, tu abaisses vivement ta petit crête / et tu pars comme une flèche... / Nous savons bien que tu passes tout juste pour nous dire : / « Égayez-vous ! Égayez-vous ! Avril arrive ! ». // Les Moulins, mardi 21 décembre 1943

U rigau

Tic-tic-ti-rì!

Tic-tic-tic, tic-ti-rì, tic-tic, ti-rì!

— *O picenìn rigau, perché te scundi?*

Perché me gardi cu' i toi œyi rundi?

T'ò forsci spaventa,

5

piciùn rigau?

Va', nun avé timùr, nun te n'andà:

che Diu me garde de te fà de mà!

Se tũ savëssi cuma min me scialu

de te sente cantà cada matìn

10

cun chëla to' vujëta de cristalu...

tic-tic-ti-ric.... drüntu d'u me giardìn!

Nun t'ò vistu arrivà, ma t'ò sùntüu

da u primu giurnu che tũ s' vegnüu!

— *Nun me viderai mai, nin qandu arrivu*

15

nin qandu partu. Ma cosa te fa?

Tũ ru sai ben che min sun sempre vivu

e che nun mancu mai de returnà

per me gode ün pochëtu u to giardìn

aillì... da San Crespìn a San Giuachìn.

20

— *Diu fëssa che ghe stëssi tütu l'anu,*

o picinìn rigau, e sença danu!

Ma scuta ben aiçì: fò che te parle

d'u gatu che se mângia rë büscarle!

— *Ne purëmu parlà tantu che vœi*

25

perché te pòsciu dí che ru cunùsciu

e forsci ru cunùsciu ciù che tũ,

ru grossu gatu nëgru che fa u mùsciu

qand'u sùrvëyi e che... se viri l'œyu

fa a càcia a ë musche se nun à de meyu!

30

So finta che se ciama Cicibù

e so ch'u ciù piciùn d'i toi fiyœi

se scialerëssa d'u vëde sautà

d'ün branca ün branca per me devurà...

<p>Ma u to gataçu nun me ganterà, e me gantëssa, nun ümpacerà che cada invernü, cun ru me tavîn min vegne a ralegrà ru to giardîn!</p>	35
<p>Nun sai che ru rigau nun crëgne a morte? Se moru ancœi, demàn me vëde sorte turna ciù frëscu, e 'n barba a ru gataçu, da ün trœyëtu vœu, da 'n baragnaçu, da ün vasu ranversau, da ün custu mortu... Va' che da qarche lægu min ressortu!</p>	40
<p>— Me vœi fà crëde, o ru piciùn cuchîn che da qû sa ri ani sî ru meme che se recampa drünt'u me giardîn? E alura dî, s'amu sciürbiu ünseme tûti r'inverni che min gh'ò passau? Tü me minciuni, picenîn rigau!</p>	45
<p>— Poi nun me crëde... ma, pe' u to guvernu, saci che cada ruyu, cada surça, cada firëtu d'àiga picenîn, à u so rigau che vegne cada invernü, prima che u zeru non gh'arresta a cursa, per ghe parlà cuma te parlu aura, e ghe dî se se 'ndorme ciancianîn sença fastidi e senç'avè paura ch'u scœnu de r'invernü nun é morte. Cada buschëtu, cada baragnaçu, a u so piciùn rigau che sa prun sorte apëna u fridu s'avança d'ün passu per ghe redî, cuma gh'à sempre ditu, che 'nte sei mësi avrî returnerà. Cada giardîn e cada valunëtu n'à tambèn ün ch'i vege a consulà apëna ciuru ë prime fœye morte: «Tic-tic-ti-ric, nun steve a desperà, ghe dije cian, Idiu v'ë renderà!». De cou ru fridu morde tantu forte che ru rigau trémora, se fa rundu e se tåije e se scunde ben a u fundu d'ün trau e sta resuntu e se demanda</p>	55
	60
	65
	70

<p>se ghe pò iesse ancora sut'a glaça ün mussiyùn de ren, üna cusèta che posse cunservà ün püu de vita! Ma Diu pietusu sùbitu ghe manda ün ciù pichenin ch'èlu ch'u rempiaça per dí a qü trémora de surride!</p>	75
<p>— Piciùn rigau, va' che te prestu fède! Chèlu'aujelètu ru cunùsciu prun: gaire ciù grossu ch'u giyùn ciamau «petusa» per derrisiùn, o «castagnèta» o finta «piciùn ren», gh'à ün stranume che ghe va prun ben: «piciùn aujelètu d'u gran fridu»!.</p>	80
<p>Çe che me diji, ün cou me r'ò sunau... ó benejiu ldiu e r'ò laudau de ve mandà, o tû o ra petusa, per ne fá devinà ra sciença scusa: me se larga ru cœ, e se cunforta qandu tû canti sciù 'na branca! E ciù d'ün cou t'ò vistu sciù d'è cruje d'ün çemeteri o d'äutre sulitari perse ünt'i boschi o suvra d'è muntagne, cantavi u to ti-tic, e ra to' vuje carava francu a u cœ, forsci per plagne, ma sença mai ciurà, ben a u cuntrari parlava propi de resürreçiùn!</p>	85
<p>Canta, piciùn amigu, canta prun, mand'u to tic-tic-ti-ri a i qatru venti! Ma, pichenin rigau, chèla che cœnti de iesse sempre u meme che revegne...</p>	90
<p>è ün pocu grossa... Nun me posciu tegne: mençiunu ün fatu che te farà vède che, meschinètu, nun te pósciu crède!</p>	95
<p>— Sun sempre u meme ch'è surtiu da l'œvu, nun pósciu dí qanti milani fa: nun scàngiu u me vestiu ch'è sempre nœvu, e min te parlu ancœi cuma parlavu a to paigrán e a to paigrán avu!</p>	100
	105
	110

- *E ben, piciù rigau,
se me ra cœnti giüsta,
alura t'ò ciapau
cun üna caciafrüsta!* 115
- Nun te r'avé a má,
ch'aiçò é ün cœntu veyu:
çe ch'ai da fà de meyu
è de me perdunà:
ra lege d'u perdùn* 120
- va ciù che a prescriçion...*
- Ailì sciù u limuné, dunde me gardi,
üna sêra d'invernu, ün pocu tardi,
ün me scundendu ben darré 'na cianta,
ciù de trent'ani fa, ciù de çinqanta...* 125
- ... se sî ru meme de tanti ani fa,
nun stâmer'a fa dî, perché ru sai...
t'ò stramurtiu cun 'na biya de cai
che t'ò mandau cun 'na caciafrüstà!*
- *Ma eri picenîn e te credëvi* 130
- che 'n massandu ün rigau tû te grandivi!*
- *Nun parlâ de massâ; se te rapeli
t'ò serrau vite drüntu 'na gagëta
pœi ô çercau sciù u libri d'i aujeli
çe che purëva te fâ bona vita.* 135
- N'avu pa a truvâ de gran misteri:
suriyu e âria bona, i barrui nêti,
d'âiga frësca, de musche, de vermëti,
de pulenta ümpastâ cun 'n pocu d'œri;
ma tû gardavi sempre ru giardin* 140
- e te sî lasciau more de ciagrîn...*
- *Ru libri d'i aujeli nun t'à ditu
che u cœ ren che ru pan, n'u tegne dritu!*
- *O picenîn rigau,
despœi r'ò ümparau!...* 145
- M'alura eru fiyœ e l'anu apressu
t'ò recipau, a u mëse de nuvembre,*

cun 'na bela viscà, sciù r'arcipressu...
 Ai cantau, drünt'a gàgia de dicembre
 e pœi, ailà versu Santa Devota,
 ai fau ra meme fin ch'a prima vota... 150

— Dui cou ra morte nun m'â ümpaciau
 de fá ru me devé: sun returnau!

— E min, piciùn rigau,
 t'ò turna recipau! 155

'Na sèra, ailí da u trœyu che gh'è ancora,
 cun üna péira ciata e de buschëti
 t'avu stësu 'na ciápura cu 'i fiochi:
 de chële che rabatu se rë tochi.
 Te gh'avu mëssu dui piciùn vermëti 160
 e, u lündemàn matín, ben de bunura,
 ru me piciùn rigau
 era degià ciapau!

— Oh, dime vite, dí, çe che m'ai fau!

— Çe che t'ò fau? 165
 Piciùn rigau,
 me sí scapau!

Issavu ciancianín ra péira ciata,
 ma tû, cuchín cuma 'na veyà gata,
 lestu ai vuru! 170

— E tû te sí ciurau!

— Forsci averò ciurau e fussa pûra
 che me puscëssa me ciurame ancora
 per üna pëna cuscí pocu dura!
 Ma tû piciùn rigau, perchë alura, 175
 tû che sai cunsulà tüt'a natûra,
 nun m'ai parlau cuma me parli aura?

— T'ò prun parlau cuma te parlu aura,
 ma u parlà d'u rigau é ün pocu scûru
 e tû, fiyœ, nun me capivi ancora 180
 perchë nun avi ancora u cœ maûru!

- Min nun capivu ȝe che me dijëvi,
ma m'apiejëva prun finta d'alura
de te sente cantà qandu vegnëvi
ailà sciù u limuné dunde s'aura,
o 'nt'u cané unde tū te scundëvi. 185
Qarche cou me levavu de bunura
e me ciatavu drünt'i semprevivi
per te scutà sença te fà paura:
nun purëvu capí ȝe che dijëvi, 190
ma me sagnava u cœ se te taijëvi.
Despœi, piciùn rigau,
qantu tempu é passau!
- Da sciüsciant'ani ün ȝà?
Per min é pocu o ren, ün verità!... 195
E nun me diji mancu ch'üna vota,
amigu, ru sai ben, sun stau rustiu:
ciapau, rustiu, mangiau e digeriù!...
Era già da trei ani che dūravu
per tū u piejë e per min ra ribota... 200
Era da trei inverni che truvavu
cada giurnu de Diu 'na pignatëta
de cose che dijëvu «mangiamé»...
- ... apësa â susta drüntu 'na casëta
ün mezu a ë branche d'u me ȝitrune... 205
Te cuntentavi d'ün pastu münü:
'na pignatëta grossa cuma ün scüu,
de vote dui vermëti,
dui piciui fidelëti,
'na stiça de pulenta: ün püssügün, 210
due lagrimëte d'œri e n'avi prun!
Tempi dūri per tūti, amigu belu,
e spaventusi ün mezu d'u burdelu
d'i canui e d'ë bumbe d'aviaçiùn...
- D'ë cose che me davi n'avu prun 215
e me scialavu propi d'ë pità;
tū te scialavi ren ch'a me gardà!
Ün giurnu u to vejìn s'è fau 'na festa
de me ciapame a u viscu e a ra lesta

- m'a fau rustì!... U lündemàn matìn
forsci averai pairau a me çercà...* 220
- *T'ò çercau tüt'u giurnu ünt'u giardin...*
- *U to vejìn che nun à mai capiu
forsci ciù bel amùr per ün rigau
che d'u mangià rustiu o cumudau...* 225
- *Nun ne parlà... Me' fiya s'è ciurà
qandu per casu a sèra a pœi savüu
cuma, piciùn amigu, avi finiu!...*
- *Ma vèdi ben, sun turna revegnüu...
sun turna revegnüu sei mēsi dopu!* 230
- *Sei mēsi sença tü... è finta tropu!*
- *Sei mēsi!... Me fai ride, caru amigu,
min che nun parlu che d'eternità!...*
- *Ai belu a predicà ma min te digu,
piciùn rigau, che tüt'ailò nun fa
che tüt'i ani nun ne passe ün...
e che cadùn, se mai nun ne sciascina,
nun pèse sempre ciù sciù a nostra schëna!
U Tempu e a Morte nun gardu düsciùn
ün manezandu ru bastùn e u dayu
sciù nui omi meschin!* 235
- *Amigu, ciancianìn...
R'afani e ru travayu
sença parlà d'i viçi e d'a baldòria,
de r'üngurdìçia e d'a vanaglòria,* 245
- dan ün cou de man a u Tempu e â Morte.
Ah! se puscëssi capí ra leçiùn
ch'a Natüra ve canta cian o forte
ren che ün alternandu ra stagiùn
d'u reposu cun chëla d'u travayu!* 250
- Nun averëssi ciù tanta paura
e d'u Tempu e d'a Morte e d'u so dayu!*

Viverëssi tranqili e â darré ura
ve 'ndurmerëssi d'ün bon sænu duçu
ün asperandu ra resureçiùn! 255

— Aiçò, belu rigau, é ra cançun
che canta alegru ru to petu russu
sciù ra nève che cræve ün tanti læghi
prai e boschi e valui unde te giæghi
sciù è cose morte e diji: «Moru è cose 260
ma nun more ra vita!».

— Qü se reposa e dorme resüscita
qandu a pocu a pocu se dreviya:
d'ailò düsciùn nun se ne maraviya.
Cuscí, amigu, n'è d'a nostra vita 265
che qandu é l'ura fò che se repose!
Se reposa ru spíritu e pæi
resüscita ciù belu che nun era!

— Rigau, a to' cançùn é 'na preghera
d'inmënsa fëde e d'amùr infinü
pe' u nostru Creatù, Signur Idiu: 270
ümparará, rigau, a i mei fiyœi!

— Me caru amigu, a natüra üntrega
che viva o che dorma, ëla prega,
cante e recanta cuma fagu mi: 275
nun gh'é che qarche pòveru meschín,
ün mezu a i omi, che nun á mai tempu
d'issá ri œyi ciù áutu ch'u nasu,
perché sciarata e viva a contratempu.

Ma, caru amigu, væyu crëde che nun sará u casu, 280
de chëli che s'alevu ünturnu a tü...

— Belu rigau, min nun ghe saró ciù
ün giurnu o l'áutru qandu arriverai
da chëlu gran viágiu che tü fai
ailí da San Giuachín a San Crespín... 285
Alura tü purai parlá per min!
Se cuma tü dijëvi sí eternu,
se düsciùn nun destrüge u me giardín,

<i>oh, vegne, vegne ancora cada invern</i> <i>sciù u citrunè, sciù a via o u giassemìn!</i>	290
<i>Canterai turna sciù ru to tavìn</i> <i>a i mei fiyœi e a i soi picenìn</i> <i>çe ch'ai cantau suvèn tambèn per min!</i> <i>Se nun ghe sarà ciù chëstu giardìn</i> <i>qù sa che ru prugressu n'u destrüge...</i>	295
<i>che â so' rágia scàiji ren nun sfüge!</i> <i>Ûn qarche lægu ri retruverai...</i> <i>tù che sai tütu i recunuscerai...</i> <i>oh, cantaghè turna sciù u to tavìn,</i> <i>piciùn rigau, ru to cantu divìn</i>	300
<i>che parla de speranza e de returnu,</i> <i>de vita næva e de resurreçiùn!</i>	
 <i>— D'u grande Amùr e d'a grande Uniùn!</i> <i>È ailò d'ailì che cantu tütu ünturnu.</i> <i>Poi stà sügüru, se nun ghe s' ciù,</i>	305
<i>ch'a i toi fiyœi min parlerò per tü...</i> <i>E pœi, qù sa? forsci sarai cun min</i> <i>qandu ghe canterò cu' me tavìn:</i> <i>«Creatüre de Diu, ün belu giurnu</i> <i>sarà ru giurnu d'a resureçiùn</i>	310
<i>e de r'üniversale adoraçiùn!</i> <i>Se truverëmu tütü a u gran returnu!</i> <i>Sci, ghe sarëmu tütü, viderì,</i> <i>ghe sarì, ghe sarì! Tic tic, ti-tì,</i> <i>tic ti-ri-tic, tic ti tic, tic-ti-ri!».</i>	315

I Murìn, 16 diçembre 1930 / 24 diçembre 1946

Le rouge-gorge. Tic-tic-ti-ri ! / Tic-tic-tic, tic-ti-ri, tic-tic, ti-ri ! // — Ô petit rouge-gorge, pourquoi te caches-tu ? / Pourquoi me regardes-tu avec tes yeux tous ronds ? / Je t'ai peut-être effrayé, / petit rouge-gorge ? / Va, n'aie pas peur, ne t'en va pas, / que Dieu me garde de te faire du mal ! / Si tu savais combien je me réjouis / de t'entendre chanter chaque matin / de ta petite voix de cristal... / tic-tic-ti-ric... dans mon jardin ! / Je ne t'ai pas vu arriver, mais je t'ai entendu / dès le premier jour que tu es venu ! // — Tu ne me verras jamais, ni quand j'arrive / ni quand je pars. Mais que t'importe ? / Tu le sais bien que je suis vivant / et que je ne manque jamais de revenir / pour jouir un peu de ton jardin, / ... de la Saint-Crépin jusqu'à la Saint-Joachim. // — Dieu fasse que tu y restes toute l'année, / ô petit rouge-gorge, et sans mal ! / Mais écoute-moi bien : il faut que je te parle / du chat qui dévore les petits oiseaux ! // — Nous pouvons en parler tant que tu veux, / car je puis te dire que je le connais / et peut-être que je le

connais mieux que toi, / le gros chat noir qui fait le doucet / lorsque tu le surveilles et qui... si tu détournes les yeux / fait la chasse aux mouches, s'il n'a rien de mieux ! / Je sais même qu'il s'appelle Chichibu / et je sais que le plus petit de tes enfants / se ferait un plaisir de le voir sauter / de branche en branche pour me dévorer... / Mais ton gros chat ne m'attrapera pas / et m'attrapera-t-il, cela n'empêchera pas / que chaque hiver je vienne / avec mon octavin, réjouir ton jardin ! / Ne sais-tu pas que le rouge-gorge ne craint pas la mort ? / Si je meurs aujourd'hui, demain tu me verras ressortir / encore plus frais et dispos, et à la barbe du gros chat, / d'un petit bassin vide, d'un tas de ronces, / d'un pot de fleurs renversé, d'un buisson mort... / Tu peux être sûr de me voir réapparaître de quelque endroit !... // — Veux-tu me faire croire, petit coquin, / que depuis qui sait combien d'années tu es toujours le même / qui reviens t'installer dans mon jardin ? / Et alors, dis-moi, nous y aurions écoulé ensemble / tous les hivers que j'y ai passés moi-même ? / Tu te moques de moi, petit rouge-gorge ! / — Tu peux ne pas me croire... mais, pour ta gouverne, / sache que chaque petit ruisseau, chaque source, / chaque petit filet d'eau, / a son rouge-gorge qui vient chaque hiver, / avant que le gel n'arrête sa course / pour lui parler comme je te parle maintenant / et leur dire de s'endormir tout doucement / sans souci et sans crainte, / parce que le sommeil de l'hiver n'est pas la mort. / Chaque bosquet, chaque fourré d'épines / a son petit rouge-gorge qui sait bien sortir / dès que le froid fait son premier pas / pour leur redire, comme il leur a toujours dit, / que dans six mois avril reviendra. / Chaque jardin et chaque petit vallon / en ont aussi un qui vient les consoler / à peine pleurent-ils leurs premières feuilles mortes : / « Tic-tic-ti-ri, ne désespérez point, / leur dit-il, Dieu vous les rendra ! ». / Parfois le froid mord si âprement que le rouge-gorge tremble et se met en boule / et il se tait et il se cache au fond / d'un trou et se tient coi et il se demande / s'il peut y avoir encore sous la glace / un tout petit moucheron, quelque petite chose / qui puisse conserver un brin de vie ! / Mais Dieu miséricordieux lui envoie tout de suite / un plus petit que lui qui le remplace / pour inviter à sourire celui qui tremble !... // — Petit rouge-gorge, pour sûr je te crois ! / Ce petit oiseau je le connais bien : / guère plus gros qu'un escargot, / appelé « petit bout » par dérision / ou bien « petite châtaigne » ou même « petit rien », / il a encore un surnom qui lui convient à merveille : / « le petit oiseau du grand froid » ! / Ce que tu me racontes là, je l'ai rêvé jadis / et j'ai béni Dieu et je l'ai loué / de vous envoyer, ou toi ou le roitelet, / pour nous faire deviner la science cachée : / mon cœur se dilate et reprend confiance, / quand tu chantes sur une branche morte ! / Et bien souvent je t'ai vu sur des croix / d'un cimetière, ou sur d'autres croix solitaires, / perdues dans les bois ou sur les montagnes : / tu chantais ton tic-tic, et ta voix / allait droit au cœur, peut-être pour compatir, / mais sans jamais pleurer ; bien au contraire / elle parlait vraiment de résurrection ! / Chante, petit ami, chante sans cesse, / lance ton tic-tic-ti-ri aux quatre vents ! / Mais, petit rouge-gorge, cette histoire que tu contes / que c'est toujours le même rouge-gorge qui revient... / me paraît un peu forte... Je ne puis pas me retenir : / je vais te raconter une histoire qui te contrera bien, / petit malheureux, pourquoi je ne puis pas te croire ! // — Je suis toujours le même qui suis sorti de l'œuf, / je ne puis dire il y a combien de milliers d'années : / je ne change pas ma vêtue qui est toujours neuve, / et je te parle aujourd'hui comme je parlais / à ton grand-père et à ton arrière-grand-père ! // — Eh bien, petit rouge-gorge, / si tu me dis vrai, / alors je t'ai attrapé / avec une petite fronde !... / Ne te fâche pas / car ceci est un vieux conte : / ce que tu as de mieux à faire / c'est de me pardonner ; / la loi du pardon / vaut mieux que celle de la prescription... / Là, sur le citronnier d'où tu me regardes, / un soir d'hiver, un peu tard, / en me cachant bien derrière une plante, / il y a plus de trente ans, plus de cinquante... /... si tu es

toujours le même depuis tant d'années, / ne me le fais pas dire puisque tu le sais... / je t'ai
 étourdi avec une baie de cade / que je t'ai lancée avec une petite fronde ! // — Mais tu étais
 petit et tu pensais / qu'en tuant un rouge-gorge tu devenais un personnage important ! // —
 Ne parle pas de tuer ; si tu te rappelles bien, / je t'ai vite enfermé dans une petite cage, / puis
 j'ai cherché sur le livre des oiseaux / ce qui pouvait te rendre la vie agréable. / Il n'y avait pas
 de grands mystères à trouver : / du soleil, du bon air, les perchoirs propres, / de l'eau fraîche,
 des mouches, des vermisseaux, / de la polente pétrie avec un peu d'huile ! / Mais toi, tu
 regardais toujours le jardin / et tu t'es laissé mourir de chagrin... // — Le livre des oiseaux ne
 t'a pas dit / que le cœur le pain seul ne peut pas le soutenir !... / — Ô petit rouge-gorge, / je l'ai
 appris depuis !... / Mais alors j'étais un enfant, et l'année suivante / je t'ai attrapé au mois de
 novembre, / avec un joli gluau, sur le cyprès : / tu as chanté dans la cage pendant tout le mois
 de décembre / et puis, vers la Sainte-Dévote, / tu as fini comme la première fois ! / — Deux
 fois la mort ne m'a pas empêché / de faire mon devoir : je suis revenu ! / — Et moi, petit rouge-
 gorge, / je t'ai encore attrapé à nouveau !... / Un soir, là à côté du bassin qui existe encore, /
 avec une pierre plate et de petits bouts de bois / je t'avais tendu un piège magnifique : / un de
 ces pièges qui vous prennent dès qu'on les touche : / je t'y avais mis deux petits
 vermisseaux / et le lendemain matin de bonne heure, / mon petit rouge-gorge / était déjà
 pris ! // — Oh ! dis-moi vite, dis-moi ce que tu m'as fait ! // — Ce que je t'ai fait ? / Petit rouge-
 gorge, / tu m'as échappé !... / Je relevais doucement la pierre plate / mais toi, malin comme
 une vieille chatte, / vite tu t'es envolé !... / — Et toi, tu as pleuré ! / — Peut-être ai-je pleuré et je
 voudrais bien / pouvoir pleurer encore / pour une peine aussi légère ! / Mais toi, petit rouge-
 gorge, pourquoi alors, / toi qui sais consoler toute la nature, / ne m'as-tu parlé comme tu me
 parles maintenant ? / — Je t'ai bien parlé comme je te parle maintenant, / mais le parler du
 rouge-gorge est un peu obscur / et toi, enfant, tu ne comprenais pas encore / parce que tu
 n'avais pas encore le cœur mûri. // — Je ne comprenais pas ce que tu me disais, / mais alors
 déjà il me plaisait beaucoup / de t'entendre chanter, quand tu venais / là sur le citronnier où tu
 es maintenant, / où dans les roseaux où tu te cachais. / Quelquefois je me levais de bonne
 heure / et je m'aplatissais dans le buis / pour t'écouter sans t'effrayer : / je ne pouvais pas
 comprendre ce que tu disais, / mais mon cœur saignait quand tu te taisais... / Depuis, petit
 rouge-gorge / combien de temps a passé !... // — Depuis soixante ans ? Pour moi cela / est
 peu ou rien, en vérité !... / Et tu ne me dis même pas qu'une fois, / mon ami, tu le sais bien, j'ai
 été rôti : / attrapé, rôti, mangé et digéré !... / Il y avait déjà trois ans que duraient / pour toi le
 plaisir et pour moi la bombance... / Il y avait déjà trois hivers que je trouvais / chaque jour du
 Bon Dieu une petite marmite / de choses qui disaient « mange-moi »... // — ... pendue à l'abri
 dans une maisonnette / au milieu des branches de mon oranger... / Tu te contentais d'un
 repas minuscule : / une petite marmite grosse comme un écu, / quelquefois deux
 vermisseaux, / des petites pâtes, / un tout petit peu de polente, une pincée / deux petites
 larmes d'huile et tu en avais largement ! / Les temps étaient durs pour tout le monde, mon bel
 ami, / épouvantables au milieu du fracas / des canons et des bombes d'avion... // — De ce
 que tu me donnais j'en avais de reste / et je me réjouissais vraiment de le picorer : / tu te
 réjouissais rien qu'à me regarder ! / Un jour ton voisin s'est fait une fête / de me prendre à la
 glu et lestement / m'a fait rôti !... Le lendemain matin / peut-être m'auras-tu cherché pendant
 longtemps... // — Je t'ai cherché tout le jour dans mon jardin... // — Ton voisin qui n'a sans
 doute jamais compris / une meilleure façon d'aimer un rouge-gorge / que de le manger rôti ou
 sauté... // — N'en parle pas ! Ma fille a pleuré / quand le soir elle a finalement su / quelle avait

été ta fin, mon petit ami !... // — Mais tu vois bien, je suis de nouveau revenu, / je suis revenu six mois après... // — Six mois sans toi, c'est vraiment beaucoup... // — Six mois ! Tu me fais rire, mon ami, / moi qui ne parle que d'éternité !... // — Tu as beau prêcher, mais moi, je te dis, / petit rouge-gorge, que tout cela n'empêche pas / que chaque année et une année de plus / et que chacune, si par hasard elle ne nous tue pas, / pèse de plus en plus sur notre échine. / Le temps et la mort n'épargnent personne / en frappant du bâton et de la faux / nous autres malheureux humains... // — Mon ami, tout doux ! / Les soucis et le travail, / sans parler des vices et de la débauche, / de l'avidité et de la vanité, / donnent un bon coup de main au temps et à la mort. / Ah, si vous pouviez comprendre la leçon / que la nature vous chante sur tous les modes / rien qu'en faisant alterner les saisons, / celle du repos et celle du travail ! / Vous n'auriez plus tellement peur / du temps et de la mort et de sa faux ! / Vous vivriez tranquillement et à la dernière heure / vous vous endormiriez d'un bon et doux sommeil / en attendant la résurrection !... // — Ceci, mon beau rouge-gorge, c'est la chanson / que chante allègrement ta gorge rouge / sur la neige qui couvre en tant d'endroits / les prairies, les bois, les vallons où tu joues / sur les choses mortes et tu dis : « Les choses meurent / mais la vie ne meurt pas ! ». // — Qui se repose et dort ressuscite / lorsque, petit à petit, il se réveille : / de cela personne ne s'étonne. / Il en est tant ainsi, mon ami, de notre vie / qui doit se reposer quand le moment est venu ! / L'esprit se repose et puis / il ressuscite plus beau qu'il n'était ! // — Rouge-gorge, ta chanson est une prière / de foi immense et d'amour infini / pour notre Créateur, Seigneur Dieu : / apprends-là, rouge-gorge, à mes enfants ! // — Mon cher ami, la nature entière / soit qu'elle vive, soit qu'elle dorme, prie / et chante et chante comme je le fais moi-même : / il n'y a que quelque pauvre malheureux, / parmi les hommes, qui n'a jamais le temps / de lever les yeux plus haut que le nez, / parce qu'il s'agit et vit à contre-temps. / Je veux croire que ce ne sera pas le cas / de ceux qui vivent autour de toi... // — Beau rouge-gorge, moi je n'y serai plus / un jour ou l'autre lorsque tu arriveras / de ce grand voyage que tu fais / par là aux environs de la Saint-Joachim à la Saint-Crépin... / Alors tu pourras parler pour moi ! / Si, comme tu le disais, tu es éternel, / si personne ne détruit mon jardin, / oh! viens, viens chanter encore chaque hiver / sur l'oranger, sur la treille ou sur le jasmin ! / Tu chanteras encore sur ta petite flûte / à mes enfants et à mes petits-enfants / ce que tu as chanté souvent aussi pour moi ! / Et si, un jour, ce jardin n'existait plus / — qui sait si le progrès ne le détruira pas, / puisque presque rien n'échappe à sa rage ! — // tu les retrouveras bien quelque part... / et toi qui sais tout, tu les reconnaîtras... / oh! chante-leur encore sur ta petite flûte, / petit rouge-gorge, ton chant divin / qui parle d'espérance et de retour, / de vie nouvelle et de résurrection ! // — Du grand Amour et de la grande Union ! / C'est bien cela que je chante partout. / Tu peux être sûr, lorsque tu n'y seras plus / je parlerai pour toi à tes enfants... / Et puis, qui sait ? peut-être seras-tu auprès de moi / lorsque je chanterai sur ma petite flûte : / « Créatures de Dieu, un beau jour / sera le jour de la résurrection / et de l'adoration universelle ! / Nous nous retrouverons tous au grand retour ! / Oui, nous y serons tous, vous verrez, / vous y serez, vous y serez ! Tic tic ti-ti / tic ti-ri-tic, tic ti-ri-tic, ti-ti-ri ! ». // Les Moulins, 16 décembre 1930 / 24 décembre 1946

A legenda d'u rigau

Qandu Gesù era ancora fijo
de cou giügava cun de terra-zia
e, dinu i veyi, che ru so piejë
— forsci tambèn so' divina mania —
era de fà cui soi beli diëti
de piciui aujelëti. 5

E pœi cuntentu se fava 'na festa
d'i tucà ciancianin suvra d'a testa
o ben de ghe sciuseda suvra d'è are
teneramënte, 10

ün ghe dijendu: «Creatüre care,
vurè, cantè, vivì alegramënte!».

E tüt'ailò vurava
e pispivyava
üntantu ch'a Madona e san Giausè
surridendu aduravu u so fijo. 15

Ri aujelëti ch'à tucau sciù a testa
portu ancora per marca d'u diëtu
'na curunëta d'oru
e, giügareli asperti e d'ara lesta 20

e sempre pàiji e d'acordi ün famiya,
ri trovi a San Martin, drünt'u buschëtu,
vers'u mëse d'utubre qandu voru
ün pispivyandu, alegri ün cumpagnia,
da 'n arcipressu a ün pin. 25

Se ciamu viciu-re o reatin;
te ghe poi apressà: nun an paura.
Tüti i àutri tambèn ghe sun ancora
che Gesù à fau vive ün ghe sciusedandu
ciancianinëtu u so divin cumandu: 30

ru russignolu, a lódura, a büscarla
e tanti àutri. Vui ri cunusci
da ra curù d'a ciüma che ve parla
d'a terra-zia dunde sun surti. 35

Ve pensè ben che rè brave bestiote
an vusciuu cunservà preçiusamënte
a curù grisa d'a terra impastà
daë divine manote
e se ne sun andae tranqilamënte

ün vurandu pe' u mundu aici e ailà. 40
 Ün de chëli d'aili e ru rigau
 ch'era curù d'a terra tambén ëlu
 e per vint'ani à vivüu tranqilu:
 cuma fa ancuro e cuma à sempre fau:
 primu a se levà de bon matìn, 45
 darré a se curcà qandu fa scüru,
 per dà r'esempi a i grandi e a i picenîn
 ch'ün se dandu da fà ün è següru
 de viva finta 'nte 'n invernü düru...
 Ün pocu cüriusu de natüra, 50
 gáire sarvâigu, amigu d'i giardin,
 returnava suvén sut'a tupiëta
 unde Gesù giügava ciancianîn...
 Ciù tardi ru vedëva ubidiente
 e surridente 60
 ümparà pocu a pocu a vita düra,
 per se gagnà ru pan,
 cun 'na piciuna serra o 'na sgurbiëta
 e 'n dandu ün cou de man,
 aili â bona, 65
 a san Giausé e â Madona.
 Ün cuntemplandu a Santa Famiyota
 vive tranqila, u rigau se scialava;
 ma prun ciù d'üna vota
 se ghe serrava u cœ 70
 qandu ün strangé passava...
 Alura sürviyava ru fiyœ
 a 'n ru gardantu cu' i soi œyi rundi
 semiyava ghe di: «Perché, Gesù,
 che m'ai creau e ai creau ri mundi, 75
 vivi a u mitàn d'i omi tambén tü:
 d'i omi che per nui, piciui aujeli,
 sun cuscí tråiti e cuscí crüeli?»...
 De cou se gh'apressava ciancianîn
 e ghe pitava ün man 'na bregayëta 80
 de pan che ghe purzëva ru Bambîn.

Pœi, per qarche anëtu d'a so' vita,
 qandu u rigau, graçiusu peregrin,
 returnava da lonzi ün Palestina,

<i>rescuntrava u Messia ünt'i giardin und'Ëlu andava forsci a s'isulà per preparà a So' missiùn divina o forsci per pregà o forsci per se funde cun r'inmensa armonia d'u Creau!</i>	85 90
<i>E pœi ciù tardi r'ava retruvau sciù rē rive d'u lagu e sciù rē sbunde d'u Giurdàn, o a u viru, ünt'a campagna und'Ëlu predicava. Ava seghiu ru Divin Mestre finta sciù a muntagna: aili avëva audiu e, picenin aujelu, ava capiu meyu ch'i omi a parola divina. A so' bela vujëta picenina ava criau: «Tic ti ri tic ti ri... tic tic...» cuma per di: Aura, ünfin, chëst'infernù è finiu! Aura vegne ru regnu de Diu: i omi s'aimeràn cuma r'à ditu ru Divin Mestre, Gesù Beneditu! E s'u credëva propri, u meschinëtù!...</i>	95 100 105
<i>E pœi ün giurnu ru piciù rigau, e vora che te vora, è capitau sciù a cima d'u Calvari: u giurnu tristu che ra bestialità d'i fiyi d'Eva ava missu sciù a cruje u divin Cristu che predicava üna vita nœva...</i>	110 110
<i>Apëna r'Omu-Diu à spirau, ru suriyu s'è scusu da u spaventu e r'Üniversu üntregu à refreniu... Forsci per prutestà davanti Diu e per stramaredi ra raça ümana, à sciusciau üna ráfega de ventu da cataclisma, a terra à tremurau, cada béstia à bramau ünt'a so' tana, 'na nœte scüra à crüvertu u mundu... Sença savé çœ ch'arrivava</i>	115 120

u rigau se ne stava
 ciütü e rezuntu, rundu rundu,
 sciü 'n baragnaçu sença bustică 125
 e pœi, apëna apëna apariscëva
 l'arba misteriusa che devëva
 iniçià r'èpuca d'a carità,
 r'aujelotu à vuraü, cum'èlu fa
 ancora a u scüru, ün pocu ciü ün là 130
 sciü 'n àutru custu, e à turna vuraü
 sciü 'n'àutra cianta e pœi sciü 'n'àutra ancora
 e sença ru savé è arrivau
 a se pusà sciü r'àrburu d'a Cruje.
 È stau alura 135
 ch'a u pen d'a Cruje à sentüu ra vuje
 de Maria, meschina, che ciurava
 e sangiütava,
 e à recunusciüu suta d'ë spine
 ra testa sacra d'u so creatù 140
 martirizà da r'omu traditù...
 Cun ru becu e è grifëte picenine,
 sença cessà de pispiyà,
 s'è missu lestu lestu a travayà,
 cuma ün pòveru cœ che nun ragiuna, 145
 per rancà, spina a spina
 chël'urribile curuna
 da ra testa divina...

Quandu è vügnüu u bon Arimatia
 a levà u Cristu mortu da ra Cruje 150
 mancu 'na spina nun era surtia
 da ra testa divina de Gesù,
 ma ru rigau nun ava ciü de vuje
 e ru meschin nun ne purëva ciü:
 ava tütu ru petu ünsanghinau 155
 d'u divin sanghe de Nostru Signù
 e qandu r'aujelëtu se n'è andau
 n'à cunservau per sempre ra curù...

I Murin, 1^u de diçembre 1942

La légende du rouge-gorge. Lorsque Jésus était encore un enfant / il jouait parfois avec de la terre glaise / et les vieux nous disent que son grand amusement, / peut-être aussi était-ce un ressouvenir de sa divinité, / était de faire avec ses jolis petits doigts / de mignons oiselets. / Et puis tout heureux, il se faisait une joie / de les toucher doucement sur la tête / ou bien de leur souffler sur les ailes / tendrement / en leur disant : « Mes chères créatures, / volez, chantez, vivez allègrement ». / Et tout cela volait / et pépiait / pendant que la Vierge et saint Joseph / adoraient, en souriant, leur enfant. / Les oiselets par Lui touchés sur la tête / portent encore comme marque du petit doigt / une mignonne couronne d'or / et, folâtres, infatigables, l'aile rapide / et point farouches, vivant d'accord entre eux, / vous les voyez dans le bosquet de Saint-Martin / vers le mois d'octobre lorsqu'ils volent, / pépiançant gaîment en bande, / d'un cyprès à un pin. / Ils s'appellent roitelets-huppés / et si vous approchez d'eux ils n'ont pas peur. / Tous les autres aussi existent encore / à qui Jésus a donné la vie en leur soufflant / tendrement son commandement divin : / ce sont le rossignol, l'alouette, la fauvette / et tant d'autres. Vous les reconnaissez / à la couleur de la plume qui vous rappelle / la terre glaise dont ils sont sortis. / Vous pensez bien que les braves petites bestioles / ont tenu à conserver jalousement / la couleur grise de la terre pétrie / par les menottes divines / et elles s'en sont allées tranquillement / volant çà et là dans le monde. / Le rouge-gorge est un de ceux-là : il était lui aussi couleur de la terre / et pendant vingt ans il vécut paisiblement / comme il le fait encore et comme il a toujours fait, / se levant le premier de bon matin, / se couchant le dernier lorsqu'il fait sombre déjà / pour enseigner aux grands et aux petits / qu'en se donnant de la peine on est sûr / de gagner sa vie même pendant un dur hiver. / Un peu curieux de nature, / pas trop sauvage, ami des jardins, / il retournait souvent sous la tonnelle / où Jésus jouait gentiment... / plus tard il le voyait obéissant / et souriant / apprendre petit à petit la vie dure / pour gagner son pain, / avec une petite scie ou une petite gouge / ou en aidant / tout bonnement / saint Joseph ou la Madone. / En contemplant la sainte petite Famille / qui vivait tranquille, le rouge-gorge se réjouissait, / mais plus d'une fois / son cœur se serrait / lorsqu'il voyait passer un étranger... / Alors il surveillait l'Enfant / et en Le regardant avec ses yeux ronds / il semblait Lui dire : « Pourquoi donc, ô Jésus, / Toi qui m'a créé et a créé l'Univers, / Tu vis, Toi aussi, parmi les hommes, / les hommes qui pour nous, petits oiseaux, sont si traités et si cruels ? »... / Parfois il s'approchait doucement / et prenait dans Sa main une miette / de pain que lui offrait l'Enfant. // Puis pendant quelques courtes années de sa vie, / lorsque le rouge-gorge, comme un gracieux pèlerin / revenait de loin en Palestine, / il rencontrait le Messie dans les jardins / où Il allait peut-être chercher l'isolement / pour préparer Sa divine mission / ou peut-être pour prier / ou peut-être pour se fondre / dans l'immense harmonie de la Création. // Et puis, plus tard, il L'avait retrouvé / sur les rives du Lac et sur les bords / du Jourdain, ou dans la campagne alentour / où il prêchait. Il avait suivi / le Divin Maître jusque sur la Montagne : / là, il avait entendu / et, tout petit oiseau qu'il était, il avait compris / mieux que les hommes la Parole divine. / Sa belle petite voix / avait crié : « Tic ti ri tic ti ri... / tic tic... » comme pour dire : / « Désormais cet enfer est fini ! / Voici que le règne de Dieu arrive : les hommes s'aimeront comme l'a dit / le Divin Maître, Jésus béni !... » / Et il le croyait vraiment, le pauvre... Et puis un jour le petit rouge-gorge, / et vole et vole, est arrivé / sur la cime du Calvaire : le triste jour / où la méchanceté des fils d'Ève / avait mis sur la croix le divin Christ / qui leur apportait une vie nouvelle... // À l'Homme-Dieu eut-il exhalé son dernier soupir / que le soleil se cacha d'effroi / et l'Univers entier frissonna... / Peut-être pour protester devant Dieu / et comme pour maudire la race humaine, / une rafale de vent souffla, une

rafale / de cataclysme, la terra trembla, / toutes les bêtes hurlèrent dans leur tanière, / les ténèbres couvrirent le monde... / Sans comprendre ce qui arrivait / le rouge-gorge se tenait / silencieux et coït, pelotonné / sur un buisson de ronces sans bouger / et puis, à peine à peine apparaissait / l'aube mystérieuse qui devait / ouvrir l'ère de la charité / l'oiselet s'est mis à voler comme il le fait toujours / encore dans la nuit, un peu plus loin / sur un autre buisson, et il a de nouveau volé / sur un autre plante, et encore sur une autre / et, sans le savoir, il arriva / à se poser sur l'arbre de la Croix. / Ce fut alors / qu'au pied de la Croix il étendit la voix / de Marie, douloureuse, qui pleurait / et sanglotait / et il reconnut sous les épines / la Tête sacrée de son créateur / martyrisée par l'homme traître... / Du bec et des petites griffes, / sans cesser de piailler, / il se mit vite vite à l'ouvrage, / comme un pauvre petit cœur qui ne raisonne pas, / pour arracher les épines une à une / de l'horrible couronne / de la Tête divine... // Lorsque arriva le bon Joseph d'Arimathie / pour enlever le Christ mort de la Croix / pas une épine n'était sortie / de la Tête divine de Jésus / mais le rouge-gorge n'avait plus de voix / et le pauvret n'en pouvait plus : / sa poitrine était toute ensanglantée / du divin sang de Notre-Seigneur / et lorsque l'oiselet s'en alla / il en conserva pour toujours la couleur... / Les Moulins, le 1^{er} décembre 1942

U rigau d'u Palaçi

*'Na principëssa ün giurnu stüdiava
unde puré mandá de piciunëti
a se passá o ün o dui mesëti
a l'ária bona. Pensava e repensava...*

*Era a u Palaçi, nun se dije mancu,
sciù d'a grande terraça che dumina
ailá sciù a Roca, r'inmensa marina,
sula sulëta e vestia de giancu,* 5

*setá a l'umbra d'ün pin maestusu,
de chëli che qü sa da quanti ani
gardu rë alegrie e ri afani
d'i principi de Mùnegu. E, scusu* 10

*ünt'ë rame d'u pin gh'era ün rigau:
ün de chëli che parlu, scutu e lezu
ünt'a testa d'i omi e finta 'n mezu
d'u cœ d'ë done... Addáju s'é apressau* 15

*d'a principëssa e, ciancianin, gh'à ditu:
«Graçiusa principëssa, nun çercá
fœra de man çœ che Idiu te dá
ünte chëstu paise benedëtu!* 20

*Aiçi ghe n'é da vënde d'ária bona,
e tütu aiçi é san: da i giardinëti
a ë case, a i camín, a i carrugëti!
Ghe respiru a salüte r'omu e a dona*

*e ri fiyœi tambén! Ma s'i vœi sorte
per ri fá vive ün mëse ünt'a natüra,
ünt'a bela natüra verda e püra,
e ünt'ün'ária ciù frësca e ciù forte,* 25

*nun ri despaisá per carità!
U bon paise che n'à dau Idiu
nun s'arresta a 'n cunfin marassurtiu* 30

o a üna fruntiera martraçà:

*va d'a marina inmensa a ë cole grise
e gianche e apsre che ldiu benignu
à missu a tramuntana e fan da scignu
a chësta perla d'u nostru païse!* 35

*Sença ch'ágiu da sorte da u so cielu,
ri piciui munegaschi troveràn
çæ che Tü çerchi: ün lægu frëscu e san,
tranqilu, vigurusu, nëtu e belu...* 40

*Ascutamé, graçiusa principëssa,
nun çerçà lonzi, cuma tanti fan,
çæ che se à a purtada de man:
basta che çerchi da Mentún a Niça!».*

*Alura a principëssa, che scutava
u picenín rigau, s'è revirà,
r'à rengraçiau, graçiusa, e s'è issa...
e u lündemàn à truvau Pèira-Cava!* 45

*I Murín, dumënega,
düjçætu d'a madalëna 1948*

Le rouge-gorge du Palais. Un jour une princesse se tourmentait de savoir / où elle pourrait envoyer des petits enfants / passer un petit mois ou deux / au bon air. Elle y pensait et repensait sans cesse... // Elle était au Palais, cela va sans dire, / sur la grande terrasse qui domine / du haut du Rocher, la mer immense, / toute seule et vêtue de blanc, // assise à l'ombre d'un pin majestueux, / de ceux qui, depuis on ne sait combien d'années, / regardent les joies et les soucis / des princes de Monaco. Et, caché // dans les branches du pin, il y avait un rouge-gorge : / un de ceux qui parlent, écoutent et savent lire / dans la tête des hommes et même au fond / du cœur des femmes... Sans bruit il s'approche // de la princesse et lui dit tout doucement : // « Gracieuse princesse, ne cherche pas / au loin ce que Dieu te donne / dans ce pays béni ! // Ici il y en a à revendre du bon air / et ici tout est salubre, depuis les jardins / jusqu'aux maisons, aux routes et aux ruelles ; / ils y respirent la santé, les hommes et les femmes // et les enfants aussi! Mais si tu veux les sortir, / les enfants, pour les faire vivre un mois dans la nature, / dans la belle nature verte e pure, / dans un air plus frais et plus vif, // ne les dépayse pas, de grâce ! / Le bon pays que Dieu nos a donné / ne s'arrête pas à une limite déraisonnable / ou à une frontière mal tracée : // il va de la mer immense aux montagnes grises / et blanches et rudes que Dieu dans sa bienveillance / a placées à la tramontane et qui forment comme un écrin / à cette perle qu'est notre pays ! // Sans qu'ils aient à sortir de son

ciel, / les petits Monégasques trouveront / ce que tu cherches : un site frais et sain, /
tranquille, vivifiant, propre et beau. // Écoute-moi, gracieuse princesse, / ne cherche pas au
loin, comme le font tant de gens, / ce que l'on a à portée de la main : / il te suffit de chercher
entre Menton et Nice!... ». / Alors la princesse qui écoutait / le petit rouge-gorge, se tourna
vers lui / et, gracieuse, le remercia ; elle se leva... / et le lendemain elle avait trouvé Peira-
Cava ! // Monte-Carlo, dimanche 18 juillet 1948

U dernagaçu

*Ma perchê vegni aiçi a San Martin,
o piciùn dernagaçu? Te gh'ò vistu
ancœi cuma ümpayau, resuntu e tristu
sciù 'n belu çimairùn de petulîn.*

*Ah! Tü, sügüru che nun t'â ümpastau
a man divina de Gesù Fiydè!
Qandu te vèdu me se serra u cœ
e pënsu a u primu cou che t'ò truvau!* 5

*Ünt'ün veyu giardin abandonau,
avi ünstalau cuma 'na buciaria
sciù 'na branca spinusa de gazia
e, prima che scapëssi, t'ò gardau!...* 10

*Ciantavi sciù 'na spina ün sanguîn vivu
e sciù d'è äutre nun avu feniu
de tribulâ 'na piciuna de niu
e trei o qatru grili che murivu!...* 15

*Sì propi 'n.asciascîn, 'na marria pele,
ë toe manere ne fan refrenî!...
Se tü parlëssi me purëssi dî
che rë nostre nun sun gâire ciù bele.* 20

*Póvera ümanità! Ai ben ragiùn:
sun de mil'ani che se força e pëna,
drüntu d'a barbaria ch'a dumina,
per se issà... 'nt'a çivilisaçiun!*

*Püra, per gran prugressu che se faghe,
semiya propi che ra barbaria
ancœi triunfe e gagne ra partia:
se giœga a qü farâ ciù grosse ciaghe.* 25

*Ra buciaria che tü fai da scusu,
per cruela che é, nun cœnta gâire
davanti tütu u sanghe che a scciümdaire* 30

inunda u mundu tantu malürusu...

*E malürusu e fáussu e cin d'orgœyu
che s'ünciuca de sanghe e u fa ruyá
cu' a scüsa... de r'amùr d'a libertà!
Nun me stá a fá dí çœ che nun vœyu!...* 35

*Ma, piciùn dernagaçu, u me paise
de sanghe nun ne versa e nun é belu
che tû ümperaïçî, piciùn aujelu,
brüti de sanghe ë toe ciümëte grise!* 40

*Vatené lonzi, ailá 'nte de cunfin
unde de versá u sanghe se fan glória
e che min perda finta ra memòria
de t'avé vistu aiçi a San Martín.*

10 d'arvî 1944

La pie-grièche. Mais pourquoi viens-tu ici, à Saint-Martin, / ô petite pie-grièche? Je t'y ai aperçue / aujourd'hui comme empaillée, pelotonnée et triste / sur une jolie pointe de lentisque. // Ah ! toi pour sûr tu n'as pas été pétrie / par la main divine de l'Enfant Jésus ! / Quand je te vois, mon cœur se serre / et je pense à la première fois que je t'ai rencontrée !... // Dans un vieux jardin abandonné / tu avais installé une sorte de boucherie / sur une branche épineuse de cassier / et avant que tu puisses te sauver, je t'avais regardée !... // Tu clouais sur une épine un crache-sang en vie / et sur d'autres épines n'avaient pas fini / de souffrir un oisillon de nid / et trois ou quatre sauterelles en train de mourir !... // Tu es vraiment un assassin, un être néfaste / et tes faons d'opérer nous font frémir !... / Si tu parlais, tu pourrais me dire / que les nôtres ne sont guère plus belles... // Pauvre humanité ! Tu as bien raison : / il y a des milliers d'années qu'elle s'efforce et qu'elle peine / dans la barbarie qui la domine / pour s'élever vers la civilisation !... // Cependant malgré le grand progrès qui se fait, / il semble vraiment que la barbarie / aujourd'hui triomphe et gagne la partie : / ou joue à qui fera les plus grosses plaies ? // La boucherie que tu fais en cachette / pour cruelle qu'elle soit, ne compte guère / devant tout le sang qui, par fleuves, / inonde le monde si malheureux !... // Et malheureux et faux et plein d'orgueil / qui s'enivre de sang et le fait couler à torrents / avec l'excuse... de l'amour et de la liberté !... / Ne me fais pas dire ce que je ne veux pas dire ! // Mais, petite pie-grièche, mon pays / du sang n'en verse pas et ce n'est pas beau / que par ici toi, petit oiseau, / tu souilles de sang tes petites plumes grises ! // Va-t-en au loin dans un pays / où l'on se fait gloire de verser le sang... / et que je perde jusqu'au souvenir / de t'avoir vu ici à Saint-Martin ! // Les Moulins, 10 avril 1944

A u crovu marin

<i>Belu crovu-marin, t'ò vistu tambèn tū a San Martin, ma nun m'ò savüu di, sença pretëse de me 'ntrigà d'u fatu to ciù che nun fò, cuma diavu te trovavi ailì! Nun s'ì 'n aujelu d'u nostru paise e nun passi suvèn d'ümperaiçi: dunde vegnivi, u cou che min t'ò vistu sciù 'n scaëyu, a u pen d'u belvedere rundu? Gardavi l'urizunte ailagiù a u fundu, cuma despaisau e 'n pocu tristu, pressu d'a to' cumpagna o d'ün amigu. D'i toi, d'i mei, ghe n'è che nun resistu a ra cuvëa de virà ru mundu; d'äutri sun casalinghi, e se ligu a 'n parmu de terrén, a qatru fasce, a ru cantùn che ri à visti nasce: nun se deslògiu se nun sun sfurçai e, dunde van, restu despaisai. E tū, perchè te s'ì missu ün camin? È stà 'na bona o 'na marria stela che t'à menau aiçi, crovu-marin? Gardavi ün là, versu a Còrsega bela: te n'andavi ailagiù a fà u to niu? M'aiçi nun è u camin d'u to passage... Forsci ailagiù da u niu eri surtiu e s'ì vügnüu a fà ün pelegrinage aiçi sciù a tumba de Santa Devota, nostra patruna e to' cumpatriota? Te dijëvemu ailò cun me bon frai ch'era a custà de min. Ve s'ì virai cuma per ne responde: «Nun savi che l'age d'oru da 'n peçu è finiu... qandu re creatüre se parlavu tüte amighe üntra ële e se scialavu de laudà ünseme ra glòria de Diu!». E pœi d'ün voru francu s'ì partii,</i>	<div>5</div> <div>10</div> <div>15</div> <div>20</div> <div>25</div> <div>30</div> <div>35</div>
--	--

*cun dui cou d'ara, versu Burdighera;
e 'nt'ün mumëntu s'ı svanı ün giü
ün mezu a u cielu e â marina blü,
cuma svanisce ün søenu o 'na chimera!*

40

*I Murin, 25 de diçembre 1943
Giurnu d'u santu Natale*

Au cormoran. Mon beau corbeau de mer, / je t'ai vu toi aussi à Saint-Martin, / mais je n'ai pas su dire — sans prétendre / m'immiscer dans tes affaires plus / plus qu'il ne faut — / comment diable tu te trouvais là. / Tu n'es pas un oiseau de chez nous / et tu ne passes pas souvent par ici: / d'où venais-tu le jour où je t'ai vu / sur un rocher au pied du rond-point ? / Tu regardais l'horizon, tout au fond, / comme dépaysé et un peu triste / près de ta compagne ou d'un ami. / De tes semblables, comme des miens, il en est qui ne résistent pas / à l'envie de faire le tour du monde; / d'autres sont casaniers et s'attachent / à un empan de terrain, à un petit bout de campagne, / au petit coin qui les a vus naître : / ils ne se déplacent pas s'ils n'y sont pas contraints / et où qu'ils aillent ils restent dépaysés. / Et toi, pourquoi t'es-tu mis en route ? / Ce fut une bonne ou une mauvaise étoile / qui t'amena ici, corbeau de mer ? / Tu regardais là-bas, vers la Corse-la-belle: / t'en allais-tu là-bas faire ton nid ? / Mais ici ce n'est pas une étape de ton voyage... / Peut-être né là-bas / étais-tu venu ici en pèlerinage / sur la tombe de sainte Dévote, / notre patronne et ta compatriote ? / Nous te disions cela avec mon frère bien-aimé / qui était à coté de moi. Vous vous êtes tournés / vers nous comme pour nous répondre: « Ne savez-vous pas / que depuis longtemps est fini l'âge d'or / où toutes les créatures se parlaient entre elles / en amitié et se réjouissaient / de louer ensemble la gloire du Seigneur !... ». / Et puis, d'un vol décidé, vous êtes partis / de deux coups d'ailes, vers Bordighera ; / et en un instant vous vous êtes évanouis au loin, / entre la mer et le ciel bleu, / comme s'évanouit un rêve ou une chimère... // Les Moulins, 25 décembre 1943

A sperlùssura

*Piciùn cuchîn che sî ün d'i ciû beli,
forsci d'i ciû aleventi, d'i aujeli
de paise!... Cunùsciu qû tû sî,
ma te cunfessu che min nun so dî
cuma te ciami propi ün munegascu!* 5

*Te dan ben ciû d'ün nume ümperaicî,
sença parlâ d'üna meza duzëna
de stranumi vegnüi dâ cantilëna
che fai cuscî suvén sciû ë toe tre note
per üntrigâ ri pastri e ë paisanote!* 10

*Ma strelùssura sente u mentunascu,
testa nëgra, lardiera e sarraië
vegnu tambèn de fœra! E pœi ghe n'ë
che te ciamu ciciû o cicibî,
cîncia o cirribî... Ma ailî,* 15

*póveru min, s'arresta u me savé!
Qandu eru picenîn me favu crêde
che tû, o aujelëtu, savi tûtu.
M'u dijëva Maigrân sença se ride
e m'u credëvu e me ne stavu ciütu!* 20

*Ë capitau ch'ailâ sut'i aurivei
d'a Sarina, ün giügandu 'ntra fiyœi,
ó fau qarcosa che nun cunvegniva,
ëla m'à demandau ün pocu viva:
«Nostru Signù! Qû ë ch'à fau ailó?»,* 25

*e, per casu, ai respu: «Min ru so!
Min ru so, min ru so...». Achëla vota
te poi pensâ se me' maigrân Devota
ë stâ cuntenta e min murtificau!...*

*E te poi crêde che nun ó mancau
per dadabòn de te cunsiderâ
ün piciùn magu cun ru to cantâ
«Min ru so, min ru so!». Era graçiusu
d'ünmaginâ che tû, piciùn aujelu,
cuma 'n cuchîn, sürviyavi da scusu
u ben e u mà che favu suta u celu
tanti ri ündormii che ri aleventi.
Ma segundu ri pastri pruvенçau* 30 35

*tü nun sürviyi ren e te cuntenti
de ne dî ün passandu: «Tout sî sau,
tout sî sau, tout sî sau!...». Cuma dirëssa
ru libru de san Pietru se parlëssa...*

40

I Murin, zœgia 30 de dicembre 1943

La mésange charbonnière. Petit coquin qui es l'un des plus jolis, / peut-être l'un des plus hardis des oiseaux / de notre Pays !... Je te connais bien, / mais je confesse que je ne sais pas dire / comment on te nomme exactement en monégasque ! / Chez nous on te donne plusieurs noms, / sans parler d'une demi-douzaine / de surnoms qui dérivent de la ritournelle / que tu chantes si souvent sur tes trois notes / pour intriguer les bergers et les villageoises ! / Mais le plus commun de tes noms sent le mentonnais / et tête-noire, lardière, serrurière / viennent aussi du dehors ! Et puis certains / t'appellent *ciciù* ou *cicibi*, / *cincia* ou *cirribi*... Mais là, / hélas, s'arrête tout mon savoir... / Lorsque j'étais tout petit on me faisait croire / que toi, mésange charbonnière, tu savais tout. / Ma grand-mère me le disait sans rire / et je le croyais et je n'osais rien ajouter... / Il arriva qu'une fois, sous les oliviers / des Salines, en jouant entre enfants, / j'ai fait quelque chose que ne fallait pas faire / et ma grand-mère me demanda assez vivement : / « Seigneur ! Qui a fait cela ? », / et, par hasard, tu as répondu : « Je le sais, / je le sais, je le sais ! »... Cette fois-là / tu peux bien penser si ma grand-mère Dévote / s'est réjouie et si j'ai été confus... / Et tu peux être sûr que j'ai cru fermement / qu'il fallait te considérer / comme un petit sorcier avec ton / « Je sais tout, je sais tout !... ». C'était amusant / de penser que toi, petit oiseau, / comme un petit coquin, tu surveillais en cachette / le bien et le mal que faisaient sous le ciel / aussi bien les nigauds que les malins !... / Mais d'après les bergers de Provence / tu ne surveilles rien et tu te contentes / de nous dire en passant : « Tout se sait, / tout se sait, tout se sait !... ». Comme dirait / le livre de Saint Pierre s'il se mettait à parler... / Les Moulins, jeudi 30 décembre 1943

U parpayùn d'è Barre

*E finta tû, o me belu amighëtu,
de cou vegni a fà 'n viru a San Martin,
ardiu parpayùn d'è barre nûe,
che se issu ailasciù sciù è nève eterne!
Ailò vœ dî ch'ünsciù, ünt'è muntagne, 5
u zeru à fau petà o se stremà
tüt'è taranturëte che pitùli
ün rë çercandu da matìn a sëra.
Alura te ne vegni, amigu belu,
a ratunà aiçi ünturnu â Roca 10
che, tüt'ünghirlandà de carlevai,
sempre sciuria, d'estae e d'invernu,
se bagna langurusa ünt'a marina.
Te ghe salütu propi vurentera,
ma me pâ ün sœnu de te vëde aiçi, 15
min che te rescuntravu sempre ünschiù,
pressu d'u cielu, sciù è ciù àutre barre
de l'Argentera e d'a Maradia.
Sciù chële bele roche maestuse,
e magnifiche e fiere d'esse nûe, 20
tantu severe da nun vuré mancu
che se gh'agripe ün pülüchëtu d'erba,
tû, piciùn fulatùn mandau da Diu,
oh cuma te scialavi de purtà
üna nota d'amùr e d'alegrìa! 25
Ëri ün piciùn ren ünte r'inmensa
sultitüdine nostra ailasciù àutu,
ma tantu belu, e cuscì graçiusu,
da fà ünvidia a ra ciù bela sciura.
Min te gardavu e tû te semiyavi, 30
pusau a l'umbra, cuma 'na ratëta;
pœi, qandu t'ünciucavi de suriyu
e vibravi rë toe ariëte rosa
sciurie de bele perle nègre e russe,
te semiyavi ün püssügùn de çëne 35
che vurëssa aiçi e ailà cun de bülüghe.
Me semiyava che purtëssi a vita,
'na stissëta de gràçia e ün surrisu,*

sciù r'eterni culossi sulitari
che sença tũ nun pàrpitu giamai 40
e restu da-dabon de pèire fride.
E de cou ó sũntũu che ghe parlavi
cun ùn bisbiyu cuma d'amurusu,
ma tantu lingerètu e duçu e fin,
che ghe furèva r'inmensu silènçiu 45
per devinà u to cantu segretu!
Aiçi tambèn s'ì belu, o picenìn,
qandu ratuni a u bordu d'a me' Roca!
Fai unù a u to nume aiçi tambèn
contru rè barre d'u me San Martin: 50
vuroti propi cuma è parpayète
e ra bela curù d'è toe arète
pò fà ùnvidia a è ciù bele d'èle.
Ma tũ fai meyu ch'ùna parpayèta
che vive ùnt'i giardin e nun sa ride, 55
che bũve è sciure e nun sa cantà!
Tũ, amighètu, ai chèla vujèta
che nun só mancu dí cœ che semiya,
ma só che canta u so piciùn bisbiyu
cuma ùn ride che se sente apèna 60
o ùn surrisu apèna ciù marcau,
e ch'ailasciù, suvra i trei mila metri,
acumpagna ra graçia d'è toe are
per ralegrà de brichi spaventusi.
Aiçi... ra to' cançùn qũ ra pò sente? 65
Forsci nu' è mancu tantu ra marina
ùn baijüçandu apèna u pen d'è roche,
nin ra brijota ùn caressandu i pin,
che stuferèssu a to' vuje argentina...
ma àutra cosa streburisce l'ària! 70
Per sente u to surrisu picenìn
tũ ru sai prun, ghe fò ru gran silènçiu
d'ailasciù àutu, qandu nun fa ventu;
ghe fò u riflessu d'ùn cielu stelau
e d'ùn blũ fundu, suvra d'u suriyu; 75
fò iesse lonzi e fœra d'u mundu
ùnt'ùn parfũmu de serenità;
fò l'aria pũra, arèn de paradisu,
che ience e ience u cœ de qũ te scuta!...

Lunesdi, 3 de zenà 1944 a San Martin

Le grimpeur des Alpes. Et toi aussi, ô mon joli petit ami, / parfois tu viens faire un tour à Saint-Martin, / toi, hardi papillon des barres dénudées / qui se dressent là-haut au-dessus des neiges éternelles ! / Cela veut dire que là-haut dans les montagnes / le gel a fait périr ou se cacher / toutes les petites araignées que tu picores / en les cherchant du matin au soir. / Alors tu t'en viens, ô mon bel ami, / fureter ici, autour du Rocher / qui, tout enguirlandé de figuiers de Barbarie, / toujours fleuri, hiver comme été, / se baigne langoureusement dans la mer. / Je t'y salue bien volontiers / mais je crois rêver en te voyant ici, / moi qui te rencontrais toujours là-haut, / près du ciel, sur les plus hautes barres / de l'Argentera et de la Maledia. / Sur ces belles roches pleines de majesté / et magnifiques et fières d'être nues, / si sévères qu'elles ne veulent même pas / que le moindre brin d'herbe s'y agrippe, / toi, petit follet envoyé par Dieu, oh comme tu te réjouissais d'apporter / une note d'amour et d'allégresse ! / Tu étais un petit rien dans notre / immense solitude de là-haut, / mas si joli et si gracieux / à faire envie à la plus belle des fleurs. / Moi je te regardais et su ressemblais, / posé à l'ombre, à une petite souris ; / puis lorsque tu te grisais de soleil / et que tu faisais vibrer tes petites ailes roses, / fleuries de jolies perles noires et rouges, / tu ressemblais à une pincée de cendres / volant çà et là avec des étincelles. / Il me semblait que tu apportais la vie, / un petit peu de grâce et un sourire, / sur les éternels colosses solitaires / qui, sans toi, ne palpitent jamais / et demeurent véritablement des pierres froides. / Et parfois j'ai entendu que tu leur parlais / avec un gazouillis d'amoureux, mais si léger et doux et fin, / qu'il fallait l'immense silence / pour deviner ta chanson secrète ! / Ici aussi tu es beau, ô mon tout petit, / quand tu furètes au bord de mon Rocher ! / Ici aussi tu mérites bien ton nom, / contre les barres de mon Saint-Martin : / tu volètes vraiment comme les papillons, / et les belles couleurs de tes petites ailes / peuvent faire envie aux plus beaux de ceux-ci. / Mais tu fais mieux qu'un papillon / qui vit dans les jardins et ne sait pas rire, / qui s'enivre de fleurs et ne sais pas chanter ! / Toi, petit ami, tu as cette voix fluette / dont je ne pourrais pas dire à quoi elle ressemble, / mais je sais qu'elle chante son petit gazouillement / comme un rire que l'on perçoit à peine / ou un sourire à peine plus marqué / et qui là-haut, au-dessus des trois mille mètres, / accompagna la grâce de tes ailes / pour réjouir les pics effroyables. / Mais ici... ta chanson qui peut l'entendre ? / Peut-être ce n'est pas tant la mer / en effleurant de baisers le pied des rochers, / ni la brise légère en caressant les pins, / qui étoufferaient ta petite voix d'argent, / mais autre chose trouble l'air !... / Pour entendre ton petit sourire, / tu le sais bien, il faut le grand silence / de là-haut, quand il n'y a pas de vent ; / il faut le reflet d'un ciel étoilé / et d'un bleu profond, au-dessus du soleil ; / il faut être loin et en dehors du monde / dans un parfum de sérénité ; / il faut que cet air pur, qui est comme un haleine du Paradis, / remplisse et gonfle le cœur de ceux qui t'écoutent !... // Lundi, 3 janvier 1944 à Saint-Martin

Per u viciu

*Ma nun s' propri che ün aujelëtu,
piciùn viciotu?
Min me purëssa crëde che tû s'
r'incarnaciùn graçiusa d'ün amigu:
ün veyu amigu ch'era giardiné 5
d'u tempu de maigràn!
U veyu Filipin ava a passiùn
d'ë ræse, e tambén nun dava pàije
a i pügæyëti nègri, nin a i verdi,
che, me dijëva, se suçavu u sanghe 10
d'i soi beli ræsei.
E tû cada matin, a u fà d'u giurnu,
ün primavëra,
e finta dui, trei cou ünt'a giurnà,
vegni a fà r'inspeçiùn, cum'ëlu fava, 15
au ræsé giancu suta u me barcùn.
Purëssa ben, se væyu, spurghignà
u me ræsé cun qarche drugaria
e destrüge a semënça d'i pügæyi
m'alura adiu, me bel'aujelëtu, 20
alura adiu ra to' culaçiùn!
S' prun aspertu e nun starëssi gaire
a ne retruvà 'n'äutra ün äutru lægu
ma de nun ciù te vëde, viciu belu,
me langherëssa u cæ! 25*

I Murin, 21 de marçu 1945

Pour le pouillot. Mais n'es-tu vraiment qu'un oiselet / petit pouillot? / Je pourrais croire que tu es / la gracieuse réincarnation d'un ami : / un vieil ami qui était jardinier / au temps de ma grand-mère ! / Le vieux « philippin » avait la passion des roses, aussi ne laissait-il pas de paix / aux petits pucerons noirs, ou verts, / qui, me disait-il, suçaient le sang / de ses jolis rosiers. / Et toi, chaque matin à la pointe du jour, / au printemps, / et même deux et trois fois par jour, / tu viens, comme il le faisait lui-même, passer l'inspection / du rosier blanc, sous ma fenêtre. / Je pourrais bien, si je voulais, asperger / mon rosier de quelque drogue / et détruire l'engeance des pucerons, / mais alors adieu, mon beau petit oiseau, / alors, adieu ton déjeuner ! / Tu es très débrouillard et tu ne tarderais pas / à en retrouver un autre ailleurs / mais, mon beau pouillot, je languirais / de ne plus te voir! // Les Moulins, le 21 mars 1945

NOTES LINGUISTIQUES SUR LES POÈMES

par STEFANO LUSITO

Prefaçiùn per u libru d'i aujeli. 6-7. *che me sice sautau ünt'a çervela / u grilu, a babarota o a zigurela* : les noms des trois animaux mentionnés ici (*grilu* 'grillon' < GRYLLUS 'id.' REW 3900, *babarota* 'cafard' et *zigurela* 'girelle', espèce de poisson) semblent avoir le sens de 'idée bizarre', comme c'est le cas pour le mot *grilu* dans les dialectes ligures et pour son équivalent *grillo* en italien. Selon le FEW (I : 245a) le terme *babarota* renverrait au latin BARBA 'barbe' REW 944.1, alors que pour le LEI (IV : 65,5), il est à rattacher à une racine pré-latine **bab(b)-*/**pap-* liée, entre autres, à l'idée de 'laideur'. Pour une analyse étymologique approfondie du terme *zigurela* (peut-être un croisement entre GYRĀRE et *JOCURELLĀRE, fréquentatif de JÖCŪLĀRE 'jouer', 's'amuser' REW 4586), voir LUSITO (2024 : 127). **14.** *d'ümperaicì* 'de par ici' : forme lexicale calquée sur le français, inconnue aux restants parlers ligures. **15.** *ride* 'rire' : le terme monégasque ne peut pas provenir directement du latin RĪDERE REW 7302.2, mais représente une forme italianisante ou en tout cas savante, comme le montre la conservation de la consonne dentale intervocalique. La quasi-totalité des parlers ligures ont *rie* (VPL III : 83), qui est la forme que l'on attendrait également en monégasque. **16.** *é meyu ün pocu che dui ren* : proverbe monégasque dont la traduction est présentée par le poète lui-même. **18-20.** « Pardonne-moi aussi si, en parlant des oiseaux, j'ai touché une touche qui t'a égratigné ! ». Le verbe *grafignà* 'griffer', 'égratigner', répandu partout dans la région ligure également dans la variante *granfignà* (VPL II : 81), a une étymologie discutée (PETRACCO SICARDI 2002 : 54) : selon le REW, il est à rattacher au latin GRAPHIUM 'égratignure', 'griffure' REW 3847), lui-même d'origine grecque ; PLOMTEUX (1975 : 401), quant à lui, préfère le faire remonter au nordique *krafla*, se basant sur le FEW (XVI : 352a).

U buschëtu de San Martin. *San Martin* est un lieu-dit désignant la zone au sud-ouest du Rocher et dérivant d'une chapelle du même nom, aujourd'hui détruite (MOLLO 2000 : 14). **15.** *giüstu per ghe brüjaghe ciancianîn* : à noter la répétition pléonastique de la particule adverbiale *ghe* à valeur locative (avant l'infinitif verbal et agglutiné à ce dernier), assez fréquente dans les écrits de Notari. **23.** *ünt'u me viru* 'autour de moi' : *viru* dérive du verbe *virá* 'vire', à son tour du français selon PETRACCO SICARDI (2002 : 138, qui propose un croisement entre GYRĀRE et VIBRĀRE ou VĒRTĒRE ; il s'agit de toutes façons d'une voix très répandue dans l'aire romane, surtout dans le langage maritime et de la navigation ; cfr. REW 9300). **26.** *rigau* 'rouge-gorge' : il s'agit d'un emprunt au provençal (TDF II : 792), apparemment

inconnu des dialectes ligures et lui-même d'étymologie obscure (*FEW* XXI : 232a).

31. *petulín* 'fruits du lentisque' : terme dont l'étymologie n'est pas claire, mais qui est manifestement lié à des formes du type *petaçu*, diversement répandues en Ligurie pour désigner la partie interne de la citrouille, contenant les graines (*VPL* III : 45).

44. *æyu cūgu* 'œil fermé' : le verbe *cūgá* est manifestement apparenté à la forme *ciügà* des dialectes intéméliens, elle-même issue de *CLŪ(DI)CĀRE 'fermer' *REW* 1997a ; il est cependant difficile de justifier le caractère vélaire de la consonne initiale.

54. *barmaçe* 'caverne' : d'un thème prélatin *barma* signifiant 'grotte' ; comme le précise le *LEI* (IV : 910-913), qui offre un large éventail de continuateurs dans les dialectes italiens du nord, le mot est attesté – en tant qu'appellation et nom de lieu – dans une zone qui s'étend de la Catalogne à la Wallonie et à l'Italie du Nord et comprend également la Suisse alémanique et l'Allemagne du Sud.

59. *barcùn* 'balcon' : en monégasque, le nom (germ. *balko* 'poutre' *REW* 907) conserve le sens qu'il a dans la plupart des langues romanes, tandis que dans le reste de l'aire linguistique ligure, il a pris le sens de 'fenêtre' (PETRACCO SICARDI 2002 : 14-15).

63. *breçu* : le verbe *breçá* 'bercer' (dérivé de *breçu* 'berceau' < BRETĪUM 'panier' *REW* 1052a) est inconnu dans l'aire ligure ; en monégasque, il s'agit d'un emprunt au provençal (SCARSI 1993 : 53).

65. *ride* : troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *ride* 'rire'. Le verbe ne peut pas provenir directement du latin RĪDERE 7302.2 *REW*, mais représente une forme italianisante ou en tout cas savante, comme le montre la conservation de la consonne dentale intervocalique. La quasi-totalité des parlers ligures ont *rie* (*VPL* III : 83), qui est la forme que l'on attendrait également en monégasque.

66. *pule de marina* 'mouettes' : mot-à-mot, ça résulte en 'poules de mer'.

U viciu re (l'aujelētu d'u Bambín). Étant donné sa présence très rare dans la région ligure, le nom de l'oiseau – également utilisé à Menton (CASERIO et BARBERIS 2006 : 222) – semble à rattacher au provençal *vichou* (*TDF* II : 1116, dont l'étymologie est obscure, *FEW* XXI : 234a), bien que des formes similaires soient présentes dans une grande partie de l'Italie du Nord. À ce sujet, voir la note introductive au poème *Per u viciu*.

1. *maigrán* 'grand-mère' : < niç. *mai-grand* (*FEW* VI/1 : 471a) ; en monégasque, le terme coexiste avec la forme *màire-gran* (FROLLA 1963 : 183), elle-même issue du niçois (les parlers ligures, surtout occidentales, ont *màire grande*, *VPL* II : 141).

3. *amandurera* 'amandier' : le terme est enregistré par FROLLA (1963 : 13) dans sa forme masculine.

6. *barbijin* : selon le *LEI* (IV : 1308,13), le terme est à rattacher au latin BARBĪTIUM 'barbe' *REW* 948, dont dérive également le terme *barbiji* 'moustaches'. En effet, la tête de l'oiseau est bordée d'un fin plumage noir, ressemblant aux pattes d'un être humain.

16, 17. en monégasque, le terme *bambín* (d'un thème **bamb-* 'mouvement oscillatoire régulier', *LEI* VI : 1084) peut désigner soit un enfant en bas âge, soit (par antonomase) l'enfant Jésus. Cependant, dans de nombreux dialectes ligures (comme le génois), le terme n'a été

conservé que pour le second sens, tandis que le premier est exprimé par des substantifs proches du monégasque *fiyô* (< FĪLĪŌLUS ‘petit fils’, ‘enfant’ REW 3302). **50.** *cuchin* : à rapprocher du français *coquet*, lui-même issu de *coq* (FEW XXII/1 : 145b). **70.** *paura* ‘peur’ : emprunt à l’italien ; cfr. vintimillois *pùira* < *PAVŌREA ‘id.’ 6315 REW. **73-75.** Le poète semble faire référence à un proverbe monégasque dont il n’existe apparemment aucune trace écrite dans les répertoires lexicographiques. **77.** *rapelà* : emprunt au français *rappeler* ou au provençal *rapelà*, inconnu des dialectes ligures (qui ont *regurdà* < RĒCŌRDĀRE REW 7129). **83-84.** En réalité, le nom évoqué par le poète est absent des répertoires lexicographiques ligures (voir VPL *Uccelli* pour un aperçu général sur les noms des oiseaux). En génois, le nom le plus courant pour le roitelet huppé est *tésta d’ôu* « tête d’or » (OLIVIERI 1851 : 506).

U russignolu d’i Rampà. Le terme *russignolu* représente une adaptation phonétique du provençal *rosinhol* ; le terme courant dans les dialectes ligures est *ruscignœ* (VPL *Uccelli* : 95-96). **1.** *aieri* ‘hier’ : AD + HĒRI ‘id.’ REW 4115a ; des formes analogues, c’est-à-dire avec la prothèse de AD, sont répandues à la périphérie de la Ligurie (Ventimiglia a *aiéiri*, Pignone et La Spezia *aièi*), tandis que dans la plupart des variétés ligures côtières, on trouve des formes avec prothèse de [v]- (cfr. génois *vêi*), à des fins euphoniques (VPL IV : 50-51). **6.** *baragnaçu* : < prov. *baragnas*, *baragnasso* (TDF I : 221), mot d’origine incertaine, mais très probablement à rapprocher de l’espagnol *maraña* ‘enchevêtrement’ (peut-être d’origine pre-romaine d’après COROMINAS 1987³ : 381). Des mots liés à la même racine semblent répandus dans les régions gallo-romaine et ibéro-romane. **15.** *babulu* : d’une racine *bab-* liée, entre autres, au sens de ‘bête’, ‘stupide’ (LEI IV : 49-58). En Ligurie, le terme désigne également différents types d’insectes (VPL I : 40 ; c’est l’une des significations de la même racine, selon le LEI) ; une cartographie détaillée des significations du terme dans la région ligure reste toutefois à réaliser. **24.** *redruviyà* ‘réveiller’ : RE- + DES- + *VĪĠĪLĀRE (cfr. REW 9326). Dans les dialectes ligures, il s’agit d’un type lexical absolument marginal ; dans presque toute la Ligurie, on trouve des continuateurs du latin *DĒĒXCĪTĀRE REW 2515), ce qui amène ARVEILLER (1967 : 171) à supposer qu’il pourrait constituer un emprunt aux dialectes niçois-provençaux (cfr. niç. *reveià*, CASTELLANA 1952 : 224). **31.** *aspressi* : emprunt au français *exprès*, étranger aux dialectes ligures (qui ont *aposta*). **32.** *ra durù* : le mot en monégasque est féminin par attraction du français (*la douleur*) ; dans les dialectes ligures, il est masculin (*u durù*), conformément à l’étymologie latine (< DŌLOR REW 2724).

L’aujelu büscætu-minelu. Le texte du poème rappelle probablement une comptine enfantine, comme l’attestent certaines variantes du même texte en Ligurie (SOLINAS DONGHI 1974 : 82-84 ; SCHMUCKHER 1989 : 296-297 ; NEILL 2001 : 116). Le mot *minelu* est une variante phonétique de *binelu* ‘jumeau’ (< BINĪ ‘les deux’ + *-elu* ;

PETRACCO SICARDI 2002 : 17). Le passage [b] > [m] au début de mot dans les dialectes ligures n'est pas rare, bien que le mot *binelu* soit inconnu au monégasque (qui utilise en revanche le provençalisme *bessún*).

Ė pernije d'a Testa de Can. Dans le poème, le toponyme est graphié « Testa de Cam », conformément à l'étymologie présumée du nom du lieu lui-même (« Testa de Camp », c'est-à-dire 'tête de champ' dans le parler provençal local ; MOLLO 2000 : 24). **3.** *cascarelá* 'caqueter' : terme de probable origine phono-symbolique. **8,** **13.** *busticá* '(se) bouger' : croisement entre le latin tardif FŪSTĠĠĠĠĠĠ 'frapper à coups de bâton' REW 3617 et BURDICĠĠĠĠ 'fouiller' (PETRACCO SICARDI 2002 : 22). **16.** *fi d'a schina* 'colonne vertébrale' : littéralem. 'fil du dos'. **17.** *a nostra Sarina* : lieu-dit de Monaco, dans l'actuelle quartier du Jardin exotique (MOLLO 2000 : 21). **33.** *væya* : la forme verbale correcte en monégasque est *væye* (troisième personne du singulier du subjonctif de *vuré*), mais la terminaison est ici déterminée par la rime ; comme aux vers 73-74, il semble que l'on fasse référence au proverbe italien « non casca foglia che Dio non voglia ». **40, 61, 65.** *maigrán* 'grand-mère' : < niç. *mai-grand* (FEW VI/1 : 471a) ; en monégasque, le terme coexiste avec la forme *màire-gran* (FROLLA 1963 : 183), elle-même issue du niçois (les parlers ligures, surtout occidentales, ont *màire grande*, VPL II : 141). **56.** *aspirá* 'attendre' : < prov. *esperar*, niç. *asperar* ; le terme indigène est *aspetà* ou *spetà* (FROLLA 1963 : 23; ARVEILLER 1967 : 153; < ASPĖCTĠĠĠĠ 'id.' REW 3039).

Ė pernije de BautüĠán. *BautüĠán* est une localité de Monaco, située entre les Révoires et la Tête de Chien, dont l'étymologie n'a pas été précisée jusqu'à présent (MOLLO 2000 : 20). **27.** *mezana* : < MĖDIANUS REW 5452. **48.** *maigrán* 'grand-mère' : < niç. *mai-grand* (FEW VI/1 : 471a) ; en monégasque, le terme coexiste avec la forme *màire-gran* (FROLLA 1963 : 183), elle-même issue du niçois (les parlers ligures, surtout occidentales, ont *màire grande*, VPL II : 141). **55.** *ch'ailó nun te stune!* : *stuná* 'étonner' dérive de *EXTŌNĠĠĠĠ REW 3092, comme son correspondant étymologique français ; ce type lexical est toutefois apparemment inconnu en Ligurie. Il s'agit en effet d'un type lexical limité essentiellement à l'aire gallo-romane, bien qu'il présente également quelques affleurements dans le nord de l'Italie (FEW III : 329b-330b).

A ün canari sulitari. Ce poème avait déjà été publié, sans modifications, dans le recueil *Bülüghe munegasche* paru en 1941. **14.** *carrüĠiu* 'rue', 'rouelle' : < *QUADRUVIUM 'carrefour', avec influence de (VIA) CARRARIA (TOSO 2015 : 100-101). Mot répandu dans tous les dialectes ligures et qui, par leur influence, est passé dans certaines variétés voisines, ainsi que dans plusieurs dialectes corses et sardes.

A ra lódura. 1a. *scivuru* ‘sifflement’ : dérivé de *scivurá* ‘siffler’ < SĪBĪLĀRE REW 7890.1 (cfr. vv. 6-7). **1b.** *cou* : emprunt au provençal inconnu des dialectes ligures, qui possèdent uniquement le terme *curpu* dans cette acception. **5-6.** *scivora*, *scivurandu* : voir commentaire au v. 1a. **16.** *tumbà* ‘tomber’ : il s’agit de la forme provençale, également partagée par le mentonnais ; les dialectes ligures, en revanche, utilisent généralement des formes telles que *caze* ou *cage*, qui est un développement aberrant de CADĒRE, CADĒRE REW 1451 (SCARSI 1993 : 45-46). **19.** *suriyu* ‘soleil’ : forme orientée vers le français et le provençal (< SŌLĪCŪLUS) ; les dialectes ligures ont *sù* < SŌL ‘id.’ REW 8059, qui représente apparemment la forme autrefois également commune au monégasque (ARVEILLER 1967 : 230).

Ūn àutru sunētu per a lódura. 3. *ra to’ ciana cuscí bela* : une note manuscrite indique qu’il s’agit du plateau des Spélugues, dans l’actuel quartier de Monte-Carlo. **12.** *ience* : troisième personne du singulier du présent de l’indicatif du verbe *ience* ‘remplir’ < ĪMLĒRE REW 4310 avec passage de l’infinitif à la conjugaison en -ĒRE et ouverture de la voyelle initiale en diphtongue, causée, selon ARVEILLER (1967 : 232), par une nasalisation incomplète.

Ūn sunētu per a cardelina. 5. *fūmela* : < FĒMĒLLA ‘id.’ REW 3238, avec modification du timbre vocalique due à la présence de la consonne labiodentale. **7.** *gaiurae* ‘tachetées’, ‘bigarrées’ : niç. *gaiurae* ‘tachetées’, ‘bigarrées’ : niç. *gaioulat* ‘id.’ (EYNAUDI et CAPPATTI 2009 : 423), à son tour du prov. *gai* (< got. *gâheis* ‘impétueux’ FEW 16 : 6b-9b).

Prédica franciscana. 10. *aigayu* : < *AQUACULU(M). Type linguistique d’aire provençale, mais également répandu dans la Ligurie intérimélienne (généralement dans la forme féminine *aigàglia* : VPL I : 12). Voir aussi ARVEILLER (1967 : 201).

Diana campagnola. 2. *dreviyu* : < DES- + *VĪĠĪLĀRE (cfr. REW 9326). Dans les dialectes ligures, il s’agit d’un type lexical absolument marginal ; dans presque toute la Ligurie, on trouve des continuateurs du latin *DĒĒXCĪTĀRE REW 2515), ce qui amène ARVEILLER (1967 : 171) à supposer qu’il pourrait constituer un emprunt aux dialectes niçois-provençaux (cfr. niç. *reveià*, CASTELLANA 1952 : 224). **9.** *scivora* : *scivurá* ‘siffler’ < SĪBĪLĀRE REW 7890.1. **12.** *sciarati* ‘embarras’ : dérivé de *sciaratà* ‘chahuter’, ‘bousculer’, ‘mettre le désordre’ < *EXHALATTĀRE pour EXHALĀRE ‘expirer’ REW 3011 (PETRACCO SICARDI 2002 : 107). **19, 22.** *fenestra* ‘fenêtre’ : < FĒNĒSTRA ‘id.’ REW 3242. Type lexical répandu dans plusieurs endroits de la Ligurie (VPL II : 38), où il est cependant largement minoritaire par rapport à *barcùn* (< germ. *balkō* REW 907). **21.** *cuchin* : à rapprocher du français *coquet*, lui-même issu de *coq* (FEW 22/1 : 145b).

Per ün cū-giancu de niu. 3. te strēmi : *se strēmā* ‘se retirer’, ‘se cacher’ < *EXTREMĀRE REW 3101 (AZARETTI 1982² : 282 ; PETRACCO SICARDI 2002 : 121). Type lexical répandu dans les dialectes provençaux, en niçois et dans les dialectes intéméliens au moins jusqu’à San Remo sur la côte (ARVEILLER 1967 : 211 ; VPL III : 187). **5. crentusa ‘craintive’ : < niç. *crentousa* (CASTELLANA 1952 : 70). Type lexical inconnu aux dialectes ligures. Des formes telles que *cregne* (dans les dialectes provençaux) ou *craindre* (en français) sont répandues dans toute l’aire gallo-romane (FEW 13/2 : 238b-240a) et son issue, d’après le TLFi (s.v. *craindre*), « du lat. class. TRĒMĒRE ‘trembler’ d’où ‘trembler de peur devant quelque chose, redouter, craindre’, altéré en gallo-roman sous une forme *CREMERE par croisement avec un rad. celtique *crit- postulé par le bret. *kridien* ». **7. paurusëta** : < PAVÖRE REW 6314 + -usu + suffixe -ĪTTA. Il s’agit de la forme lexicale également répandue à Menton et dans d’autres dialectes intéméliens alpins, tandis que Vintimille et le ligure commun ont des formes telles que *puirusu* < PAVÖREA REW 6315 + -usu. À ce sujet, voir SCARSI (1993 : 98-99). **14. tëntu** ‘toit’ : < TĒCTUM REW 8609, avec épenthèse de -n-, comme dans plusieurs dialectes de la Ligurie occidentale (VPL IV : 17-18). **24. t’aspëru** : *aspirà* (ou *aspërà*) : < prov. *esperar*, niç. *asperar* ; le terme indigène est *aspetà* ou *spetà* (FROLLA 1963 : 23 ; ARVEILLER 1967 : 153 ; ASPĒCTĀRE ‘id.’ REW 3039). **27. rë saverai üsare** : à noter la répétition du pronom à fonction d’objet direct.**

Ē ründure. 5. ruyu ‘jet d’eau’, ‘jaillissement’ : < RI(V)UC(U)LU(M) ‘ruisseau’ (cfr. RĪVUS ‘id.’ REW 7341.1) d’après AZARETTI (1982² : 92). **7. sghiu** : des formes lexicales analogues au monégasque (et au ligure occidental) *sghia* ‘glisser’ sont répandues, avec différentes variantes, dans une grande partie de l’Italie du Nord-Ouest, en Provence et en Catalogne. Étymologie débattue : selon FLECHIA (1885 : 392), le terme est d’origine germanique et devrait être rattaché (comme déjà l’avait suggéré MUSSAFIA 1873 : 106) au francique *kegil* ‘rouleau’ REW 4686 ou au gothique *skilla ‘cloche’ REW 7792 ; le sens du terme serait passé de ‘balancement de la cloche’ à ‘glissade’. PETRACCO SICARDI (2002 : 112), quant à elle, estime qu’il s’agit plus simplement d’un terme d’origine onomatopéique. **10. cúbie** : *cúbia* ‘copule’, ‘paire’ < CŌPŪLA ‘id.’ REW 2209, mais il s’agit d’une formation demi-savante (le résultat régulier serait *cúgia ; PETRACCO SICARDI 2002 : 31). **11. caganci** ‘derniers nés’, ‘benjamins de la famille’ : < niç. *caganchou* (CASTELLANA 1952 : 40). Le mot indigène monégasque, commun à tous les dialectes ligures est *caganü*, c’est-à-dire « qui chie dans le nid » (FROLLA 1963 : 51). Voir le FEW II : 19b pour la diffusion des formes similaires dans l’aire gallo-romane. **18. ghida** : *ghidà* ‘guier’ (< got. *wīda ‘chef’, ‘guide’, ‘condottière’ REW 9528) est un terme demi-savante, comme en témoigne le maintien de la consonne dentale intervocalique ; l’ancien génois, et probablement tous les dialectes ligures, avaient *ghia* (graphié *guia* dans les textes du Moyen-Âge ; VLSB : 524, 526, 556). **21. berçu** : le verbe *berçà* ‘bercer’(aussi

breçà, avec métathèse), dérivé de *breçu* ‘berceau’ < BRETIUM ‘panier’ REW 1052a, est inconnu dans l’aire ligure ; en monégasque, il s’agit d’un emprunt au provençal (SCARSI 1993 : 53)

Oh, issa! **3.** *aspettu* : ‘rusé’, ‘astucieux’ < EXPERTUS ‘expert’ REW 3046 avec changement de préfixe (AD- en lieu de EX- ; PETRACCO SICARDI 2002: 11). **5, 8.** *tèntu* ‘toit’, *strèntu* ‘étroit’ : < TECTUM REW 8609, < STRICTUS REW 8305 ; l’épenthèse de -n- dans des mots qui présentaient le nexus -CT- dans leur forme latine d’origine se retrouve également dans plusieurs parlers de la Ligurie occidentale (voir par exemple les termes correspondants dans le VPL III : 187-188 ; IV : 17-18). **10.** *ve issave* : à noter la répétition du pronom à fonction d’objet direct. **12.** *ve n’andave* : à noter la répétition du pronom à fonction d’objet direct.

I sbirri. **1, 3.** *àrime* ‘âmes’ : l’altération de [-n]- intervocalique en [-ɹ]-, qui concerne en monégasque le substantif *àrima* ‘âme’, est typique des dialectes intéméliens alpins, surtout de la haute vallée de la Nervia (MERLO 1938 : 53-57, VAN DEN BERG 1983 : 64). Comme le souligne PETRACCO SICARDI (1989 : 35-36), en dehors de cette zone, le phénomène se limite, toujours dans l’aire intémélienne, aux mots qui comportent une autre consonne nasale, tels que les successeurs de ANĪMA REW 475, ANĪMAL REW 467 et FĒMĪNA REW 4323. **2.** *sbirri* : terme utilisé presque dans la Ligurie entière pour désigner des différents types d’hirondelles (VPL Uccelli 96) ; < BĪRRUS ‘rouge’ REW 1117. **21.** *mussiyui* ‘mouchérons’ : en raison de la forme phonétique du terme, il n’est pas facile d’établir un rapport entre *mussiyùn* ‘moucheron’ et *muschiyùn* ‘petite mouche’ (ce dernier étant probablement entré en monégasque par le provençal), qui dérive évidemment de *musca* ‘mouche’ (< MŪSCA REW 5766). **22.** *papatàiji* ‘cousins’, ‘espèce de moustique’ : composé de *papà* (< PAPPĀRE REW 6214) e *tàije* (< TACĒRE REW 8517) ; appelé ainsi parce que leur vol est particulièrement silencieux. **29.** *acubià* ‘accoupler’, ‘coupler’ : dérivé de *cùbia* ‘copule’, ‘paire’ < CŌPŪLA REW 2209, mais il s’agit d’une formation demi-savante (le résultat régulier serait **cùgia* ; PETRACCO SICARDI 2002 : 31). **30.** *nun me stuna* : *stunà* ‘étonner’ dérive de *EXTŌNĀRE REW 3092, comme son correspondant étymologique français ; ce type lexical est toutefois apparemment inconnu en Ligurie. Il s’agit en effet d’un type lexical limité essentiellement à l’aire gallo-romane, bien qu’il présente également quelques affleurements dans le nord de l’Italie (FEW III : 329b-330b). **38.** *drœve* ‘ouvrir’ : forme issue d’une contamination entre APĒRĪRE ‘ouvrir’ REW 515 et ÖPĒRĪRE ‘fermer’. Dans l’aire ligure, cette forme s’oppose à *arvi* (< APĒRĪRE), répandue surtout dans le centre de la région ; pour la destruction des deux types, voir le VPL (I : 29 ; II : 23). **40.** *cuvëa* ‘envie’ : selon PETRACCO SICARDI (2022 : 33), il s’agit d’une rétroformation de l’adjectif *cuveusu* ‘qui a envie de quelque chose’, ‘désireux’ (< CŪPĪDUS ‘id.’ REW 2407), courant dans plusieurs dialectes ligures. Le terme est de diffusion pan-ligure, mais dans en génois, il a été

remplacé par son évolution *cuè*. Quant à l'évolution de la voix dans les dialectes ligures, voir TOSO (2004 : 522 ; 2015 : 113-114). **43.** *maigràn* 'grand-mère' : < niç. *mai-grand* (FEW VI/1 : 471a) ; en monégasque, le terme coexiste avec la forme *mà ire-gran* (FROLLA 1963 : 183), elle-même issue du niçois (les parlers ligures, surtout occidentales, ont *màire grande*, VPL II : 141). **45.** *cadeu* : prov. et niç. *cadeu* < CATÉLLUS 'chiot' REW 1743, FEW II : 496a. Pour FROLLA (1963 : 50), le terme a le même sens qu'en provençal, mais Notari l'utilise évidemment pour désigner les oiseaux nouveau-nés. Des termes dérivés de la même base latine semblent être absents en Ligurie. **52.** *paura* 'peur' : emprunt à l'italien ; cfr. vintimillois *pùira* < *PAVŌREA 'id.' 6315 REW.

U barbairœ. < BARBA 'barbe' REW 944 + -ĀLIA- (avec épenthèse de -[j]-) + suffixe diminutif -ŌLU. **11.** *Signau* : toponyme historique, aujourd'hui présent dans la mémoire de quelques personnes âgées, qui désigne le rocher qui surplombe le Jardin exotique. **12.** *a Grûa* : une des falaises de Monaco-Ville ; appelé ainsi parce que « en 1710 le prince Antoine I^{er} y fit installer une grue destinée, en cas de siège, au ravitaillement du Rocher par voie de mer » (MOLLO 2000 : 15).

U franghelu. < FRINGUÏLLA 'id.' REW 3516 avec passage au masculin et modification de la voyelle initiale, comme c'est le cas dans de nombreuses variétés linguistiques du nord de l'Italie et dans de nombreux dialectes ligures (VPL Uccelli : 61-62). **2.** *ümperailì* 'par là' : forme apparemment générée par analogie avec *umperaici* ; toutes deux sont inconnues dans les autres dialectes ligures. **8.** *fàscia* : le terme désigne les terrasses agricoles typiques des zones collinaires et montagneuses de la Ligurie. **5.** *de cou* 'parfois' : *cou* < CAPUT 'tête', 'fin' REW 1668 est un emprunt au provençal, inconnu des dialectes ligures, qui utilisent *vota* ou, plus rarement, *viàgiu* (SCARSI 1993 : 108). **6.** *se prumenà* : emprunt au français *se promener*, inconnu des autres dialectes ligures (qui ont *passagià*, *passagià*). **10.** *s'apressà* 's'approcher' : emprunt au niçois *s'apressà* (CASTELLANA 1947 : 24). **11.** *che nun bùgia* : le verbe *bugià* 'bouger', répandu en Ligurie uniquement dans les dialectes occidentaux à partir d'Imperia et de Pieve di Teco (mais aussi commun dans le Piémont et dans certaines parties de la Lombardie), est un emprunt au français, où il continue le latin BŪLLĪCĀRE 'bouillir' REW 1388 (VPL I : 71 ; PETRACCO SICARDI 2002 : 21).

L'aujelëtu d'u fridu. 'L'oiselet du froid', selon une traduction mot-à-mot. **6.** *brundiye* 'brindilles' : le mot, répandu en Ligurie apparemment dans les seuls dialectes occidentaux (du moins selon les informations contenues dans VPL I : 66, peut-être non exhaustives), est rattaché par le LEI (IV : 1650) à un thème **brund-* lié au sens de 'branchages'. En tout cas, le thème a des continuateurs dans une grande partie de l'Italie du Nord, ainsi que dans le domaine gallo-roman (FEW III : 817a-819a). **7.** *ientra* : troisième personne du singulier de l'indicatif présent du verbe *ientrà* 'entrer'

< ĪNTRĀRE ‘id.’ REW 4511, avec diphtongaison de la consonne initiale provoquée, selon ARVEILLER (1967 : 232), par une nasalisation incomplète, à l’instar d’autres verbes analogues (comme *ience* < ĪMLĒRE REW 4310). **9.** *petusa* : emprunt au provençal *petouso* (TDF II : 561), inconnu aux parlers ligures. En Ligurie, d’ailleurs, le même oiseau est connu populairement sous une grande variété de noms (VPL Uccelli : 127, s.v. *scricciolo*). **12.** *cadûn se strêma* : *se strêmá* ‘se retirer’, ‘se cacher’ < *EXTRĒMĀRE REW 3101 (AZARETTI 1982² : 282 ; PETRACCO SICARDI 2002 : 121). Type lexical répandu dans les dialectes provençaux, en niçois et dans les dialectes intéméliens au moins jusqu’à San Remo sur la côte (ARVEILLER 1967 : 211 ; VPL III : 187). **14.** *dūsciûn* ‘aucun’ (mais aussi ‘personne’, utilisé en fonction pronominal) : de *nisciûn* (forme commune à tous les dialectes ligures) < NE ĪPSE ŪNUS REW 5883, avec dissimilation consonantique. **21.** *ride* : le terme monégasque ne peut pas provenir directement du latin RĪDĒRE 7302.2 REW, mais représente une forme italianisante ou en tout cas savante, comme le montre la conservation de la consonne dentale intervocalique. La quasi-totalité des parlers ligures ont *rie* (VPL III : 83), qui est la forme que l’on attendrait également en monégasque. **22-24.** L’auteur mentionne plusieurs noms dialectaux de l’espèce à laquelle le poème est consacré. Les deux derniers sont originaires de la Lombardie et du Piémont, comme le précise Notari lui-même sur la page de titre dactylographiée qui introduit la pièce.

Per a büscarla. La dénomination monégasque semble faire écho à celle provençale et est apparemment inconnue en Ligurie ; pour les formes ligures, voir VPL (Uccelli : 123, s.v. *occhiocotto*). **6, 16, 22.** *zerbi* ‘friches’ : terme également répandu dans d’autres régions du nord de l’Italie, en Toscane et en Provence (aussi en tant que substantif) avec une étymologie particulièrement discutée, pour laquelle des origines celtiques (**gerwa* ‘pré’), germaniques (**garbe-*) ou un thème pré-latin (**gherba*) ont été évoqués ; pour plus de détails, voir PETRACCO SICARDI (2002 : 114) et Toso (2015 : 264-265). **8.** *desgurdié* : avec le sens de ‘intelligent’, ‘rusé’, cet adjectif semble être répandu, en Ligurie, surtout dans la partie occidentale de la région (VPL II : 14-15). Du participe passé de *desgurdî* ‘dégourdir’ (FROLLA 1963 : 105), < préfixe DIS- + GŪRDUS REW 3920 ‘gourde’. **17.** *i camín de San Martín* : lieu-dit désignant la zone au sud-ouest du Rocher et dérivant d’une chapelle du même nom, aujourd’hui détruite (MOLLO 2000 : 14).

A u turdu. 4. *cügandu* : le verbe *cügá* est manifestement apparenté à la forme *ciügà* des dialectes intéméliens, elle-même issue de *CLŪ(DI)CĀRE ‘fermer’ REW 1997a ; il est cependant difficile de justifier le caractère vélaire de la consonne initiale. **20.** *qû pó dime* : à noter la position du pronom clitique datif, agglutiné à l’infinitif verbal (comme dans le reste des dialectes ligures) et non situé avant lui, comme c’est le plus souvent le cas en monégasque de façon similaire au français. Pour une discussion à ce sujet, voir LUSITO (2025 : 46-48). **22.** *búgiu* : le verbe *bugià* ‘bouger’,

répandu en Ligurie uniquement dans les dialectes occidentaux à partir d'Imperia et de Pieve di Teco (mais aussi commun dans le Piémont et dans certaines parties de la Lombardie), est un emprunt au français, où il continue le latin BŪLLĪCĀRE REW 1388 'bouillir' (VPL I : 71 ; PETRACCO SICARDI 2002 : 21). **47. ciucu** 'ivre' : proprement 'ivre'; terme répandu non seulement dans les dialectes ligures, mais aussi dans toute l'Italie du Nord, pour lequel on a proposé une origine imitative d'une part, et une référence à des termes tels que *ciucà* 'résonner' d'autre part (PLOMTEUX 1975: 281 ; PETRACCO SICARDI 2002 : 29). Un examen approfondi à ce propos, basé sur le terme piémontais *cioch*, est fourni par le REP (422-423). **48. plagne** 'pleurer' : il s'agit d'un provençalisme non adapté (TDF II : 587) ; la voix monégasque est *ciurà*, elle-même un provençalisme (*plourà*, TDF II : 597) adapté à la phonétique de la langue locale.

A china. Le même oiseau est appelé en monégasque *turdu de Corsega*, d'après les notes de Notari sur la page de titre de la composition (cfr. la dénomination génois *turdu corsu*, enregistrée par CASACCIA 1876 : 796 ; d'autres dénominations ligures figurent dans la VPL Uccelli : 108). Cela explique la référence à la Corse dans les derniers vers du poème. **12a. çěsure** 'grive draine' : peut-être < *CAESA 'buisson' REW 1471 + suffixe diminutif -ŪLA, puisqu'il s'agit d'un oiseau qui fréquente habituellement les zones herbeuses. **12b. ciacia** 'litorne' : terme d'origine onomatopéique, à comparer avec *ciciò*, *cinciò*, *cisciò*, répandus en Ligurie occidentale pour désigner différents oiseaux (VPL Uccelli : 49). **26. rucín** 'merle bleu' : il s'agit de l'oiseau qui donne son nom à une des compositions suivantes. **20. San Martín** : lieu-dit désignant la zone au sud-ouest du Rocher et dérivant d'une chapelle du même nom, aujourd'hui détruite (MOLLO 2000 : 14).

Per u merlu. 2. San Martín : lieu-dit désignant la zone au sud-ouest du Rocher et dérivant d'une chapelle du même nom, aujourd'hui détruite (MOLLO 2000 : 14). **4. petulín** 'fruits du lentisque' : terme dont l'étymologie n'est pas claire, mais qui est manifestement lié à des formes du type *petaçu*, diversement répandues en Ligurie pour désigner la partie interne de la citrouille, contenant les graines (VPL III : 45). **14. ch'ün te derrange** : *derrangià* 'déranger' est emprunt au français ou au provençal, inconnu des autres dialectes ligures parlés dans la respective région administrative italienne. **29. baragnaçu** : < prov. *baragnas*, *baragnasso* (TDF I : 221), mot d'origine incertaine, mais très probablement à rapprocher de l'espagnol *maraña* 'enchevêtrement' (peut-être d'origine pre-romaine d'après COROMINAS 1987³ : 381). Des mots liés à la même racine semblent répandus dans les régions gallo-romaine et ibéro-romane.

U rucín. Pour cet oiseau, une dénomination parallèle à celle du monégasque semble absente des répertoires lexicographiques (c'est le cas du VPL Uccelli). En

vintimillois, l'oiseau est appelé *merlu de roca* ; mais une affinité avec la dernière composante de la combinaison semble à écarter pour des raisons de dérivation étymologique (on s'attendrait **ruchîn* en monégasque). **6.** *a Grûa, San Martin* : toponymes de Monaco, tous deux relatifs à des points situés dans la partie sud-ouest du Rocher. (MOLLO 2000). **12.** *te sciali* : *se scialà* 'se réjouir' ; le verbe, répandu dans tous les dialectes ligures (*scialasse*), est lié à *sciala* ! ou *sciala sciala* ! 'expression de jubilation et de bonheur' (pour le génois, voir par ex. CASACCIA 1876 : 691), elle-même issue de l'arabe *wašā(a)llāh* 'que Dieu le veuille' (PELLEGRINI 1972 : 368). **20.** *daumage* : < fr. *dommage* ; forme généralement étrangère aux dialectes ligures. **24.** *ciurà* 'pleurer' : emprunt au provençal *plorar* (< PLŌRĀRE REW 6606), avec adaptation phonétique PL- > [tʃ]- sur le modèle ligure. Tous les autres dialectes ligures, en revanche, présentent des dérivés de PLANGĒRE REW 6572 (voir SCARSI 1993 : 82). **26.** *i toi plagni* : *plagnu* 'plainte' est un emprunt au provençal *planh* (< PLANCTUS REW 6570), avec ajout de la consonne finale sur le modèle ligure. **28.** *u Bâussu d'a Revëra* : lieu-dit de Monaco ; *a Revëra, e Revëre* sont des toponymes d'origine phytonymique (< RÖBÖRE 'chaîne', 'rouvre' REW 7354). **32.** *a vita ch'ün desira* : le verbe *desirà* est un emprunt au français *désirer*, inconnu des autres dialectes ligures.

Per a cua-russa. **2.** *'mperaiçi* [= *ümperaiç*] 'par ici' : forme lexicale calquée sur le français, inconnue aux restants parlers ligures. **3.** *dernagaçi* : un poème du recueil est également dédié à cet oiseau. **8a.** *bûlu* : l'adjectif *bûlu* signifie ici 'beau', 'élégant' et revient, avec ce sens et d'autres, dans de vastes régions du nord de l'Italie ; la voix est traditionnellement faite dériver, en écho à la proposition initiale de MURATORI (1739 : 1174), du haut moyen allemand *bûle* 'ami', 'amant', non sans réserves ou propositions alternatives (résumées par LEONI 2006). **8b.** *tëntu* 'toit' : < TĒCTUM REW 8609, avec épenthèse de *-n-*, comme dans plusieurs dialectes de la Ligurie occidentale (VPL IV : 17-18). **17.** *bügata* : dans le sens de 'poupée', la voix est répandue en Ligurie, au Piémont et en Lombardie (PLOMTEUX 1975 : 255) ; peut-être de PŪPA 'petite fille', 'poupée' REW 6852 avec insertion précoce de *-[g]-*. **29.** *ciucu* : proprement 'ivre' ; terme répandu non seulement dans les dialectes ligures, mais aussi dans toute l'Italie du Nord, pour lequel on a proposé une origine imitative d'une part, et une référence à des termes tels que *ciucà* 'résonner' d'autre part (PLOMTEUX 1975 : 281 ; PETRACCO SICARDI 2002 : 29). Un examen approfondi à ce propos, basé sur le terme piémontais *cioch*, est fourni par le REP (422-423). **42.** *strangei* : < fr. *étranger* ou prov. *estranger*.

Per u galëtu de marçu. Appellation commune à toute la Ligurie (VPL Uccelli 65), également présente à Menton (CASERIO et BARBERIS 2006 : 103). **1.** *a u tempu che rë Bérture firavu* : façon courante d'exprimer un temps éloigné. **3, 33.** *masca* 'sorcière' : voix d'origine inconnue, pour laquelle on suppose une base pré-

latine (voir par ex. le *FEW* VI/1 : 429a-441b) ; dans les dialectes de la Ligurie occidentale (mais il en va de même pour les dialectes provençaux), elle a le même sens qu'en monégasque, mais dans une grande partie de la région ligure, elle a fini par signifier 'joue', peut-être par le biais du concept de 'masque' (PETRACCO SICARDI 2002 : 70). **15, 21.** *suriyu* 'soleil' : forme orientée vers le français et le provençal (< SÖLĪCŪLUS) ; les dialectes ligures ont *sù* < SÖL 'id.' *REW* 8059, qui représente apparemment la forme autrefois également commune au monégasque (ARVEILLER 1967 : 230). **25.** *babarota* : selon le *FEW* (I : 245a) le mot renverrait au latin BARBA 'barbe' *REW* 944.1, alors que pour le *LEI* (IV : 65,5), il est à rattacher à une racine pré-latine **bab(b)-*/**pap-* liée, entre autres, à l'idée de 'laideur'. **37.** *San Martin* : lieu-dit situé à l'extrémité sud-est du Rocher de Monaco, qui tire son nom de la chapelle du même nom qui s'y trouvait autrefois (MOLLO 2000 : 14) ; aujourd'hui, il est surtout connu pour son petit jardin. **38.** *i Rampà* 'les Remparts (qui entourent le Rocher de Monaco)' ; il s'agit d'une adaptation directe du nom français. **39a.** *se sciala* : *se scialà* 'se réjouir' ; le verbe, répandu dans tous les dialectes ligures (*scialasse*), est lié à *sciala!* ou *sciala sciala!* 'expression de jubilation et de bonheur' (pour le génois, voir par ex. CASACCIA 1876 : 691), elle-même issue de l'arabe *wašā(a)llāh* 'que Dieu le veuille' (PELLEGRINI 1972 : 368). **39b.** *curre a u diru a i soi vejīn* : à noter la répétition de l'objet direct, avant l'infinitif verbal et agglutiné à celui-ci. **41.** *ün püssügün de ciūme* : le nom signifie 'pincée', 'petite quantité de quelque chose', et renvoie au verbe *püssüga* 'pincer' ; ce dernier, comme le mot italien *pizzicare*, est considéré comme remontant à un thème expressif *pīts-* (*DEI* III : 2963, s.v. *pizzo* ; PETRACCO SICARDI 2002 : 87). **73.** *gaiurae* 'tachetées', 'bigarrées' : niç. *gaioulat* 'id.' (EYNAUDI et CAPPATTI 2009 : 423), à son tour du prov. *gai* (< got. *gāheis* 'impétueux' *FEW* XVI : 6b-9b).

U rigau. Le nom de l'oiseau représente un emprunt au provençal (*TDF* II : 792), apparemment inconnu des dialectes ligures et lui-même d'étymologie obscure (*FEW* XXI : 232a). **9.** *me scialu* : *se scialà* 'se réjouir' ; le verbe, répandu dans tous les dialectes ligures (*scialasse*), est lié à *sciala!* ou *sciala sciala!* 'expression de jubilation et de bonheur' (pour le génois, voir par ex. CASACCIA 1876 : 691), elle-même issue de l'arabe *wašā(a)llāh* 'que Dieu le veuille' (PELLEGRINI 1972 : 368). **20.** *da San Crespīn a San Giuachīn* : c'est-à-dire de mars à octobre. Avant le Concile Vatican II, le calendrier liturgique commémorait saint Joachim le 20 mars ; ce n'est que depuis 1969 que sa fête a lieu le 26 juillet, en même temps que celle de sainte Anne. **24.** *rē būscarle* : concernant le nom de cet oiseau, voir la note introductive au poème *Per a būscarla*. **28.** *che fa u mūsciu* : le terme *mūsciu* n'est pas mentionné dans les dictionnaires de monégasque, mais il est largement répandu en Ligurie dans le sens général de 'dégoûtant', 'chipoteur' (*VPL* II : 179-180). *Fà u mūsciu*, comme l'atteste Notari, signifie 'faire le doucet'. **36.** *ūmpacerà* : *ūmpacià* est un emprunt au fr. *empêcher*, inconnu des autres parlers ligures. **45.** *cuchīn* : à

rapprocher du français *coquet*, lui-même issu de *coq* (FEW 22/1 : 145b). **60.** *baragnaçu* : < prov. *baragnas*, *baragnasso* (TDF I : 221), mot d'origine incertaine, mais très probablement à rapprocher de l'espagnol *maraña* 'enchevêtrement' (peut-être d'origine pre-romaine d'après COROMINAS 1987³ : 381). Des mots liés à la même racine semblent répandus dans les régions gallo-romaine et ibéro-romane. **67.** *ciuru* : voir la note sur le v. 98. **70.** *de cou* 'parfois' : *cou* < CAPUT 'tête', 'fin' REW 1668 est un emprunt au provençal, inconnu des dialectes ligures, qui utilisent *vota* ou, plus rarement, *viàgiu* (SCARSI 1993 : 108). **74.** *glaça* : < fr. *glace* ; les dialectes ligures ont régulièrement *giaça* < GLACIA REW 3771.2 (VPL II : 74-75). **75.** *mušsiyùn* 'moucheron' : en raison de la forme phonétique du terme, il n'est pas facile d'établir un rapport entre ce mot et *muschiyùn* 'petite mouche' (ce dernier étant probablement entré en monégasque par le provençal), qui dérive évidemment de *musca* 'mouche' (< MŪSCA REW 5766). **98.** *ciurà* 'plourer' : emprunt au provençal *plorar* (< PLŌRĀRE REW 6606), avec adaptation phonétique PL- > [tʃ]- sur le modèle ligure. Tous les autres dialectes ligures, en revanche, présentent des dérivés de PLANGĒRE REW 6572 (voir SCARSI 1993 : 82). **132.** *te rapeli* : en monégasque *rapelà* représente un emprunt au français *rappeler* ou au provençal *rapelà*, inconnu des dialectes ligures (qui ont *regurdà* < RĒCŌRDĀRE REW 7129). **141.** *ciagrín* : < fr. *chagrin*, à son tour du turc *Şagrî* 'croupe d'un animal, la peau qu'on en prépare' avec influence de *chagriner*, qui a une autre origine (FEW XIX : 149a,b ; TLFi s.v. *chagrin*¹) ; dans les autres dialectes ligures, bien que relativement peu courant, l'emprunt est passé sous la forme *sagrín*, plus proche du mot d'origine. **149.** *dicembre* : < it. *dicembre* ; comme dans les autres dialectes du littoral intémién, le terme monégasque authentique, apparemment tombé en désuétude dans cette dernière variété, est *deijembre*. **150.** *Santa Devota* : le poète fait ici référence à un toponyme de Monaco, aujourd'hui occupé par l'église du même nom, qui se rapporte au lieu où l'on pense traditionnellement que les restes de la sainte sont arrivés par la mer. Le site se trouve en contrebas du vallon des Gaumates, ainsi appelé vallon de Sainte Dévote (MOLLO 2000 : 19). **152.** *ümpaciau* : voir commentaire sur le v. 36. **163.** *degia* : emprunt au français ou au provençal ; les parlers ligures ont *za* ou *già* < JAM (VPL III : 94). **169.** *cuchín* : à rapprocher du français *coquet*, lui-même issu de *coq* (FEW XXII/1 : 145b). **173.** *me ciurame* : à noter la répétition pléonastique du pronom clitique, avant le verbe et agglutiné à celui-ci. **188.** *me ciatavu* : formes telles que *ciatà* 'cacher' (< PLATTĀRE, sur PLATTUS 'plat' REW 6586) sont assez marginales en Ligurie et se retrouvent surtout dans certains dialectes périphériques, tant aux deux extrémités de la région que dans la zone de transition avec les variétés piémontaises (VPL I : 5 ; SCARSI 1993 : 76) ; le type prédominant dans les dialectes ligures est *ascunde* (< ABSŌNDĒRE REW 41). **200.** *ribota* : < fr. *ribote*, formé à son tour sur le verbe *riboter*, qui renvoie à l'ancien allemand *rīban*, qui signifiait 'frotter' et, dans l'une de ses acceptions secondaires, 'être en chaleur', 's'accoupler' (FEW XVI : 702a-704b) ; c'est un terme largement

répandu en Ligurie, dans le Piémont et même en Toscane, ce qui explique sa présence également en italien (DEI IV : 3246). **210.** *püssügún* : le nom signifie ‘pincée’, ‘petite quantité de quelque chose’, et renvoie au verbe *püssügá* ‘pincer’ ; ce dernier, comme le mot italien *pizzicare*, est considéré comme remontant à un thème expressif *pīts-* (DEI III : 2963, s.v. *pizzo* ; PETRACCO SICARDI 2002 : 87). **216.** *pitá* ‘becqueter’, ‘picorer’ : le REW 6545a identifie pour ce terme un thème onomatopéique *pitt-*, utilisé à l’origine pour appeler les poulets. **219.** *de me ciapame* : à noter nouvellement (cfr. v. 173) la répétition pléonastique du pronom clitique, avant le verbe et agglutiné à celui-ci, ayant la fonction d’objet direct. **221.** *pairau* : il s’agit probablement d’un emprunt au niçois *pairà* (CASTELLANA 1947 : 185), de *PAIRĀRE ‘parer’, ‘repousser’ (REW 6238, FEW VII : 648a). Dans son dictionnaire, FROLLA (1963 : 212) définit le verbe de la manière suivante : « Réitérer, renouveler, s’efforcer, s’évertuer, répéter les mêmes paroles, renouveler les mêmes gestes, les mêmes actions. Avoir beau faire, avoir le loisir de... Ex. *Á pairau vegni*. Il venu maintes et maintes fois ». **232.** *ride* ‘rire’ : le terme monégasque ne peut pas provenir directement du latin RĪDĒRE 7302.2 REW, mais représente une forme italianisante ou en tout cas savante, comme le montre la conservation de la consonne dentale intervocalique. La quasi-totalité des parlers ligures ont *rie* (VPL III : 83), qui est la forme que l’on attendrait également en monégasque. **239, 263, 279.** *düsciün* ‘aucun’ o ‘personne’ selon la fonction : de *nisciün* (forme commune à tous les dialectes ligures) < NE ĪPSE ŪNUS REW 5883, avec dissimilation consonantique. **240.** *dayu* ‘faux’ : < *DACULUM ‘id.’ REW 2458. Mot d’aire gallo-romaine et catalane, également présent dans le Piémont (FEW III : 2b-4b). En Ligurie, il n’est présent que dans les dialectes intéméliens (VPL III : 4). **263.** *se dreviya* : voix du verbe *se dreviyà*, < (SĒ) DES- + *VĪĠĪLĀRE (cfr. REW 9326). Dans les dialectes ligures, il s’agit d’un type lexical absolument marginal ; dans presque toute la Ligurie, on trouve des continuateurs du latin *DĒĒXCĪTĀRE REW 2515), ce qui amène ARVEILLER (1967 : 171) à supposer qu’il pourrait constituer un emprunt aux dialectes niçois-provençaux (cfr. niç. *reveià*, CASTELLANA 1952 : 224). **279.** *sciarata* : *sciaratá* signifie ‘chahuter’, ‘bousculer’, ‘mettre le désordre’ (< *EXHALATTĀRE pour EXHALĀRE ‘expirer’ REW 3011, PETRACCO SICARDI 2002 : 107).

A legenda d’u rigau. Concernant le nom de l’oiseau, voir la note d’introduction au poème *U rigau*. **2.** *de cou* ‘parfois’ : *cou* < CAPUT ‘tête’, ‘fin’ REW 1668 est un emprunt au provençal, inconnu des dialectes ligures, qui utilisent *vota* ou, plus rarement, *viàgiu* (SCARSI 1993 : 108). **22.** *San Martin* : lieu-dit situé à l’extrémité sud-est du Rocher de Monaco, qui tire son nom de la chapelle du même nom qui s’y trouvait autrefois (MOLLO 2000 : 14) ; aujourd’hui, il est surtout connu pour son petit jardin. **37.** *a curù* : en monégasque, le nom est féminin par influence du français, alors qu’il est masculin dans les dialectes ligures (*u curù*). D’autres cas de ce type sont analysés dans LUSITO (2025 : 39-40). **68.** *se scialava* : *se scialá* ‘se réjouir’ ; le

verbe, répandu dans tous les dialectes ligures (*scialasse*), est lié à *sciala !* ou *sciala sciala !* ‘expression de jubilation et de bonheur’ (pour le génois, voir par ex. CASACCIA 1876 : 691), elle-même issue de l’arabe *wašā(a)llāh* ‘que Dieu le veuille’ (PELLEGRINI 1972 : 368). **71.** *strangé* : < fr. *étranger* ou prov. *estranger*. **81.** *s’isulà* : mot demi-savant. **93.** *a u viru* ‘aux alentours’ : *viru* dérive du verbe *virá* ‘virer’, à son tour du français selon PETRACCO SICARDI (2002 : 138, qui propose un croisement entre GYRĀRE et VIBRĀRE ou VĒRTĒRE ; il s’agit de toutes façons d’une voix très répandue dans l’aire romane, surtout dans le langage maritime et de la navigation ; cfr. REW 9300). **95, 105.** *mestre* ‘maître’ : forme lexicale apparemment empruntée au français ou au provençal ; le résultat indigène du latin MAGĪSTER REW 5229 est *maistru*. **114.** *suriyu* ‘soleil’ : forme orientée vers le français et le provençal (< SŌLĪCŪLUS); les dialectes ligures ont *sù* < SŌL ‘id.’ REW 8059, qui représente apparemment la forme autrefois également commune au monégasque (ARVEILLER 1967 : 230). **125a.** *baragnaçu* : < prov. *baragnas*, *baragnasso* (TDF I : 221), mot d’origine incertaine, mais très probablement à rapprocher de l’espagnol *maraña* ‘enchevêtrement’ (peut-être d’origine pre-romaine d’après COROMINAS 1987³ : 381). Des mots liés à la même racine semblent répandus dans les régions gallo-romaine et ibéro-romane. **125b.** *busticá* ‘(se) bouger’ : croisement entra latin tardif FŪSTĪGĀRE ‘frapper à coups de bâton’ REW 3617 et BURDICĀRE ‘fouiller’ (PETRACCO SICARDI 2002 : 22). **138.** *sangiütava* : cfr. *sangiütu* ‘hoquet’ et ‘sanglot’ < *SUBGLŪTTUS au lieu de SĪNGŪLTUS REW 7944. **153.** *ra curú* : voir commentaire au v. 37.

U rigau d’u Palaçi. Concernant le nom de l’oiseau, voir la note d’introduction au poème *U rigau*. **1.** *’na principëssa ün giurnu stüdiava...* : le poète semble faire référence à la princesse Antoinette (1920-2011) qui, peu après le début de la Seconde Guerre mondiale, proposa, avec son frère et héritier du trône Rainier (1923-2005), de créer des colonies de vacances dans les Hautes-Alpes et en Suisse pour les enfants de familles moins aisées. La princesse elle-même avait l’habitude de rendre personnellement visite aux enfants dont le nombre se chiffra à plusieurs centaines entre 1942 et 1943, lorsque la principauté fut occupée par les troupes italiennes stationnées à Menton avant l’invasion allemande qui suivit. **16.** *s’e’ apressau* : le verbe *s’apressà* ‘s’approcher’ représente un emprunt au niçois *s’apressà* (CASTELLANA 1947 : 24). **48.** *Péira-Cava* : petit village situé dans l’arrière-pays des Alpes Maritimes, devenu une station touristique d’hiver dans les premières décennies du xx^e siècle.

U dernagaçu. Cette dénomination, apparemment inconnue en Ligurie, est en revanche bien répandue dans la région gallo-romaine (cf. niçois *darganas*, EYNAUDI et CAPPATTI 2009 : 231) ; selon le FEW (XV/1 : 7b), il s’agit de l’évolution de l’ancien haut allemand *agaza* ‘pie’, ‘jacasse’. **1, 44.** *San Martín* : lieu-dit situé à l’extrémité

sud-est du Rocher de Monaco, qui tire son nom de la chapelle du même nom qui s'y trouvait autrefois (MOLLO 2000 : 14) ; aujourd'hui, il est surtout connu pour son petit jardin. **4.** *petulín* 'fruits du lentisque' : terme dont l'étymologie n'est pas claire, mais qui est manifestement lié à des formes du type *petaçu*, diversement répandues en Ligurie pour désigner la partie interne de la citrouille, contenant les graines (VPL III : 45). **17.** *asciascín* : < ar. *haššāšīn*, plur. de *ḥaššīāš* 'fumeur de haschisch', ainsi que l'italien *assassino* et ses équivalents respectifs dans d'autres langues romanes et autres (DEI I : 328). En monégasque, ainsi que dans d'autres dialectes ligures, le terme conserve une forme phonétique plus conforme à son origine. **31.** *sciiūmā ire* 'torrents' : < *sciiūma* 'écume' + suffixe -ĀRIA, probablement avec superposition de *sciūme* 'rivière' (< FLŪMEN 'id.' REW 3388), terme non attesté en monégasque mais courant dans tous les dialectes ligures. **32, 33.** *malürusu* : < fr. *malheureux* ; terme propre au monégasque et inconnu des autres dialectes ligures.

A u crovu marin. **2.** *San Martin* : lieu-dit situé à l'extrémité sud-est du Rocher de Monaco, qui tire son nom de la chapelle du même nom qui s'y trouvait autrefois (MOLLO 2000 : 14) ; aujourd'hui, il est surtout connu pour son petit jardin. **15.** *cuvēa* : selon PETRACCO SICARDI (2022 : 33), il s'agit d'une rétroformation de l'adjectif *cuveusu* 'qui a envie de quelque chose', 'désireux' (< CŪPĪDUS 'id.' REW 2407), courant dans plusieurs dialectes ligures. Le terme est de diffusion pan-ligure, mais dans en génois, il a été remplacé par son évolution *cuē*. Quant à l'évolution de la voix dans les dialectes ligures, voir Toso (2004 : 522 ; 2015 : 113-114). **26.** *passage* : la voix est formée avec le suffixe -age, assez productif en monégasque (contrairement au ligure commun), emprunté au provençal ou au français (où il continue le latin -ĀTICU[M]). Plus d'informations à ce sujet dans LUSITO (2025 : 40-42). **28.** *pelegrinage* : voir la note précédente. **34.** *age* : < fr. *âge* ; forme lexicale inconnue des autres dialectes ligures. **36.** *se scialavu* : *se scialá* 'se réjouir' ; le verbe, répandu dans tous les dialectes ligures (*scialasse*), est lié à *sciala !* ou *sciala sciala !* 'expression de jubilation et de bonheur' (pour le génois, voir par ex. CASACCIA 1876 : 691), elle-même issue de l'arabe *wašā(a)llāh* 'que Dieu le veuille' (PELLEGRINI 1972 : 368).

A sperlūssura. Le nom de l'oiseau, également répandu à Menton (CASERIO et BARBERIS 2006 : 119), semble correspondre à un type relativement isolé dans la région, bien qu'il n'existe pas d'études suffisamment approfondies sur le sujet (en ce qui concerne les noms de ce même oiseau dans la région ligure, voir VPL *Uccelli* 118). La dénomination semble être liée à une racine **pirl-/*pril-* indiquant l'idée de mouvement, d'où le nom du oiseau dans certaines langues d'Italie centrale et méridionale (LEI V : 1708). **1.** *cuchín* : à rapprocher du français *coquet*, lui-même issu de *coq* (FEW XXII/1 : 145b). **6.** *ümperaïçì* : forme lexicale calquée sur le français, inconnue aux restants parlers ligures. **10.** *ri pastri* 'les bergers' : *pastre*

'berger' est un emprunt au provençal inconnu au ligure commun, qui a des formes telles que *pastù* (VPL III : 31). **12.** *testa nēgra, lardiera e sarraie* : il s'agit du nom piémontais (*testa nèira*), provençal et niçois de l'oiseau, comme le précise Notari sur la page de titre du poème. **15.** *ciciù, cicibì* : autres noms populaires pour le même oiseau (on ne sait pas si d'origine monégasque ou importés), apparemment à caractère onomatopéique. **16.** *cirribì* : voir la note précédente. **19, 28.** *maigràn* 'grand-mère' : < niç. *mai-grand* (FEW VI/1 : 471a) ; en monégasque, le terme coexiste avec la forme *màire-gran* (FROLLA 1963 : 183), elle-même issue du niçois (les parlers ligures, surtout occidentales, ont *màire grande*, VPL II : 141). **20.** *ciùtu* 'silencieux' : d'après un thème onomatopéique *tšūtš* répandu dans la région gallo-romane et ailleurs (FEW XIII/2, 381a-382a). **22.** *a Sarina* : lieu-dit de Monaco, dans l'actuelle quartier du Jardin exotique (MOLLO 2000 : 21).

U parpayùn d'è Barre. « En monégasque *barra* est une 'barre de rochers', on retrouve cette racine dans *barri* 'rempart', 'mur', 'parapet' » (MOLLO 2000 : 25). Le terme *parpayùn* dérive du latin PAPĪLIO 'papillon' REW 6211, avec insertion d'un [-rj]-non étymologique et assimilation vocalique entre la voyelle de la première et de la deuxième syllabe. Dans la plupart des dialectes ligures, il conserve son sens étymologique (qui a toutefois évolué vers celui de 'papillon de nuit'). En monégasque, en revanche, il a les sens de 'auget servant à transporter le mortier' et de 'oiseau de maçon' (FROLLA 1963 : 216). **2, 50.** *San Martín* : lieu-dit situé à l'extrémité sud-est du Rocher de Monaco, qui tire son nom de la chapelle du même nom qui s'y trouvait autrefois (MOLLO 2000 : 14) ; aujourd'hui, il est surtout connu pour son petit jardin. **6.** *se stremà* 'se retirer', 'se cacher' : < *EXTRĒMĀRE REW 3101 (AZARETTI 1982² : 282 ; PETRACCO SICARDI 2002 : 121). Type lexical répandu dans les dialectes provençaux, en niçois et dans les dialectes intéméliens au moins jusqu'à San Remo sur la côte (ARVEILLER 1967 : 211 ; VPL III : 187). **24.** *te scialavi* : *se scialà* 'se réjouir' ; le verbe, répandu dans tous les dialectes ligures (*scialasse*), est lié à *sciala !* ou *sciala sciala !* 'expression de jubilation et de bonheur' (pour le génois, voir par ex. CASACCIA 1876 : 691), elle-même issue de l'arabe *wašā(a)llāh* 'que Dieu le veuille' (PELLEGRINI 1972 : 368). **37.** *ün püssügün de çene* : le substantif *püssügün* signifie 'pincée', 'petite quantité de quelque chose', et renvoie au verbe *püssügá* 'pincer' ; ce dernier, comme le mot italien *pizzicare*, est considéré comme remontant à un thème expressif *pīts-* (DEI III : 2963, s.v. *pizzo* ; PETRACCO SICARDI 2002 : 87). **64.** *brichi* : voix très répandue en Italie du Nord et en Provence, ainsi qu'en Galice, que le LEI (VII : 483-503) rattache à une racine pré-latine **brīkk-/brikk-** *brīkkī-* 'pierre', 'falaise'. **67.** *ün baijüçandu* : le verbe *baijüçá* est le fréquentatif de *baijá* 'embrasser'. **75.** *suriyu* 'soleil' : orme orientée vers le français et le provençal (< SÖLĪCŪLUS) ; les dialectes ligures ont *sù* < SÖL 'id.' REW 8059, qui représente apparemment la forme autrefois également commune au monégasque (ARVEILLER 1967 : 230). **79.** *ience* : troisième personne du singulier du présent de

l'indicatif du verbe *ience* 'remplir', < ĬMLĚRE REW 4310 avec passage de l'infinitif à la conjugaison -ĚRE et ouverture de la voyelle initiale en diphtongue, causée, selon ARVEILLER (1967 : 232), par une nasalisation incomplète.

Per u *viciu*. En ce qui concerne la Ligurie, les répertoires généraux n'attestent le terme *viciu* qu'à Bussana sous la forme féminine *vicia* (VPL Uccelli 112), bien que des espèces d'oiseaux portant ce nom soient répandues dans une grande partie de l'Italie du Nord. A ce sujet, voir Bonelli (1901 : 395), qui suggère que le nom est d'origine onomatopéique (en référence au chant de l'oiseau). **6.** *maigrán* 'grand-mère' : < niç. *mai-grand* (FEW VI/1 : 471a) ; en monégasque, le terme coexiste avec la forme *màire-gran* (FROLLA 1963 : 183), elle-même issue du niçois (les parlers ligures, surtout occidentales, ont *màire grande*, VPL II : 141). **9.** *pügœyëti* : diminutif de *pügœyu* 'puceron' < PĚDŮCŮLUS 'id.' REW 6361 (voir aussi v. 19). **22.** *aspertu* : 'rusé', 'astucieux' < EXPĚRTUS 'expert' REW 3046 avec changement de préfixe (AD- en lieu de EX- ; PETRACCO SICARDI 2002: 11).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARVEILLER, Raymond (1967). *Étude sur le parler de Monaco*. Monaco : Comité national des traditions monégasques.
- BONELLI, Giuseppe (1901). « I nomi degli uccelli nei dialetti lombardi », dans *Studi di filologia romanza*, 9, pp. 370-468.
- CASERIO, Jean-Louis ; BARBERIS, Hubert et Marc (2006). *Lexique mentonnais-français*. Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais : Menton.
- CASTELLANA, Georges (1947). *Dictionnaire français-niçois*. Nice : Serre Éditeur.
- CASTELLANA, Georges (1952). *Dictionnaire niçois-français*. Nice : Serre Éditeur.
- COROMINAS, Joan (1983³). *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*. Madrid : Editorial Gredos.
- DEI I = BATTISTI, Carlo ; ALESSIO, Giovanni (éds.) (1950). *Dizionario etimologico italiano. Volume primo. A-Ca*. Firenze : Università degli Studi.
- DEI III = BATTISTI, Carlo ; ALESSIO, Giovanni (éds.) (1952). *Dizionario etimologico italiano. Volume terzo. Fa-Me*. Firenze : Università degli Studi.
- DEI IV = BATTISTI, Carlo ; ALESSIO, Giovanni (éds.) (1954). *Dizionario etimologico italiano. Volume quarto*. Firenze : Università degli Studi.
- EYNAUDI, Jules ; CAPPATTI, Louis (2009). *Dictionnaire de la langue niçoise*. Nice : Acadèmia Nissarda. [Ouvrage complet dont les fascicules originaux, qui comprenaient jusqu'à une grande partie de la lettre « p », furent publiés entre 1931 et 1939.]
- FEW = VON WARTBURG, Walther et alii (1922 ss.). *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. Bonn. [Les chiffres romains font référence au volume, les chiffres arabes à la page.]
- FLECHIA, Giovanni (1885). « Annotazioni sistematiche alle *Antiche Rime Genovesi* (II 161-312) e alle *Prose Genovesi* (VIII 1-97): § I. Lessico », dans *Archivio glottologico italiano*, 8 (1882-1885) pp. 317-406.
- FROLLA, Louis (1963). *Dictionnaire monégasque-français*. Monaco : Mairie de Monaco.
- LEI = Max Pfister et alii (dès 1979). *Lessico etimologico italiano*. Wiesbaden : Reichert. [La numérotation fait référence au volume, à la colonne et à la rangée.]
- LEONI, Federico Albano (2006). « Breve storia della parola *bullo* », dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, 112/4, pp. 706-724.
- LUSITO, Stefano (2024). *Le lexique monégasque de la faune marine. Étude etymologique et de comparaison avec les équivalents lexicaux des parlers voisins*. Monaco : Éditions ECG / Académie des langues dialectales.
- LUSITO, Stefano (2025). « Il monegasco e i dialetti liguri costieri dell'area intemelica: alcuni dati campionari per una definizione dei rispettivi rapporti di divergenza », dans *Linguistik online* (2025), 113/1, pp. 23-64.
- MERLO, Clemente (1938). « Contributi alla conoscenza dei dialetti della Liguria odierna. I. Degli esiti di r e di n intervocalici nel dialetto di Pigna », dans *L'Italia dialettale*, 14 (1938), pp. 23-58.
- MOLLO, Éliane (2000). « Les toponymes à Monaco », dans [Actes du] 10^e colloque des langues dialectales, Monaco : Académie des langues dialectales, pp. 7-31.
- MURATORI, Ludovico Antonio (1739). *Antiquitates italicæ Medii Ævii. Tomus secundus*, Milan : Typographie de la Société Palatine. [Le numéro renvoie à la colonne].

- MUSSAFIA, Adolfo (1873). *Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im 15 Jahrhundert*. Wien: Gerold.
- NEILL, Edward (2001). *Rime popolari genovesi*. Genova : Edizioni San Marco dei Giustiniani.
- OLIVIERI, Giuseppe (1851). *Dizionario genovese-italiano*. Genova : Giovanni Ferrando.
- PELLEGRINI, Giovanni Battista (1972). « Contributo allo studio dell'influsso linguistico arabo in Liguria », dans Giovanni Battista PELLEGRINI, *Gli arabismi nelle lingue neolatine, con speciale riguardo all'Italia*, Brescia : Paideia Editrice, vol. 1, pp. 333-400.
- PETRACCO SICARDI, Giulia (1989). « Contributo alla definizione dell'anfizona Liguria-Provenza », dans *Studi linguistici sull'anfizona Liguria-Provenza*, édité par Giulia PETRACCO SICARDI et Emilio AZARETTI, Alessandria : Edizioni dell'Orso, pp. 11-62.
- PETRACCO SICARDI, Giulia (2002). *Prontuario etimologico ligure*. Alessandria : Edizioni dell'Orso.
- PLOMTEUX, Hugo (1975). *I dialetti della Liguria orientale odierna: la val Graveglia*. Bologna : Pàtron.
- REP = AUTEURS DIVERS (2015), *Repertorio etimologico piemontese*, Torino : Centro Studi Piemontesi.
- REW = MEYER-LÜBKE, Wilhelm (1935³). *Romanisches etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : Carl Winters Universitätsbuchhandlung. [La numérotation fait référence aux bases latines.]
- SCARSI, Patrizia (1993). *Il dialetto ligure di Ventimiglia e l'area provenzale: glossario etimologico comparato*. Ventimiglia : Cumpagnia d'i Ventemigliusi.
- SCHMUCKHER, Aidano (1989). *Folklore di Liguria. Vol. 1. Nascita, matrimonio, lavoro*. Genova : Carige.
- SOLINAS DONGHI, Beatrice (1974). *Filastrocche genovesi e liguri*. Genova : Sagep.
- TDF I = MISTRAL Frédéric (1886). *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français. Tome premier. A-F*. Aix-en-Provence, Avignon, Paris : Librairie-Éditeur J. Remondet-Aubin, Librairie Roumanille, Libairie H. Champion.
- TDF II = MISTRAL Frédéric (1886). *Lou Tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français. Tome second. G-Z*. Aix-en-Provence, Avignon, Paris : Librairie-Éditeur J. Remondet-Aubin, Librairie Roumanille, Libairie H. Champion.
- TLFi = *Trésor de la langue française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine. Disponible en ligne à l'adresse <<http://atilf.atilf.fr>>.
- Toso, Fiorenzo (2004). *Dizionario etimologico-storico tabarchino. Vol. 1. a- cüzò*. Recco: Le Mani.
- TOSO, Fiorenzo (2015). *Piccolo dizionario etimologico ligure*. Genova : Zona.
- VAN DEN BERGH, Herman (1983). « Aspetti fonetici rilevanti delle sottovarietà dialettali liguri: -n- e -r- intervocalici », dans *Studi di etnografia e dialettologia ligure in memoria di Hugo Plomteux*, édité par Lorenzo CÖVERI et Diego MORENO, Genova : Sagep, 1983, pp. 63-74.
- VLSB = APROSIO, Sergio (2002). *Vocabolario ligure storico-bibliografico. Sec. X-XX. Parte seconda: volgare e dialetto. Volume primo: A-L*. Savona : Sabatelli Editore.
- VPL I = PETRACCO SICARDI, Giulia ; TOSO, Fiorenzo ; CAVALLARO, Patrizia (éds.) (1985). *Vocabolario delle parlate liguri. I. A-C*. Genova : Consulta ligure.
- VPL II = PETRACCO SICARDI, Giulia ; CONTE LABELLA, Rosetta ; TOSO, Fiorenzo ; CAVALLARO, Patrizia (éds.) (1987). *Vocabolario delle parlate liguri. II. D-M*. Genova : Consulta ligure.

- VPL III = PETRACCO SICARDI, Giulia ; TOSO, Fiorenzo (éds.) (1990). *Vocabolario delle parlate liguri. III. N-S*. Genova : Consulta ligure.
- VPL IV = PETRACCO SICARDI, Giulia (éds.) (1992). *Vocabolario delle parlate liguri. IV. T-(Z)*. Genova : Consulta ligure.
- VPL Uccelli = PETRACCO SICARDI, Giulia (1982). *Vocabolario delle parlate liguri. Lessici speciali 1. Gli uccelli*. Genova : Sagep.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation de la « Collection Louis Notari », par CLAUDE PASSET	p. 3
Quelques notes sur la réédition des œuvres de Louis Notari, par BERNARD NOTARI	p. 5
Introduction et critères d'édition, par STEFANO LUSITO	p. 11
<i>U libru d'i aujeli</i>	p. 19
Avant-propos	p. 23
<i>Prefaçiùn per u libru d'i aujeli</i>	p. 25
<i>U buschëtu de San Martin</i>	p. 27
<i>U viciu re (l'aujelëtu d'u Bambin)</i>	p. 31
<i>U russignolu d'i Rampà</i>	p. 35
<i>L'aujelu büscœtu-minelu</i>	p. 39
<i>Ë pernije d'a Testa de Can</i>	p. 41
<i>Ë pernije de Bautügàn</i>	p. 45
<i>A ün canari sulitari</i>	p. 49
<i>A ra lódura</i>	p. 51
<i>Ün àutru sunëtu per a lódura</i>	p. 53
<i>Ün sunëtu per a cardelina</i>	p. 55
<i>Prédica franciscana</i>	p. 57
<i>Diana campagnola</i>	p. 59
<i>Per ün cü-giancu de niu</i>	p. 61
<i>Ë rùndure</i>	p. 63
<i>Oh, issa!</i>	p. 65
<i>I sbirri</i>	p. 67

<i>U barbairœ</i>	p. 71
<i>U franghelu</i>	p. 73
<i>L'aujelëtu d'u fridu</i>	p. 75
<i>Per a büscarla</i>	p. 77
<i>A u turdu</i>	p. 79
<i>A china</i>	p. 83
<i>Per u merlu</i>	p. 85
<i>A u rucín</i>	p. 87
<i>Per a cua-russa</i>	p. 89
<i>Per u galëtu de marçu</i>	p. 91
<i>U rigau</i>	p. 93
<i>A legenda d'u rigau</i>	p. 105
<i>U rigau d'u Palaçi</i>	p. 111
<i>U dernagaçu</i>	p. 115
<i>A u crovu marin</i>	p. 117
<i>A sperlùssura</i>	p. 119
<i>U parpayùn d'ë Barre</i>	p. 121
<i>Per u viciu</i>	p. 125
Notes linguistiques sur les poèmes, par STEFANO LUSITO	p. 127
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	p. 145

Edition EGC

Achevé d'imprimer en juin 2025 sur les presses de


MULTIPRINT
9, AVENUE ALBERT II

 **IMPRIM'VERT®**



Louis Notari (Monaco, 1879-1961), ingénieur des Travaux Publics, est le fondateur en 1927 de la littérature en langue monégasque. Il utilisa le monégasque à des fins artistiques pleinement abouties, allant jusqu'à composer des centaines de poèmes en vers et plusieurs adaptations théâtrales destinées à être jouées lors de manifestations folkloriques organisées dans les années 1930.

Le dernier ouvrage publié par Louis Notari, *Bülüghe munegasche* (1941), était un recueil de fables en vers dont le titre évoquait les dernières étincelles d'un feu sur le point de s'éteindre. Au cours de la même décennie, l'auteur rédigea un autre recueil, *U libru d'i aujeli*, dédié à la faune aviaire monégasque, resté inédit jusqu'à aujourd'hui. Cet ouvrage initie la nouvelle « Collection Louis Notari » qui rééditera toutes les œuvres imprimées de cet auteur, les mettant à la disposition tant des chercheurs que d'un large public. L'ouvrage est composé selon la nouvelle graphie monégasque, agréée par la Commission nationale pour la langue monégasque. Un appareil philologique vise à commenter le lexique utilisé par l'auteur.

Stefano Lusito (Gênes, 1992) est un chercheur en linguistique et littérature ligures, domaines auxquels il a consacré de nombreux essais et articles parus dans des revues italiennes et internationales ainsi que dans des ouvrages collectifs. Il est l'auteur d'un dictionnaire italien-génois, d'une monographie lexicographique sur la langue génoise, de plusieurs volumes consacrés aux œuvres de la littérature génoise ; il est aussi l'auteur d'une *Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque* et d'un *Lexique de la faune marine en langue monégasque. Étude étymologique et de comparaison avec les équivalents lexicaux des parlers voisins*, ces deux ouvrages étant parus en 2024. Stefano Lusito est membre de l'Académie des Langues Dialectales.



Editions EGC - Juin 2025

ISBN
978-2-487557-06-2



Prix : 15 €